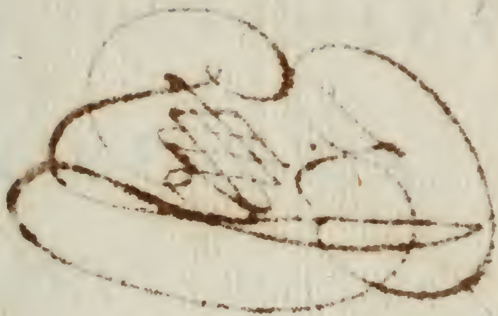

BIBLIOTHECA





LES ORNEMENS
DE
LA MÉMOIRE,
OU
LES TRAITS BRILLANS
DES POETES FRANÇOIS
LES PLUS CÉLEBRES;

Avec des Dissertations sur chaque Genre de Style,

Pour perfectionner l'éducation de la Jeunesse, tant de l'un que de l'autre Sexe.

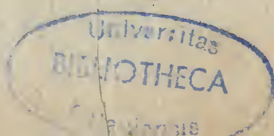
[Par M. Pons-Augustin ALLETZ.]

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,

Chez Nyon le jeune, Libraire, Place des quatre Nations, N°. 1802.

1803.



AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR de cet ouvrage estimable est M. ALLETZ, dont Mr. A. D. S. J. donna en 1785, l'éloge avec une notice de ses ouvrages, in-8. de 14 pages. Nous allons en donner un extrait.

Pons-Augustin ALLETZ, Ecuyer, Avocat en Parlement, naquit à Montpellier vers 1702. Il exerça quelque tems la profession d'Avocat dans sa patrie. Le goût qu'il avoit pour la littérature, l'engagea à venir fixer son séjour à Paris. C'est dans cette ville qu'il composa un très-grand nombre d'ouvrages aussi utiles qu'intéressans, et qui n'ont pour but que l'instruction de la Jeunesse, le bien général et le soutien de la Religion. Il avoit un goût exquis, de rares talens et de grandes vertus que relevoit encore une modestie qui ne se démentit jamais. Les ouvrages qu'il donnoit étoient loués dans tous les journaux, et l'éloge qu'on en faisoit étoit d'autant moins suspect, que l'auteur de ces ouvrages étoit inconnu. Il mourut à Paris le 6 Mars 1785; et l'image de ses vertus est le plus précieux héritage qu'il ait laissé à deux fils dont il étoit adoré et qui ont fait toute la consolation de sa vertueuse épouse. M. ALLETZ a donné entr'autres ouvrages :

En 1745. L'Art de fixer dans la mémoire les faits les plus remarquables de l'Histoire de France : in-8.

1747. Une édition de la Connoissance de la Mythologie ; in-12.

1751. Les Leçons de Thalie ; 2 vol. in-12.

1753. Modeles d'Eloquence ; in-12.

En 1754. Victoires mémorables des François ; 2 vol. in-12.
1758. Dictionnaire des Conciles ; in-8.
1761. Manuel de l'homme du monde ; in-8.
— Encyclopédie de Pensées ; in-8.
1774. L'Agronome ; 2 vol. in-8.
1765. Magazin des Adolescents ; in-12.
1766. Petite Encyclopédie ; in-8.
1767. Dictionnaire Théologique ; in-8.
1768. L'Esprit des Femmes célebres du siecle de Louis XIV et de celui de Louis XV ; 2 vol. in-12.
— Lettres choisies des Auteurs François ; 2 vol. in-12.
1769. Les Princes célebres ; 4 vol. in-12.
1770. Les Ornemens de la Mémoire ; in-12.
1771. L'Esprit des Journalistes de Trévoux ; 4 vol. in-12.
1773. Abrégé de la Milice Françoise, du P. Daniel ; 2 vol. in-12, fig.
— Tableau de l'Histoire de l'Eglise ; 4 vol. in-12.
1774. Abrégé de l'Histoire Grecque ; in-12.
— Modeles d'Eloquence Latine ; in-12.
1776. Histoire abrégée des Papes ; 2 vol. in-12.
1777. L'Esprit des Journalistes de Hollande ; 2 vol. in-12.
1781. Choix d'Histoires intéressantes ; in-12.
1784. Tableau de l'Histoire de France, quatrieme édit. ; 2 vol. in-12.





PRÉFACE.

LES Beaux-Arts sont la nourriture et le plaisir de l'ame. On les considere ici sous le rapport qu'ils ont à l'éducation. Mais, comme on ne peut appliquer les jeunes gens qu'à un certain nombre de connoissances, il est naturel de leur faire cultiver celles qui s'acquierent avec plus de facilité, qui rendent l'étude aimable, et qui perfectionnent le goût. Telle est la connoissance des Poëtes. Il est certain que les esprits s'élevent dans cette lecture; elle est d'ailleurs une occupation agréable qui peut même devenir dans la suite une ressource contre l'ennui. Quoi de plus propre à égayer innocemment l'esprit, que de s'entretenir avec les Poëtes, c'est-à-dire, avec ce que la Littérature a jamais eu de plus spirituel et de plus délicat? Les Poëtes ont fait dans tous les temps les délices de leur siecle et le charme des sociétés les plus illustres et les plus amusantes; ils vivent encore pour nous dans leurs ouvrages; leur immortalité est notre bien: ainsi rien de plus utile que de cultiver son esprit dans le commerce de ces grands hommes qui ont puisé eux-mêmes dans les sources de la belle anti-

quité, et dont les ouvrages communiquent et perpétuent ce même goût dans ceux qui en savent connoître les beautés.

C'est en conséquence de cette utilité, qu'on s'est proposé de fournir aux jeunes gens les morceaux de Poésie les plus dignes d'orner leur mémoire ; mais on a cru devoir se borner aux Poëtes François, et parmi ceux-là, ne glaner même que dans les plus illustres. Il est aisé d'en sentir la raison. Les premieres études qui servent de fondement à toutes les autres connoissances, sont employées en partie à faire remarquer aux jeunes-gens les beautés des Poëtes Latins. Mais pourquoi les Poëtes François n'entreroient-ils pas dans le plan des études, sur-tout vers le temps de la Rhétorique? Plusieurs Professeurs, hommes de goût, se sont mis au-dessus des anciennes coutume : ils ont secoué les vieux préjugés qui sembloient exclure tout Auteur François. C'est pour seconder leurs vues, et contribuer au bien de la jeunesse, qu'on a entrepris cet ouvrage. En effet, tous les Poëtes ne sont pas dangereux, ni toutes les parties des ouvrages de ceux qui le peuvent être. Il est aisé de faire voir qu'on y peut trouver les principes de la saine éloquence, le goût du vrai, les sources du beau, l'art même d'insinuer les préceptes des mœurs. Les exemples qu'on a insérés dans ce Recueil, prouveront cette vérité mieux que tous les raisonnemens. On y verra à la tête de chaque genre de Poésie une espece de Préliminaire court, mais instructif, qui contient

les principes des grands Maîtres sur la matiere dont il est question ; ils pourront servir à donner une idée de tout ce qui contribue à la beauté du discours, à la persuasion des vérités, et à émouvoir les esprits ; la vraie Rhétorique n'a pas d'autre but. Cependant on n'a pas cru devoir, dans la distribution de tous les endroits brillans qu'on a extraits des Poëtes, les ranger selon le plan de la Rhétorique qu'on enseigne dans les classes, et les rapporter à toutes les divisions des lieux et des figures qui sont comme le canevas de cette science. Les jeunes-gens ont le temps d'en être suffisamment instruits pendant le cours de leurs études.

Indépendamment de cette raison, comme l'objet qu'on s'est proposé dans ce Recueil a été qu'il fût pareillement utile aux jeunes personnes du sexe, on a cru qu'il n'y auroit rien de plus déplacé que de leur donner gravement des préceptes tout hérissés des termes des Rhéteurs scholastiques (*a*), de leur parler des lieux Oratoires, de la Similitude, de la Dubitation, de la Prosopopée, des Paralleles et de tant d'autres noms qui ne sont pas faits pour se montrer au grand jour : et de bonne foi, quel profit y auroit-il là pour ces sortes de personnes? Qu'elles seroient à plaindre d'être obligées de charger leur mémoire de tous ces termes obscurs! ce seroit leur donner un air de pédanterie incompatible avec

---

(*a*) Rhétorique des demoiselles.

les agrémens de quelque nature qu'ils soient. Des instructions dans ce genre doivent se borner à leur former le goût, à leur donner l'idée de ce qui est réellement beau, vertueux, magnanime, et à leur orner l'esprit de tout ce qu'il y a d'admirable dans les Poëtes. Il est constant que les grands sentimens dont les héros et les illustres Princesses offrent de si beaux exemples, élevent notre ame, et lui communiquent une certaine vigueur qui doit tourner au profit des mœurs : ces mêmes sentimens ne peuvent que donner à de jeunes personnes une haute idée de la vertu, et les remplir d'une noble fierté, dont le principe doit être à la vérité l'amour de la sagesse, et non un secret applaudissement pour les dons extérieurs de la nature. Et l'expérience ne leur apprend-elle pas tous les jours, que les charmes sont inconstans, que leur regne est court, qu'ils sont de funestes présens, dès que l'innocence y trouve un écueil ; et qu'au contraire, lorsque la vertu les accompagne, elle leur donne des graces, et double leur prix. Enfin on doit avoir pour but, en les engageant à apprendre des vers sonores et bien frappés, de leur faire contracter une maniere de s'exprimer correcte, décente, pleine de dignité, qui respire, pour ainsi dire, la belle éducation, et de joindre ainsi les graces du langage et de l'esprit à celles dont la nature les a pourvues ; car il est certain que l'esprit s'embellit par les charmes de la poésie.

On s'est donc contenté de donner un ordre

clair et succinct à tous les matériaux qui sont entrés dans ce Recueil. Ce sont comme de beaux tableaux épars çà et là dans les ouvrages des Poëtes, et qu'on a exposés dans un même lieu; mais comme il a fallu en distinguer les divers dessins, on a, pour ainsi dire, décomposé les pieces de poésie, surtout celles qui sont de longue haleine.

Les pensées et leurs divers genres commencent l'arrangement de l'ouvrage en lui-même; après viennent les grands sentimens: ce qui comprend, comme on peut s'imaginer, toutes les sources dont ils dérivent, comme la valeur, la générosité, la grandeur d'ame, l'amour de la vertu et de la patrie, l'équité, la compassion, la tendresse bien placée, etc. Il est certain qu'ils forment de si beaux caracteres, et présentent de si grands exemples, qu'ils ne peuvent que produire un bon effet sur tous les esprits raisonnables. De-là on a passé tous les morceaux brillans qui se peuvent facilement détacher d'un ouvrage, comme les Narrations, les Descriptions, les Peintures vives, les grandes Images, les Portraits, etc. ce qui forme autant de tableaux variés et amusans.

Ensuite on a fait voir par des préceptes et par des exemples les trois divers genres qui entrent dans les sujets de poésie, de même que dans ceux qui sont en prose, savoir, le Genre sublime, le Genre tempéré et le Genre familier; car tous les ouvrages sont dans quelqu'un de ces styles.

Et comme les jeunes-gens, dans le temps de leurs études ne peuvent pas et ne doivent pas même lire indifféremment les Poëtes en général, on a extrait quelques scenes brillantes de nos tragiques les plus connus, pour leur donner une idée du Genre dramatique et du caractere de ces illustres Auteurs qui ont fait parler leurs héros avec tant de dignité. On est en cela du sentiment d'une dame célebre (*a*) par son esprit, qui dit que souvent les meilleures pieces de théâtre, en nous donnant des leçons de vertu, nous laissent l'impression du vice. Il est bon de remarquer qu'elle parloit à sa fille, que ses leçons d'ailleurs n'ont rien de trop sévere; cependant elle pensoit ainsi.

A l'égard de l'utilité de ce Recueil en lui-même, on a pour garant le sentiment de plusieurs personnes respectables, et dont l'autorité doit être d'un grand poids en fait d'instruction de la jeunesse.

M. Rollin, dans son Traité des Etudes (*b*), après avoir dit qu'il doit y avoir un temps pour la lecture des Poëtes François, s'exprime de cette sorte : « Il ne seroit pas raisonnable » que les jeunes-gens uniquement occupés de » l'étude des Auteurs Grecs et Latins, demeu- » rassent toujours étrangers dans leur propre » pays. Cette lecture, pour être utile, demande » un choix judicieux et de sages précautions,

---

(*a*) La marquise de Lambert, *Avis d'une mere, etc.*
(*b*) Tome 1, pag. 365.

» sur-tout pour ce qui regarde la pureté des » mœurs ».

Cet homme si connu par ses observations périodiques, si redoutable aux médiocres Auteurs dont il relevoit cruellement les fautes, mais qui avoit le goût si exquis, de l'aveu même de ses plus grands adversaires, enchérit encore sur le sentiment de M. Rollin. Après avoir dit que les jeunes-gens doivent apprendre par cœur les plus beaux endroits de nos Poëtes, il en donne de solides raisons (*a*) : « Les mor-
» ceaux de poésie, dit-il, qu'on a appris dans
» la jeunesse restent gravés dans la mémoire
» tout autrement que la plus belle Prose. Ce
» sont des pieces de comparaison dont l'esprit
» est muni, pour juger dans la suite de tous
» les ouvrages d'esprit. C'est comme un trésor
» d'éloquence et d'agrémens qui se répand né-
» cessairement sur le style, sur l'ouvrage et
» sur les mœurs de celui qui le possede. Ajou-
» tez à cela que les Poëtes renferment quantité
» de sentences qui peuvent servir d'instructions
» et de maximes de conduite ».

Il est certain que ce n'est qu'à l'école de ces grands maîtres, que ce n'est qu'en les étudiant, qu'on peut apprendre à connoître un bon ouvrage, et qu'ils sont pour toutes les productions nouvelles la vraie pierre de touche. C'est en les goûtant qu'on s'accoutume à n'estimer que le vrai orné des couleurs qui lui sont propres, à distinguer le ton de la nature d'avec

---

(*a*) Observations, tome 32, p. 33. [*Des Fontaines.*]

celui de l'affectation, et les beautés réelles d'avec celles qui n'en ont que l'ombre et l'apparence.

Enfin, la seule récitation des beaux vers contribue beaucoup à la bonne prononciation; elle sert de moyen pour apprendre aux jeunes-gens à bien parler François, elle dénoue la langue à ceux qui ont un certain embarras dans la parole; et c'est un avantage plus important pour l'éducation qu'on ne pense.



LES



LES ORNEMENS DE LA MÉMOIRE, *OU* LES TRAITS BRILLANS *DES POETES FRANÇOIS* LES PLUS CÉLEBRES.

CHAPITRE PREMIER.

Sur l'existence de Dieu.

LORSQU'ON remonte aux premiers temps où la Poésie étoit pure et sans mêlange, et qu'on examine les plus anciennes pieces que nous ayons en ce genre, on reconnoît que le premier usage de la Poésie a été consacré à la Religion, à chanter les merveilles de

la Toute-Puissance de Dieu, et à célébrer ses bienfaits : c'est ce qui paroît évidemment par le fameux Cantique de Moyse sur le passage de la mer Rouge, et par d'autres rapportés dans les saintes Ecritures, c'est-à-dire, dans les livres les plus anciens du monde. Chez les peuples même idolâtres, la premiere matiere de leur Poésie a été les Hymnes en l'honneur des Dieux. On les chantoit pendant les sacrifices et dans les festins qui en étoient la suite. On en voit la preuve par les Odes de Pindare, et celles des autres Poëtes Lyriques.

Dans l'abondance de sujets qu'offre la Poésie Françoise, rien n'est plus convenable au but que nous nous sommes proposé de fournir aux jeunes gens les traits les plus admirables des Poëtes, pour en orner leur mémoire, que de commencer par leur mettre sous les yeux les sujets qui regardent la Religion.

Dans le morceau suivant, ils verront comment le Poëte prouve l'existence d'un Dieu, Créateur de toutes choses. Car, quoique l'Etre suprême ne puisse pas être apperçu par nos sens, la raison nous fait comprendre que les créatures n'ont pu se donner elles-mêmes leur existence ; la vue seule de ce vaste univers, dont les merveilles nous remplissent d'admiration, nous fait

connoître qu'il doit avoir un auteur, qui, par l'effet de sa volonté seule, a tiré du néant toutes les créatures, et les conserve par un effet continuel de sa puissance.

Mais qui est-ce qui révoque en doute cette vérité ? Personne, dit un homme célebre (*a*), ne nie la Divinité, que ceux qui croient avoir intérêt qu'il n'y en ait point. Dieu n'a jamais fait des miracles pour convaincre les athées, parce que ses ouvrages doivent suffire. L'athéisme est plutôt sur les levres que dans le cœur, et les nations les plus barbares ont une idée imparfaite de la Divinité. Cependant, quoique tous les hommes soient convaincus de l'existence de Dieu, c'est une douce satisfaction de voir avec quelles couleurs la Poésie a peint ce grand sujet, et il est bon que la mémoire soit ornée d'un pareil morceau. On voit que le Poëte a tiré les preuves de l'existence de Dieu du spectacle de l'univers, et que les apostrophes qu'il fait, tantôt aux cieux et à la terre, sont l'effet de son enthousiasme.

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire.
Mais tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,

(*a*) Bacon, Chancelier d'Angleterre.

Quels témoins éclatans devant moi rassemblés !
Répondez, Cieux et Mers ; et vous, Terre, parlez.
Quel bras peut vous suspendre, innombrables Etoiles ?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles.
O cieux ! que de grandeur, et quelle majesté !
J'y reconnois un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans vos déserts a semé la lumiere,
Ainsi que dans nos champs, il seme la poussiere.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô Soleil, viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde ?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours :
Est-ce moi qui t'appelle et qui regle ton cours ?
Et toi, dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre ?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts ;
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Hélas ! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux !
Ils regardent le Ciel, secours des malheureux.
La nature qui parle en ce péril extrême,

Leur fait lever les yeux vers l'asyle suprême :
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avoit oublié.
La voix de l'Univers à ce Dieu me rappelle :
La Terre le publie : Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornemens?
C'est celui dont la main posa mes fondemens.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne;
Les présens qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne.
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main;
Il ne fait que l'ouvrir et m'en remplir le sein.
Pour consoler l'espoir du Laboureur avide,
C'est lui qui dans l'Egypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit, le Nil loin de ses bords,
Répandu sur ma plaine, y porte mes trésors...
Ainsi parle la Terre, et charmé de l'entendre,
Quand je vois par ces nœuds, que je ne puis comprendre,
Tant d'êtres différens l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin constamment entraînés,
A l'ordre général conspirer tous ensemble;
Je reconnois par-tout la main qui les rassemble,
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité,
Non moins que la sagesse et la simplicité....
Le Roi pour qui sont faits tant de biens précieux,

L'homme éleve un front noble, et regarde les
Cieux (*a*).
Ce front, comme un théâtre où l'ame se déploie,
Est tantôt éclairé des rayons de la joie,
Tantôt enveloppé du chagrin ténébreux.
L'amitié tendre et vive y fait briller ses feux,
Qu'en vain veut imiter, dans son zele perfide,
La trahison que suit l'envie au teint livide.
Un mot y fait rougir la timide pudeur;
Le mépris y réside ainsi que la candeur,
Le modeste respect, l'imprudente colere,
La crainte et la pâleur, sa compagne ordinaire,
Qui, dans tous les périls funestes à mes jours,
Plus prompte que ma voix, appelle du secours.
A me servir aussi cette voix empressée,
Loin de moi, quand je veux, va porter ma
pensée:
Messagere de l'ame, interprête du cœur,
De la société je lui dois la douceur.
Quelle foule d'objets l'œil réunit ensemble!
Que de rayons épars ce cercle étroit rassemble!
Tout s'y peint tour à tour. Le mobile tableau
Frappe un nerf qui l'éleve et le porte au cerveau.
D'innombrables filets, Ciel! quel tissu fragile!
Cependant ma mémoire en a fait son asyle,

(*a*) *Os homini sublime dedit, Cœlumque tueri*
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus. Ovid.

Et tient dans un dépôt fidele et précieux,
Tout ce que m'ont appris mes oreilles, mes yeux....
Mais qui donne à mon sang cette ardeur salutaire?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur nécessaire.
Est-ce moi qui préside au maintien de ces loix?
Et pour les établir ai-je donné ma voix;
Je les connois à peine : une attentive adresse
M'en apprend tous les jours et l'ordre et la sagesse.
De cet ordre secret reconnoissons l'Auteur.
Fut-il jamais des Loix sans un Législateur?...
Reconnoissons du moins celui par qui nous sommes,
Celui qui fait tout vivre et qui fait tout mouvoir:
S'il donne l'être à tout, l'a-t-il pu recevoir?
Il précede les temps. Qui dira sa naissance?
Par lui l'homme, le Ciel, la terre, tout commence,
Et lui seul infini n'a jamais commencé.
Quelle main, quel pinceau dans mon ame a tracé
D'un objet infini l'image incomparable?
Ce n'est point à mes sens que j'en suis redevable....
Et d'un être infini je me suis souvenu
Dès le premier instant que je me suis connu.

Racine le fils, Poëme de la Religion.

REMARQUES.

La peinture de la mer qu'a fait ici le Poëte, frappera tout homme de goût. Quelle grandeur dans les différens attributs qu'il donne à cet élément! *Et toi, dont le courroux veut engloutir la terre......* Il y peint admirablement l'effroi que la mer en fureur inspire aux gens qui confient leur vie à cet élément. Cette figure, qu'il emploie en faisant parler la terre, fait une impression des plus vives sur l'esprit : *Est-ce moi qui produis mes riches ornemens ?* Le portrait de l'homme est de main de maître, tout y est fini : on y voit tous les mouvemens de son ame peints sur son front. Le don admirable de la parole y est célébré comme le mérite un tel présent de la nature. Ceux de la vue et de la mémoire ont leur coup de pinceau convenable. La conséquence qu'il tire de toutes les merveilles qu'étale ce vaste Univers, c'est que nous devons reconnoître qu'il a un Auteur, et que cet Auteur n'est autre chose que Dieu.

Sur le même Sujet.

Le célebre Rousseau dépeint ainsi les merveilles de la puissance de Dieu, qui éclate dans la création de l'Univers. C'est une paraphrase d'une partie du Ps. 18.

Les Cieux instruisent la Terre
A révérer leur Auteur;
Tout ce que leur globe enserre
Célebre un Dieu créateur.
Quel plus sublime Cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps!
Quelle grandeur infinie!
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords!



De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit:
Le jour au jour la révele,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux;
Son admirable structure
Est la voix de la nature
Qui se fait entendre aux yeux.



Dans une éclatante voûte
Il a placé de ses mains
Le Soleil qui, dans sa route,
Eclaire tous les humains.
Environné de lumiere,
Cet astre ouvre sa carriere

Comme un époux glorieux,
Qui, dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux.....

REMARQUES.

On reconnoit ici la main de l'illustre Rousseau. Ce qui domine le plus dans ce Poëte Lyrique, c'est le ton sublime qu'il sait donner aux sujets qui demandent une grande élévation. C'est aussi là qu'il triomphe. Quelle grandeur dans les idées! Quelle richesse, et quelle magnificence dans les expressions! on peut dire en un sens de ses Odes, ce qu'il dit lui-même du Soleil et des astres: *Quelle divine harmonie résulte de leurs accords!* Est-il rien de plus pompeux que cette image? *Dans une éclatante voûte il a placé de ses mains, &c.* Peut-on rendre avec plus d'énergie et de beauté le verset de ce Pseaume? *Et ipse, tanquam sponsus procedens de thalamo suo.*

Comme un époux glorieux, etc.

Sur la création de l'Homme.

Description de la création de l'homme, de l'état d'innocence de nos premiers parens, et des suites funestes de leur désobéissance.

Le Soleil commençoit ses routes ordonnées :
Les ondes dans leur lit étoient emprisonnées.
Déjà le tendre oiseau, s'élevant dans les airs,
Bénissoit son Auteur par ses nouveaux concerts.
Mais il manquoit encore un maître à tout l'ouvrage :
Faisons l'homme, dit Dieu, *faisons-le à notre image.*
Soudain, pétri de boue, et d'un souffle animé,
Ce chef-d'œuvre connut qu'un Dieu l'avoit formé.
La nature, attentive aux besoins de son maître,
Lui présenta les fruits que son sein faisoit naître;
Et l'Univers, soumis à cette aimable loi,
Conspira tout entier au bonheur de son Roi.
La fatigue, la faim, la soif, la maladie,
Ne pouvoient altérer le repos de sa vie;
La mort même n'osoit déranger ces ressorts
Que le souffle divin anima dans son corps.
Il n'eut point à sortir d'une enfance ignorante:
Il n'eut point à dompter une chair insolente.
L'ordre régnoit alors, tout étoit dans son lieu;
L'animal craignoit l'homme, et l'homme craignoit Dieu....
Tel fut l'homme innocent : sa race fortunée
Des mêmes droits que lui devoit se voir ornée;
Et conçu chastement, enfanté sans douleurs,
L'enfant ne se fût point annoncé par ses pleurs.

Vous n'eussiez vu jamais une mere tremblante
Soutenir de son fils la marche chancelante,
Réchauffer son corps froid dans la dure saison,
Ni par les châtimens appeler sa raison.
Le démon contre nous eût eu de foibles armes.
Hélas! ce souvenir produit de vaines larmes.
Que sert de regretter un état qui n'est plus,
Et de peindre un séjour dont nous fûmes exclus?
Pleurons notre disgrace, et parlons des miseres
Que sur nous attira la chûte de nos peres.
Condamnés à la mort, destinés aux travaux,
Les travaux et la mort furent nos moindres
maux.
Au corps, tyran cruel, notre ame assujettie,
Vers les terrestres biens languit appesantie.
De mensonge et d'erreur un voile ténébreux
Nous dérobe le jour qui doit nous rendre heu-
reux.
La nature, autrefois attentive à nous plaire,
Contre nous irritée, en tout nous est contraire.
La terre dans son sein resserre ses trésors :
Il faut les arracher; il faut par nos efforts
Lui ravir de ses biens la pénible récolte.
Contre son Souverain l'animal se révolte;
Le maître de la terre appréhende les vers;
L'insecte se fait craindre au Roi de l'Univers.
L'homme à la femme uni, met au jour des
coupables,

D'un pere malheureux héritiers déplorables.
Aux solides avis, l'enfant toujours rétif,
Par la seule menace y devient attentif;
De l'âge et des leçons sa raison fécondée,
A peine du vrai Dieu lui retrace l'idée.
Hélas! à ces malheurs, par sa femme séduit,
Adam, le foible Adam, avec nous s'est réduit:
Son crime fut le nôtre, et ce pere infidele
Rendit toute sa race à jamais criminelle.
Ainsi le tronc qui meurt, voit mourir ses rameaux,
Et la source infectée, infecte ses ruisseaux.....
Mais malgré cette nuit sur l'homme répandue,
On découvre un rayon de sa gloire perdue.
C'est du haut de son trône un Roi précipité,
Qui garde sur son front un trait de majesté.
Une secrette voix à toute heure lui crie
Que la Terre n'est point son heureuse patrie,
Qu'au Ciel il doit attendre un état plus parfait.
Et lui-même ici-bas quand est-il satisfait?
Digne de posséder un bonheur plus solide,
Plein de biens et d'honneurs, il reste toujours vuide;
Il forme encore des vœux dans le sein du plaisir,
Il n'est jamais enfin qu'un éternel desir.
D'où lui vient sa grandeur? d'où lui vient sa bassesse?
Et pourquoi tant de force avec tant de foiblesse?

Réveillez-vous, mortels, dans la nuit absorbés,
Reconnoissez du moins d'où vous êtes tombés.

Racine le fils.

REMARQUES.

On doit convenir que toute cette matiere est traitée avec la dignité qu'elle demandoit. Les réflexions dont elle est variée, sont également ingénieuses et solides. Le portrait des maux qui furent les suites de la désobéissance de notre premier pere, est d'un détail que le Poëte a su rendre intéressant, quoique nous soyons convaincus de ces vérités. Mais il ne faut pas passer cet endroit sans remarquer la noble et juste idée qu'il donne de l'homme après le péché: *C'est du haut de son trône un Roi précipité.* Il en est de même de la peinture qu'il fait du cœur humain, et de ce composé inexplicable de grandeur et de foiblesse qu'on y apperçoit.

On ne sera pas fâché de voir ici comment le célebre Boileau a traité une partie du même sujet, c'est-à-dire, l'état d'innocence du premier homme, et les suites de son péché. Le morceau est beaucoup plus court, mais il a ses beautés.

Hélas! avant ce jour qui perdit ses neveux,
Tous les plaisirs couroient au-devant de ses vœux.

La faim aux animaux ne faisoit point la guerre,
Le bled, pour se donner, sans peine ouvrant la terre,
N'attendoit pas qu'un bœuf pressé de l'aiguillon
Traçât à pas tardifs un pénible sillon.
La vigne offroit par-tout des grappes toujours pleines,
Et des ruisseaux de lait serpentoient dans les plaines.
Mais dès ce jour Adam, déchu de son état,
D'un tribut de douleur paya son attentat.
Il fallut qu'au travail son corps rendu docile,
Forçât la te re avare à devenir fertile.
Le chardon importun hérissa les guérets;
Le serpent venimeux rampa dans les forêts;
La canicule en feu désola les campagnes;
L'aquilon en fureur gronda sur les montagnes.
Alors pour se couvrir durant l'âpre saison,
Il fallut aux brebis dérober leur toison.
La peste, en même temps, la guerre et la famine,
Des malheureux humains jurerent la ruine.

Epit.

REMARQUES.

Ce qui doit frapper le plus dans ce morceau, c'est la beauté des tours et des expressions poétiques. Les personnes de goût ne manqueront pas de faire attention à

celle-ci : *Traçât à pas tardifs un pénible sillon*, &c. *Un tribut de douleur*, &c. *Hérissa les guérets*, &c. *Aux brebis dérober leur toison*. Il ne faut avoir pour cela que du sentiment ; et ces remarques seroient inutiles, si elles n'étoient destinées pour les jeunes gens à qui elles sont nécessaires pour leur former le goût.

Sur l'immortalité de l'ame.

M. Racine, dans les vers suivans, fait comprendre à tous les esprits raisonnables que notre ame doit être immortelle.

Quand je pense, chargé de cet emploi sublime,
Plus noble que mon corps, un autre être m'anime.
Je trouve donc qu'en moi, par d'admirables nœuds
Deux êtres opposés sont réunis entr'eux....
Mais sur l'ame, la mort ne trouve point de prise;
Un être simple et pur n'a rien qui se divise.
Comment périroit-il? Le coup fatal au corps,
Ne rompt que ses liens, dérange ses ressorts.
Qu'est-ce donc que l'instant où l'on cesse de vivre ?
L'instant où de ses fers une ame se délivre.
Le corps, né de la poudre, à la poudre est rendu :

L'esprit retourne au ciel dont il est descendu...
D'où nous vient du néant cette crainte bisarre?
Rien n'y rentre; en cela la nature est avare.
Si du sel ou du sable un grain ne peut périr,
L'être qui pense en moi craindra-t-il de mourir?
O mort ! est-il donc vrai que nos ames heureuses
N'ont rien à redouter de tes fureurs affreuses,
Et qu'au moment cruel qui nous ravit le jour,
Tes victimes ne font que changer de séjour?
Quoi ! même après l'instant où tes aîles funebres
M'auront enseveli dans de noires ténebres,
Je vivrois ! Doux espoir ! que j'aime à m'y livrer ! ....
Des siecles à venir je m'occupe sans cesse;
Ce qu'ils diront de moi m'agite et m'intéresse.
Je veux m'éterniser, et dans ma vanité
J'apprends que je suis fait pour l'immortalité.
Mais des biens d'ici-bas mon ame est mécontente :
Grand Dieu ! c'est donc à toi de remplir mon attente....
Quand sur la terre enfin je vois avec douleur
Gémir l'humble vertu qu'accable le malheur,
J'éleve mes regards vers un Etre suprême,
Et je le reconnois dans ce désordre même.
S'il le permet, il doit le réparer un jour.
Il veut que l'homme espere un plus heureux séjour.

Oui, pour un autre temps, l'Etre juste et sévere,
Ainsi que sa bonté, réserve sa colere.

Racine, Poëme de la Religion.

REMARQUES.

On ne peut qu'admirer ici l'esprit de l'Auteur, qui a su revêtir des couleurs de la poésie un sujet qui sembloit n'en pouvoir pas être susceptible ; il faut certainement du travail pour avoir pu rendre en vers, et en vers très-bien frappés, des vérités qui sont si fort au-dessus de l'empire de l'imagination, et qui ont toujours passé pour abstraites, puisqu'elles sont ordinairement démontrées par des raisonnemens métaphysiques. Les réflexions que l'Auteur amene avec art sur une pareille matiere, font naître dans l'esprit une noble idée de nous-mêmes, en réfléchissant que nous sommes faits pour l'immortalité. Cette pensée inspire naturellement un sentiment de joie, lorsque nous sentons l'excellence de notre nature, que des esprits noirs voudroient confondre avec celle de la bête brute. C'est donc avec raison que nous devons nous écrier avec le Poëte : *Doux espoir ! que j'aime à m'y livrer !*

Les vers suivans sont sur le même sujet, et quoique d'une main différente, ils ne

méritent pas moins de trouver ici leur place. Il est bon de voir une même vérité maniée par deux beaux génies. Le Poëte les a mis dans la bouche de Volcestre, Ministre d'Edouard III, Roi d'Angleterre.

Ignore-t-on le sort que nous devons attendre,
Et sous quels cieux nouveaux notre esprit doit se rendre ?
Le desir du néant convient aux scélérats.
Non, je ne puis penser que la nuit du trépas
Eteigne avec nos jours ce flambeau de notre ame,
Qu'alluma l'immortel d'une céleste flamme.
La vertu, malheureuse en ces jours criminels,
Annonce à ma raison ces siecles éternels.
Pour la seule douleur la vertu n'est point née,
Le Ciel a fait pour elle une autre destinée.
Plein de ce juste espoir, je m'éleve aujourd'hui
Vers l'Etre bienfaisant qui me créa pour lui....
Convaincu comme vous du néant de la vie,
Pourrois-je regretter de me la voir ravie (*a*) ?
Aveugle sur son être, incertain, accablé,
Dans ce séjour mortel le sage est exilé.
Il voit avec transport la fin de sa carriere,
Où doit naître à ses yeux l'immortelle lumiere.

(*a*) Il étoit menacé de payer de sa tête le refus qu'il faisoit au Roi d'une chose qui lui paroissoit contraire à la gloire de son Prince.

Dans cette nuit d'erreur la vie est un sommeil ;
La mort conduit au jour, et j'aspire au réveil.

Gresset.

Sur la Loi naturelle.

Que la Loi naturelle est gravée dans le cœur de tous les hommes.

Je l'apporte en naissant, elle est écrite en moi,
Cette Loi qui m'instruit de tout ce que je dois
A mon pere, à mon fils, à ma femme, à moi-même :
A toute heure je lis dans ce code suprême
La loi qui me défend le vol, la trahison ;
Cette Loi qui précede et Lycurgue et Solon.
Avant même que Rome eût gravé douze Tables,
Métius et Tarquin n'étoient pas moins coupables.
Je veux perdre un rival : Qui me retient le bras ?
Je le veux, je le puis, et je n'acheve pas.
Je crains plus de mon cœur le sanglant témoignage,
Que la sévérité de tout l'Aréopage.

Racine le fils.

Dans les vers suivans, Rousseau paraphrase quelques vers du Pseaume 18, dans lesquels le Roi-Prophete exalte la beauté de la Loi du Seigneur. Le mot de Loi

doit s'entendre ici de la Loi écrite, qui contient les divers Commandemens que Dieu a faits aux hommes dans les Livres saints. Comme le Poëte a réduit dans une forme de priere le sens du Pseaume, il s'est servi du genre tempéré, qui a quelque chose de doux et d'insinuant, mais qui ne laisse pas d'avoir ses graces, ainsi que le sublime.

Soutiens ma foi chancelante,
Dieu puissant ! inspire-moi
Cette crainte vigilante (*a*)
Qui fait pratiquer ta Loi,
Loi sainte, Loi desirable,
Ta richesse est préférable
A la richesse de l'or,
Et ta douceur est pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compose son cher trésor.



Mais sans tes clartés sacrées,
Qui peut connoître, Seigneur (*b*),

(*a*) *Timor Domini sanctus, permanens in sæculum sæculi. Judicia Domini vera.... Desiderabilia super aurum et lapidem pretiosum multum, et dulciora super mel et favum ...*

(*b*) *Delicta quis intelliget? ab occultis meis munda me &c.* Ps. 18.

Les foiblesses égarées
Dans les replis de son cœur?
Prête-moi tes feux propices,
Viens m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas.
Viens consumer par ta flamme
Ceux que je vois dans mon ame,
Et ceux que je n'y vois pas.



Si de leur triste esclavage
Tu viens dégager mes sens;
Si tu détruis leur ouvrage,
Mes jours seront innocens.
J'irai puiser sur ta trace,
Dans les sources de ta grace;
Et de ses eaux abreuvé,
Ma gloire fera connoître
Que le Dieu qui m'a fait naître
Est le Dieu qui m'a sauvé.

Sur les ordres impénétrables de la Providence.

Le Poëte fait les réflexions suivantes à l'occasion des maux qui arrivent dans cette vie, et dont nous ne pouvons comprendre la cause que par les lumieres de la Foi. Il fait voir que cet état d'obscurité où nous sommes, est un effet des profonds juge-

mens de Dieu, qui veut que les hommes s'humilient sous sa main. Il donne ensuite une idée très-sublime de la grandeur et dela puissance de Dieu. On peut dire que cette image est d'autant plus belle, qu'elle est prise sur les propres notions que les Prophetes nous donnent de la Majesté divine.

Les saisons en désordres et les vents en courroux
Fournissent à la mort des armes contre nous :
Et toute la nature en ce temps de souffrance,
Captive, gémissante, attend sa délivrance (*a*),
Au criminel soumise obéit à regret,
Se cache à nos regards, et soupire en secret.
Oui, tout nous est voilé, jusqu'au moment terrible,
Moment inévitable, où Dieu rendu visible,
Précipitant du Ciel tous les astres éteints,
Remplacera le jour, et sera pour ses Saints
Cette unique clarté si long-temps attendue.
Pour eux-mêmes sévere, ici-bas à leur vue
Il se montre, il se cache, et par l'obscurité
Conduit ceux qu'autrefois perdit la vanité.
De quoi se plaindre ? Il peut nous ravir sa lumiere :

(*a*) *Scimus quod omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc.* Rom. 8. *Expectatio creaturæ revelationem filiorum Dei expectat.* Ibid.

Par grace il ne veut pas la couvrir toute entiere.
Qui la cherche, est bientôt pénétré de ses traits;
Qui ne la cherche pas, ne la trouve jamais....
Qu'ici sans murmurer la raison s'humilie :
Dieu permet notre mort, ou nous laisse la vie.
Ne lui demandons point compte de ses décrets.
Qui pourra d'injustice accuser ses arrêts?
L'homme, ce vil amas de boue et de poussiere,
Soutiendroit-il jamais l'éclat de sa lumiere ?
Ce Dieu, d'un seul regard, confond toute grandeur.
Des astres devant lui s'éclipse la splendeur.
Prosterné près du trône où sa gloire étincelle,
Le Chérubin tremblant se couvre de son aîle.
Rentrez dans le néant, mortels audacieux :
Il vole sur les vents, il s'assied sur les Cieux :
Il a dit à la mer : Brise-toi sur ta rive;
Et dans son lit étroit la mer reste captive.
Les foudres vont porter ses ordres confiés,
Et les nuages sont la poudre de ses pieds.
C'est ce Dieu qui d'un mot éleva nos montagnes,
Suspendit le soleil, étendit nos campagnes,
Qui pese l'univers dans le creux de sa main.
Notre globe à ses yeux est semblable à ce grain
Dont le poids fait à peine incliner la balance.
Il souffle, et de la mer tarit le gouffre immense.
Nos vœux et nos encens sont dûs à son pouvoir.
Cependant

Cependant quel honneur en peut-il recevoir?
Quel bien lui revient-il de nos foibles hommages ?
Lui seul il est sa fin, il s'aime en ses ouvrages.
Qu'a-t-il besoin de nous ? D'un œil indifférent,
Il regarde tranquille et l'être et le néant...
Ce qu'il veut, il l'ordonne, et son ordre suprême
N'a point d'autre raison que sa volonté même.
O sage profondeur ! ô sublimes secrets !
J'adore un Dieu caché, je tremble et je me tais.

Racine, Poëme de la Religion.

Idée de la Puissance de Dieu.

Voici ce que dit Mardochée à Esther, pour l'engager à parler au Roi Assuérus en faveur du peuple Juif.

Que peuvent contre lui tous les Rois de la terre?
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre :
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer;
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, le Ciel tremble :
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble;
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étoient pas.

Tragédie d'Esther, de Racine.

Joad ou Joïada, Grand-Prêtre des Juifs, parle ainsi à Abner, un des principaux Officiers du Roi de Juda. C'étoit pour lui faire comprendre qu'il ne devoit pas craindre les mauvais desseins de la cruelle Athalie.

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchans arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre
crainte.

Athalie, de Racine.

Nous ne pouvons placer plus à propos qu'à la suite de ce sujet, ce que dit M. Rousseau contre les prétendus esprits forts dans une Epître à M. Racine, l'illustre auteur du Poëme sur la Religion. On verra avec quelle énergie il jette un ridicule sur leurs discours audacieux.

Mais dans ce siecle, à la révolte ouvert,
L'impiété marche à front découvert :
Rien ne l'étonne, et le crime rebelle
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.
Sous ses drapeaux, sous ses fiers étendards,
L'œil assuré, courent de toutes parts,
Ces légions, ces bruyantes armées
D'esprits subtils, d'ingénieux Pygmées,
Qui sur des monts d'argumens entassés,

Contre le Ciel burlesquement haussés,
De jour en jour, superbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles escalades;
Jusques au sein de la Divinité
Portent la guerre avec impunité;
Viendront bientôt, sans scrupule et sans honte,
De ses arrêts lui fait rendre compte;
Et déja même arbitres de sa Loi,
Tiennent en main, pour écraser la Foi,
De leur raison les foudres toutes prêtes.
Y pensez-vous, insensés que vous êtes.

M. Racine déplore pareillement l'abus que les prétendus esprits-forts font de leur raison, et il fait voir dans les vers suivans par quels degrés l'impiété vient à son comble. C'est après avoir dit que le desir de briller par l'affectation du bel esprit, a altéré le bon goût qui doit régner dans les ouvrages.

Un excès plus fatal emporta la raison,
Qui, lasse de chérir son heureuse prison,
Pour vouloir tout apprendre, osa d'un pas rebelle
Sortir du cercle étroit que Dieu trace autour d'elle.
Plutôt que d'y rentrer, s'égarant pour jamais,
Elle espéra, malgré tant de brouillards épais,

Etendre son empire, en étendant sa vue.
La nuit l'enveloppa : sa fierté confondue,
Au lieu de s'enrichir, perdit son propre bien,
Et l'œil toujours ouvert, voyant tout, ne vit
rien.
Dans ce trouble, usurpant son nom et sa
puissance,
Compagne du déïsme et de la tolérance,
Par l'orgueil soutenue et par la volupté,
Sur un trône éclatant monta l'impiété.

Racine, Epit. *à M. Rousseau.*

Sur l'Impie.

Les vers suivans ont quelque rapport avec le sujet précédent. Le Poëte y paraphrase deux versets du Pseaume 36........ *Vidi impium superexaltatum et elevatum sicut cedros Libani, et transivi, et ecce non erat, et quæsivi eum, et non est ininventus locus ejus.*

J'ai vu l'impie adoré sur la terre :
Pareil au cedre, il cachoit dans les Cieux
Son front audacieux ;
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus :
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déja plus.

Sur la révélation faite à la Nation Juive.

Le morceau suivant est rempli d'instruc-

tion, mais d'une instruction pleine d'énergie et de force. Le Poëte y fait voir que Dieu a révélé ses volontés à la nation Juive par les prodiges de sa puissance, que c'est lui-même qui a appris aux hommes le culte qu'il vouloit qu'on lui rendît. Il exalte la grandeur du bienfait dont la bonté divine a comblé les hommes en leur envoyant un Dieu Sauveur. Il peint ensuite l'établissement de l'Eglise et la propagation de la Foi. Il y a dans ce morceau des coups de maître, qui ont mérité l'éloge des plus célebres Poëtes de nos jours.

Aux humains, qu'entraînoit leur pente déréglée,
Que servoit la raison par le crime aveuglée?
Pour trouver à leurs maux un remede vainqueur,
Il falloit pénétrer dans les sources du cœur,
Détromper des faux biens leur espérance avide,
Proposer à leurs vœux un bonheur plus solide,
Et réglant leurs desirs par leur propre intérêt,
Pour les porter à Dieu, leur montrer ce qu'il est.
Ce Dieu, dont l'univers avoit perdu l'idée,
D'un rayon de sa grace éclaira la Judée.
Aux Hébreux, que choisit son amour paternel,
Il apprit que lui seul étoit l'Etre éternel,
Qui dispose à son gré des vents et du tonnerre,
Dont la main sur le vuide a suspendu la terre,
Ouvre aux traits de l'aurore un chemin dans les airs.

Et soutient la barriere où se brisent les mers.
C'étoit peu que lui-même annonçât son essence :
Son bras, aux yeux des Juifs, confirma sa puissance.
Ils ont vu la nature attentive à ses loix,
En lui de son auteur reconoître la voix,
Le soleil par son ordre interrompre sa course,
Le Jourdain étonné remonter vers sa source,
Des monts, à son aspect, la base s'ébranler,
Les mers se divisant, devant lui reculer.
Mais en vain, pour fonder la foi de ses oracles,
Il s'explique à leurs yeux par la voix des miracles :
Les prodiges divers qu'il produit chaque jour,
N'ont pu graver en eux la loi de son amour.
Dans l'esprit effréné de ce peuple indomptable
La vérité s'éclipse, et fait place à la fable :
De ses vœux criminels il ne porte l'ardeur
Qu'à des Dieux qui sont nés du penchant de son cœur.
Ainsi des nations triomphent les prestiges.
Grand Dieu ! de ta justice il n'est plus de vestiges.
Qu'attends-tu pour punir ces forfaits éclatans ?
Leur cri jusqu'à ton trône est monté dès long-temps.
Dans un trop long sommeil ta justice repose.
Leve-toi, Dieu vengeur, et viens juger ta cause.

De ton glaive enflammé fais sortir ces éclairs
Qui pénetrent les Cieux et percent les enfers.
Prens ces traits préparés pour le jour de la guerre:
Sur les aîles des vents fais voler ton tonnerre,
Et qu'un noir tourbillon, dans les airs déployé,
Disperse les débris du monde foudroyé.
Mais, grand Dieu! pour jamais perdras-tu ton ouvrage?
Non: tu dois dans nos cœurs reparer ton image.
Hélas! quand viendra donc l'instant, l'heureux instant,
Où naîtra le Sauveur que l'Univers attend?
Réforme la nature à ton culte opposée:
Commande que les Cieux répandent leur rosée.
De tes dons sur la terre épuise la faveur,
Et qu'un germe immortel enfante le Seigneur....
Enfin va s'accomplir l'auguste Sacrifice
Qui doit du Tout-Puissant désarmer la justice,
Et de l'Etre infini venger la Majesté,
Par un hommage égal à son immensité.
De l'homme criminel quel sang lave l'injure?
La victime en mourant consterne la nature,
Le Ciel pâlit d'effroi, le soleil est voilé,
Les tombeaux sont ouverts, le monde est ébranlé.
Des desseins du Très-Haut quels nouveaux interprètes
Levent le voile obscur qui couvroit les Prophetes?

Leurs discours sont suivis de prodiges fréquens :
Sans étude profonds, sans génie éloquens,
Ils confondent les lois de la sagesse humaine :
L'enfer s'émeut et tremble à leur voix souveraine.
Quel étonnant projet à leurs soins est commis?
Le Ciel veut que par eux l'Univers soit soumis...
En vain, pour renverser ce merveilleux ouvrage,
Les enfers déchaînés ont déployé leur rage :
La Foi dans les tourmens fonde un règne plus sûr,
Et répand un éclat plus brillant et plus pur.
Des douleurs de la mort victime triomphante,
Du sang de ses martyrs l'Eglise se cimente :
Pour les suivre au séjour de l'éternel repos,
De leurs cendres renaît un peuple de héros.
Telle est, constante Foi, ta puissance divine :
Lorsque l'homme a connu son auguste origine,
Etranger sur la terre et citoyen des Cieux,
Sur des biens passagers il n'ouvre plus les yeux ;
Pour lui, les faux plaisirs ne sont plus qu'un fantôme,
Les siecles un instant, l'Univers un atôme,
Les grandeurs un éclair, qui s'efface en naissant.
Dieu se montre, tout rentre en son premier néant.

Asselin.

Sur le Jugement dernier.

Un point aussi essentiel de la Foi Chré-

tienne, que celui du Jugement dernier, a paru digne aux Poëtes d'être revêtu des couleurs de la Poésie. Lorsqu'ils ont travaillé à nous en faire la peinture, on doit croire qu'ils ont eu pour but de jetter un salutaire effroi dans le cœur des Chrétiens, et de leur donner lieu de penser à un événement qui fera la décision de leur bonheur ou de leur malheur éternel. On sait que les Prophetes appellent ce jour, le jour de colere et de vengeance, et qu'ils employent pour le dépeindre les expressions les plus fortes et les plus capables d'inspirer la terreur (*a*). La peinture qu'en ont fait plusieurs Poëtes, est assez vive pour frapper les esprits, si l'on l'on veut y faire attention.

Déja je crois le voir, j'en frémis par avance,
Ce jour de châtiment comme de récompense.
Déjà j'entends des mers mugir les flots troublés:
Déjà je vois pâlir les astres ébranlés.
Le feu vengeur s'allume, et le son des trompettes

(*a*) *Juxta est dies Domini magnus.... Vox diei Domini amara.... Dies tribulationis et angustiæ..... In igne zeli ejus devorabitur omnis Terra.* Sophon. 1... *Antequam veniat dies Domini magnus et horribilis.* Joël 2.... *Ecce dies venit succensa quasi caminus, et erunt omnes superbi et omnes facientes impietatem, stipula.* Malac. 4.

Va réveiller les morts dans leurs sombres
retraites.
Ce jour est le dernier des jours de l'Univers.
Dieu cite devant lui tous les peuples divers;
Et pour en séparer les Saints, son héritage,
De sa Religion vient consommer l'ouvrage.
La terre, le soleil, le temps, tout va périr,
Et de l'éternité les portes vont s'ouvrir.
Elles s'ouvrent. Ce Dieu si long-temps invisible,
S'avance précédé de sa gloire terrible:
Entouré du tonnerre, au milieu des éclairs,
Son trône étincelant s'éleve dans les airs.
Le grand rideau se tire, et ce Dieu vient en
maître.
Malheureux qui pour lors commence à le
connoître!
Ses Anges ont par-tout fait entendre leur voix;
Et sortant de la poudre une seconde fois,
Le genre humain tremblant, sans appui, sans
refuge,
Ne voit plus de grandeur que celle de son Juge.
Ebloui des rayons dont il se sent percer,
L'impie avec horreur voudroit les repousser.
Il n'est plus temps. Il voit la gloire qui l'op-
prime;
Il tombe enseveli dans l'éternel abîme....
Et loin des voluptés où fut livré son cœur,
Ne trouve devant lui que la rage et l'horreur.

Le vrai Chrétien lui seul ne voit rien qui
l'étonne ;
Et sur ce Tribunal que la foudre environne,
Il voit le même Dieu qu'il a cru, sans le voir,
L'objet de son amour, la fin de son espoir.
Mais il n'a plus besoin de foi ni d'espérance :
Un éternel amour en est la récompense.

Poëme de la Religion de Racine.

REMARQUES.

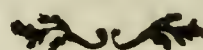
Voilà un morceau de Poésie qu'on peut appeler fini, tant il renferme de beautés. Ce sont là de grandes images, s'il en fut jamais. Quel tableau ! Quelle force d'expressions ! Il est vrai que le sujet par lui-même ne pouvoit que jetter le Poëte dans un enthousiasme des plus vifs ; mais on peut dire qu'il rend parfaitement l'idée que les livres saints nous donnent de ce grand jour. Remarquez ces figures : *Déjà j'entends des mers mugir les flots troublés, déjà je vois pâlir les astres ébranlés, &c.* Cette expression, *ce Dieu si long-temps invisible*, ne doit-elle pas frapper l'esprit et le cœur ? N'est-ce pas comme s'il disoit : Ce Dieu, après lequel les Justes ont tant soupiré, se montre à eux, ils le voient enfin, le temps de la Foi est fini. Il n'y a point de véritables Chrétiens qui ne se

sentent émus et touchés à la récitation d'un pareil morceau, sur-tout à l'endroit qui regarde les Elus, parce qu'il leur rappelle vivement le temps de leur délivrance et la fin des maux qu ils éprouvent dans cette vie. On ne doit pas oublier cette expression, où le Poëte, parlant de l'Impie, dit: *Il voit la gloire qui l'opprime*, c'est une application très-juste de ce passage de l'Ecriture, *Scrutator Majestatis opprimetur à gloria*, et qui convient parfaitement à ces esprits téméraires qui veulent pénétrer dans les décrets éternels, et sonder la profondeur des jugemens de Dieu.

Sur le même sujet.

Le Poëte fait ici une paraphrase du Pseaume 96, *Dominus regnavit, exultet terra*, et il y ajoute des traits qui ont rapport au Jugement dernier.

Peuples, élevez vos concerts :
Poussez des cris de joie et des chants de victoire :
Voici le Roi de l'Univers,
Qui vient faire éclater son triomphe et sa gloire.



La justice et la vérité
Servent de fondement à son Trône terrible :
Une profonde obscurité
Aux regards des humains le rend inaccessible.

Les éclairs, les feux dévorans
Font luire devant lui la flamme étincelante :
Et ses ennemis expirans
Tombent de toutes parts sous sa foudre brûlante.

Pleine d'horreur et de respect,
La terre a tressailli sur ses voûtes brisées :
Les monts fondus à son aspect,
S'écroulent dans le sein des ondes embrasées.

De ses jugemens redoutés
La trompette céleste a porté le message,
Et dans les airs épouvantés
En ces terribles mots sa voix s'ouvre un passage :

Soyez à jamais confondus,
Adorateurs impurs des profanes Idoles,
Vous qui par des vœux défendus
Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.

Ministres de mes volontés,
Anges, servez contr'eux ma fureur vengeresse.
Vous, mortels que j'ai rachetés,
Redoublez à ma voix vos concerts d'allégresse.

C'est moi qui du plus haut des Cieux,
Du monde que j'ai fait, regle les destinées,

C'est moi qui brise ces faux Dieux,
Misérables jouets des vents et des années.



Par ma présence raffermis,
Méprisez du méchant la haine et l'artifice :
L'ennemi de vos ennemis
A détourné sur eux les traits de leur malice.



Venez donc, venez en ce jour,
Signaler de vos cœurs l'humble reconnoissance,
Et par un respect plein d'amour,
Sanctifiez en moi votre réjouissance.

Rousseau.

Gémissemens des Filles de Jérusalem pendant la captivité de Babylone.

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire?
Tout l'univers admiroit ta splendeur :
Tu n'es plus que poussiere, et de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.
Sion, jusques au Ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,
Puissè-je demeurer sans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée.
O rives du Jourdain ! ô champs aimés des Cieux !
Sacrés monts, fertiles vallées,

Par cent miracles signalées,
Du doux pays de nos ayeux
Serons-nous toujours exilées?

Racine, Trag. d'Esther.

Le même Poëte, dans les vers suivans, a rendu le sens de la Prophétie d'Isaïe sur la grandeur future de l'Église, et la propagation du Christianisme.

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clarté (*a*),
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez;
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfans qu'en son sein elle n'a point portés?
Leve, Jérusalem, leve ta tête altiere;
Regarde tous ces Rois de ta gloire étonnés.
Les Rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussiere;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumiere.
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur

(*a*) *Surge, illuminare, Jerusalem, quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est.... Leva in circuitu oculos tuos, et vide.... Filii tui de longè venient.... Ambulabunt Gentes in lumine tuo et Reges in splendore ortus tui.* Is. chap. 60.... *Et inimici ejus terram lingent.* Ps. 71.... *Rorate, Cœli, desuper, et nubes pluant justum.* Is. 45.

Sentira son ame embrasée !
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur.

SUR LA FOI CATHOLIQUE,

A l'occasion de l'abjuration que fit Henri IV, Roi de France, lorsqu'il embrassa la Foi de l'Eglise Catholique. M. de Voltaire parle en ces termes dans un Poëme où il raconte cet événement.

HENRI, dont le grand cœur étoit formé pour elle (*a*),
Voit, connoît, aime enfin sa lumiere immortelle,
Il abjure avec foi ces dogmes séducteurs,
Ingénieux enfans de cent nouveaux docteurs.
Il reconnoît l'Eglise ici-bas combattue,
L'Eglise toujours une et par-tout étendue,
Libre, mais sous un chef adorant en tout lieu
Dans le bonheur des Saints la grandeur de son Dieu.
Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
De ses Elus chéris nourriture vivante,
Descend sur les Autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.
Son cœur obéissant se soumet, s'abandonne...

(*a*) L'Eglise.

Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix.
Il entre au nom du Dieu qui fait régner les Rois.

Henriade de Voltaire.

REMARQUES.

On peut dire que cette définition de l'Eglise est exacte, et que ce qui en fait le prix, c'est de renfermer beaucoup de choses dans l'espace de huit vers. On voit que l'Eglise ici-bas essuie des combats; on y apprend son unité et la réunion de ses membres sous un seul chef. Peut-on mieux exprimer l'adorable Sacrifice de nos Autels? *Le Christ, de nos péchés victime renaissante*; et le Sacrement de l'Eucharistie : *De ses Elus chéris nourriture vivante.* Que cette idée est noble! *Il entre au nom du Dieu qui fait régner les Rois. Per me Reges regnant.* dit la Sagesse dans les livres saints.

Profession de Foi de Polieucte.

Je n'adore qu'un Dieu maître de l'Univers,
Sous qui tremblent le Ciel, la terre et les enfers;
Un Dieu qui nous aimant d'une amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie;
Et qui par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.

Corneille, Trag. de Polieucte.

Le même Polieucte ayant été mis en prison parce qu'il étoit Chrétien, et près d'aller à la mort, fait les réflexions suivantes dans un monologue.

Source délicieuse en miseres fécondes,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?
Honteux attachement de la chair et du monde?
Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés?
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre:
Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire:
Vous étalez en vain vos charmes impuissans,
Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire
Les ennemis de Dieu pompeux et florissans:
Il étale à son tour des revers équitables,
Par qui les Grands sont confondus;
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables,
Sont d'autant plus inévitables
Que leurs coups sont moins attendus.

Saintes douceurs du Ciel, adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir:

De vos sacrés attraits les ames possédées,
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup et donnez davantage :
Vos biens ne sont pas inconstans,
Et l'heureux trépas que j'attends,
Ne nous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contens.

Pauline, dans Polieucte de Corneille.

REMARQUES.

Ces trois stances sont admirables ; elles expriment les sentimens d'une ame chrétienne prête à quitter cette vie, et qui en connoît le néant. La comparaison des honneurs de ce monde avec la fragilité du verre, est ingénieuse et exactement vraie. Quelle noblesse dans cette image des glaives que Dieu tient suspendus sur la tête des coupables ! La dernière stance est pleine de grandes idées sur le bonheur de la vie future après laquelle une ame juste soupire.

Eloge des Chrétiens des premiers siecles.

C'est un Payen qui parle ainsi des Chrétiens de son temps.

Les Chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître absolu de tout,
De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout.

Mais si j'ose, entre nous, dire ce qu'il me semble,
Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble ;
Et me dût leur colere écraser à leurs yeux,
Nous en avons beaucoup pour être de vrais Dieux.
Enfin chez les Chrétiens les mœurs sont innocentes,
Les vices détestés, les vertus florissantes.
Ils font des vœux pour nous qui les persécutons ;
Et depuis tant de temps que nous les tourmentons,
Les a-t-on vu mutins, les a-t-on vu rebelles?
Nos Princes ont-ils eu des soldats plus fideles?
Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux ;
Et lions au combat, ils meurent en agneaux....

Et ailleurs une dame Payenne parle ainsi des mêmes Chrétiens.

Le trépas n'est pour eux ni honteux ni funeste :
Ils cherchent de la gloire à mépriser nos Dieux :
Aveugles pour la terre ils aspirent aux Cieux ;
Et croyant que la mort leur en ouvre la porte,
Tourmentés, déchirés, assassinés, n'importe ;
Les supplices leur sont ce qu'à nous les plaisirs,
Et les menent au but où tendent leurs desirs.

Pauline, dans Polieucte.

Image du Ciel ou du séjour des Bienheureux, d'après les notions de la Foi.

Au milieu des clartés d'un feu pur et durable,
Dieu mit avant les temps son Trône inébranlable.
Le Ciel est sous ses pieds : de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'Univers.
La puissance, l'amour avec l'intelligence,
Unis et divisés, composent son essence.
Ses Saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire et remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa Majesté suprême.
Devant lui sont ces Dieux, ces brûlans Séraphins
A qui de l'Univers il commet les destins (*a*).
Il parle, et de la terre ils vont changer la face,
Des Puissances du siecle ils retranchent la race;
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.
Ce sont eux dont la main frappant Rome asservie,
Aux fiers enfans du nord a livré l'Italie,

(*a*) *Qui facis Angelos tuos, Spiritus; et Ministros tuos, ignem urentem.* Ps. 103.... *Potentes virtute, facientes verbum illius ad audiendam vocem sermonum ejus.* Ibid .. *Illuxerunt fulgura ejus Orbi Terræ*; Ps. 96.

L'Espagne aux Africains, Solyme aux Ottomans.
Tout Empire est tombé, tout peuple eut ses tyrans.
Mais cette impénétrable et juste Providence
Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence :
Quelquefois sa bonté, favorable aux humains,
Met le sceptre des Rois dans d'innocentes mains.

Voltaire, Henriade.

REMARQUES.

Un pareil sujet ne pouvoit être traité d'un ton plus sublime. Quelle majesté dans ces premiers vers ! *Au milieu des clartés d'un feu pur et durable, &c.* Quelle grandeur dans cette image ! *Le Ciel est sous ses pieds, &c.* Un beau génie vient à bout d'exprimer dans le langage de la Poésie tout ce qu'il y a de plus difficile. Peut-on mieux définir le profond Mystere de la Sainte Trinité ? *La puissance et l'amour avec l'intelligence, unis et divisés, composent son essence.* Le reste de cette image du Ciel et du bonheur des Saints est de la même beauté, et l'on peut dire que les expressions répondent à la majesté du sujet, autant que des paroles humaines en sont capables.

Le lecteur ne désapprouvera peut-être pas que nous placions ici la traduction de l'Hymne admirable que l'Eglise de Paris

chante aux Vêpres du Dimanche, et qui commence par ces mots : *O luce qui mortalibus, &c.* Comme tout le monde n'est pas en état de sentir la beauté de la Poésie latine, on l'a traduite en vers à l'occasion d'un petit Livre de Prieres domestiques, intitulé *La journée du pieux Laïque.* Les connoisseurs ont trouvé que cette traduction approchoit fort de la beauté du texte. Le fond du sujet, ce sont les sentimens d'une Ame Chrétienne, à qui les jours de Fète de l'Eglise rappellent le souvenir de la Fète éternelle que les Elus célébreront un jour dans le Ciel, et qui soupire après cet heureux jour.

O Dieu ! qui dans les feux des clartés éternelles,
Nous cachez ce séjour, où les esprits heureux
Dans un saint tremblement se couvrent de leurs
aîles,
Voyant de votre front l'éclat majestueux :

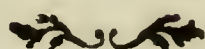


Dans ce bas Univers, un voile épais et sombre
Couvre nos pas errans : la Foi seule nous luit.
Mais votre jour, Seigneur, dissipera cette ombre,
Et fera sans retour disparoître la nuit.



Ce jour, cet heureux jour, figuré par nos Fêtes,
Vous nous le préparez ? ô Dieu plein de bonté !

Le grand astre qui brille en son plein sur nos
têtes,
N'est qu'un foible rayon de sa vive clarté.



Que vous tardez long-temps pour une ame fidelle,
O jour après lequel nous devons soupirer !
Mais pour jouir de vous, ô lumiere éternelle,
Du poids de notre corps il nous faut délivrer.



Ah ! quand de ses liens notre ame dégagée
Jusques dans votre sein portera son essor ;
Du torrent de vos biens saintement enivrée,
Vous louer, vous aimer, sera son heureux sort.



Suprême Trinité, faites par votre grace
Qu'à ce bonheur promis nos desirs soient fixés,
Et qu'un jour éternel succede au court espace
De ceux qu'en cet exil vous nous avez prêtés.

Soupirs d'une Ame vers le Ciel.

Les vers suivans ont une si étroite liaison avec les sujets ci-dessus, et les sentimens y sont exprimés avec tant de douceur, qu'on ne craint pas de fatiguer le lecteur, en les lui mettant sous les yeux.

Non, je ne suis point fait pour posséder la terre.
Quand ne serai-je plus avec moi-même en
guerre ?

Qui

Qui me délivrera de ce corps de péché?
Qui brisera la chaîne où je suis attaché?...
Avec tant de foiblesse aisément on succombe.
Eh! qui me donnera l'aîle de la colombe?
Loin de ce lieu d'horreur, de ce gouffre de maux,
J'irois, je volerois dans le sein du repos.
Là, de ce corps impur les ames délivrées,
De la joie ineffable à sa source enivrées,
Et riches de ces biens que l'œil ne sauroit voir,
Ne demandent plus rien, n'ont plus rien à vouloir.
De ce Royaume heureux Dieu bannit les alarmes,
Et des yeux de ses Saints daigne essuyer les larmes.
C'est là qu'on n'entend plus ni plaintes ni soupirs:
Le cœur n'a plus alors ni craintes ni desirs.
L'Eglise enfin triomphe, et, brillante de gloire,
Fais retentir le Ciel des chants de sa victoire.
Elle chante, tandis qu'esclaves, désolés,
Nous gémissons encor sur la terre exilés.
Près de l'Euphrate assis (*a*), nous pleurons sur ses rives:
Une juste douleur tient nos langues captives.
Et comment pourrions-nous, au milieu des méchans,

(*a*) *Super flumina Babylonis illic sedimus, et flevimus cùm recordaremur Sion.* Ps. 136

O céleste Sion, faire entendre tes chants?
Hélas! nous nous taisons: nos lyres détendues (a)
Languissent en silence aux saules suspendues.
Que mon exil est long! O tranquille Cité!
Sainte Jérusalem! ô chere Eternité!
Quand irai-je au torrent de ta volupté pure
Boire l'heureux oubli des peines que j'endure?
Quand irai-je goûter ton adorable paix?
Quand verrai-je ce jour qui ne finit jamais.

Racine, Poëme de la Grace.

REMARQUES.

On peut voir par ce morceau et par plusieurs autres que nous avons rapportés, que la Poésie, travaillée par une main habile, est très-capable de parler le langage de la piété la plus tendre et la plus affectueuse, ce que bien des personnes croient impossible.

Sonnet de Des Barreaux.

C'est le langage d'un pécheur pénitent.

GrandDieu, tes jugemens sont remplis d'équité!
Toujours tu prends plaisir à nous être propice :

(a) *In salicibus in medio ejus suspendimus organa nostra.*
Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena? Ibid.

Mais j'ai tant fait de mal, que jamais ta bonté
Ne me pardonnera qu'en blessant ta justice.



Oui, Seigneur, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice :
Ton intérêt s'oppose à ma félicité,
Et ta clémence même attend que je périsse.



Contente ton desir, puisqu'il t'est glorieux :
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux:
Tonne, frappe, il est temps; rends-moi guerre
pour guerre.



J'adore en périssant la raison qui t'aigrit :
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jesus-Christ?

Personne n'ignore que ce Sonnet est un des plus beaux que la Poésie Françoise ait jamais produit.

Fin des Sujets Sacrés.



CHAPITRE II.

De ce qui contribue à la beauté de la Poésie.

DES PENSÉES.

LES pensées sont les images des choses; car penser, c'est former en soi la peinture d'un objet spirituel ou sensible.

1°. De ce principe, il suit que la premiere qualité (*a*) que doit avoir une pensée, c'est d'être vraie, puisque les images et les peintures ne sont véritables qu'autant qu'elles sont ressemblantes : ainsi, une pensée est vraie, lorsqu'elle représente les choses fidélement; et elle est fausse, quand elle les fait voir autrement qu'elles ne sont. Les pensées sont plus ou moins vraies, selon qu'elles sont plus ou moins conformes à leur objet; cette conformité fait la justesse de la pensée : une pensée juste est une pensée vraie de tous les côtés.

Mais pour penser bien, il ne suffit pas que les pensées n'ayent rien de faux; car, à force d'être vraies, elles sont quelquefois triviales : ainsi, outre la vérité qui contente l'esprit, il faut quelque chose qui le frappe

(*a*) Qualités que doivent avoir les pensées.

et qui le surprenne. Mais comme toutes les pensées ingénieuses ne sauroient être nouvelles, il faut du moins que celles qui sont employées dans des ouvrages d'esprit, ne soient point usées.

2°. On peut dire que dans ce genre, et sur-tout en fait de Poésie, la vérité qui plaît tant ailleurs sans nul ornement, en demande ici nécessairement; et cet ornement n'est quelquefois qu'un tour nouveau qu'on donne aux choses par des figures, des comparaisons, des allégories, des métaphores et autres secours de l'art, qu'un esprit facile sait mettre en usage.

3°. Elles doivent être proportionnées au sujet qu'on traite; ainsi, dans une matiere sérieuse et élevée, des pensées badines et familieres seroient déplacées, de même que dans un sujet gai et riant, on trouveroit mauvais qu'un Auteur employât des figures et des comparaisons, qui ne sont propres qu'au genre sublime.

4°. Elles doivent êtres claires et intelligibles; autrement, quelque sublimes, quelque agréables, quelque délicates qu'elles soient, elles perdent tout leur prix, et on ne ne fait aucun cas de l'esprit de l'Auteur. En toutes sortes de matieres, l'obscurité est très-vicieuse. Ce que des personnes intelligentes ont peine à entendre, n'est point

ingénieux : on est obscur à mesure qu'on a le sens petit et le goût mauvais.

5°. Il faut qu'elles laissent quelque chose à penser à ceux qui les lisent ou qui les entendent. Agir autrement et tourner trop long-temps autour d'une même pensée, c'est épuiser le sujet, et c'est tomber dans le défaut qu'on a si justement reproché à Ovide. Un des plus sûrs moyens de plaire n'est pas tant de dire et de penser, comme de faire penser et de faire dire (*a*). Un Auteur qui veut tout dire, ôte au lecteur un plaisir qui le charme, et pour lequel il goûte les ouvrages d'esprit ; il le choque même, parce qu'il lui donne sujet de croire qu'on se défie de sa capacité : au lieu que l'adresse de l'Auteur est d'ouvrir seulement l'esprit du lecteur, en lui préparant de quoi produire et de quoi raisonner. Par-là le lecteur attribue ce qu'il pense à un effet de son génie.

6°. Elles doivent être naturelles. Les pensées naturelles sont celles que la nature du sujet présente, qui naissent pour ainsi dire du sujet même, où rien n'est tiré de loin, ni trop recherché. Une pensée naturelle semble devoir venir à tout le monde, et n'avoir presque rien coûté à trouver. Rien n'est beau s'il n'est naturel.

(*a*) Bouhours.

7°. Enfin, elles doivent être nobles et délicates; car comme le vrai est l'ame d'une pensée, la noblesse et la délicatesse en sont l'ornement et en rehaussent le prix. Nous allons voir ce qu'on doit entendre par ces deux qualités.

Des Pensées nobles, grandes et sublimes.

La noblesse des pensées vient, selon Hermogene, de la majesté des choses dont elles sont les images. Telle est la nature de celles qui passent pour grandes et illustres parmi les hommes; comme la puissance, la générosité, l'esprit, le courage, les victoires, les triomphes, les grands traits de vertu et de magnanimité qui caractérisent les héros, &c. On doit mettre dans la même espece les pensées fortes et sublimes. Ce sont celles qui sont pleines d'un grand sens, exprimé en peu de paroles, d'une maniere vive. On en verra des exemples au chapitre des sentiments dans le genre sublime : ces sortes de pensées entraînent comme par force nôtre jugement, et remuent toute notre ame. Elle plaisent beaucoup, parce qu'elles ont du grand qui charme toujours l'esprit.

Cette noblesse des pensées vient encore de la nature des figures que l'on emploie pour peindre les objets. La métaphore, par exemple, est une sorte de figure qui produit

un merveilleux effet sur notre imagination. Rien ne flatte plus l'esprit que la représentation d'un objet sous une image étrangere, comme dans cette pensée : *Les Lys ne filent point*, pour dire qu'en France les filles ne succedent point à la Couronne. Il en est de même des métaphores animées et qui marquent de l'action; telle est cette expression de Malherbe, pour dire que la mort n'épargne personne : *Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre, n'en défend pas nos Rois*; ou celle d'Horace, lorsqu'il veut faire entendre que les grands ne sont point exempts de soucis, car il les dépeints volans autour des lambris dorés : *Et curas laqueata cicum tecta volantes* (*a*). Mais il faut observer que la véritable grandeur et la noblesse des pensées doivent avoir de justes mesures; tout ce qui excede est hors des regles de la perfection.

Des Pensées délicates.

Les pensées délicates ont cela de propre, qu'elles sont souvent renfermées en peu de paroles, et que le sens qu'elles contiennent n'est pas si visible ni si marqué; il semble d'abord qu'elles le cachent en partie, afin qu'on le cherche et qu'on le devine, ou du

(*a*) Liv. 2, Ode 13.

moins elles le laissent seulement entrevoir, pour nous donner le plaisir de le découvrir tout-à-fait quand on a de l'esprit. Ce petit mystere est comme l'ame de la délicatesse des pensées, en sorte que celles qui n'ont rien de mystérieux ni dans le fond ni dans le tour, et qui se montrent toute entiere à la premiere vue, ne sont pas à proprement parler, délicates, quelques spirituelles qu'elles soient; d'où l'on peut remarquer que la délicatesse ajoute je ne sais quoi d'agréable au sublime même. Une réflexion subtile et et judicieuse tout ensemble, contribue beaucoup à cette délicatesse. Ces sortes de pensées sont ordinairement exprimées d'une maniere vive, qui plaît infiniment par le tour ingénieux et peu commun dont elles sont rendues; c'est ce tour même qui les fait souvent appeler brillantes. Il est certain qu'elles ennoblissent la matiere traitée par l'Auteur, elles donnent de la grace et de l'élévation au discours. Mais outre la délicatesse des pensées, qui vient de l'esprit seulement, il y en a une qui vient des sentimens, et où l'affection a plus de part que l'intelligence; c'est ce qu'on verra avec un peu plus de détail dans le chapitre des grands sentimens. Nous allons donner de suite quelques exemples de pensées nobles et délicates.

Exemples des Pensées nobles et délicates.

Un de nos Poëtes termine ainsi l'épitaphe du Cardinal de Richelieu.

Il fut trop absolu sur l'esprit de son maître ;
Mais son maître par lui fut le maître des Rois.

Dans un éloge de Louis XIV, non imprimé, un Poëte s'exprime ainsi :

Son ame est au-dessus de sa grandeur suprême :
La vertu brille en lui plus que le diadême ;
Et quoiqu'un vaste Etat soit soumis à sa loi,
Le héros en Louis est plus grand que le Roi.

Après la publication d'une fameuse paix, on parloit ainsi de Louis XIV :

Un héros que le Ciel fait naître
Pour le bonheur de cent peuples divers,
Aime mieux calmer l'Univers,
Que d'achever de s'en rendre le maître.
Il cherche à rendre heureux jusqu'à ses ennemis:
Tout est par ses travaux dans une paix profonde;
Et ce n'est plus à Mars qu'il peut être permis
De troubler le repos du monde....

Ballet du Triomphe de l'Amour.

Il a fait sur lui-même un effort généreux :
Il veut rendre le monde heureux ;
Il préfere au bonheur d'en devenir le maître,
La gloire de montrer qu'il mérite de l'être....

Persée, Tragédie en Musique.

Les Muses vont lui faire entendre
Mille nouveaux concerts.
De sa grandeur il se plaît à descendre :
Il sait mêler les jeux à cent travaux divers.
L'envie envain frémit de voir les biens qu'il cause.
Une aimable paix est la loi
Que ce vainqueur impose :
Son tonnerre inspire l'effroi,
Dans le temps même qu'il repose.

Phaëton, Prologue.

Qu'il régne ce héros, qu'il triomphe toujours !
Qu'avec lui soit toujours la paix ou la victoire !
Que le cours de ses ans dure autant que le cours
De la Seine et de la Loire !
Qu'il regne ce héros, qu'il triomphe toujours !
Qu'il vive autant que sa gloire !

Ces derniers vers sont du grand Racine, et terminent une Idylle qu'il avoit faite sur la paix, et qui fut chantée dans l'Orangerie de Sceaux, devant le Roi Louis XIV. Rien n'est plus naturel ni plus délicat que ce dernier vers : *Qu'il vive autant que sa gloire !*

Autres Exemples.

Boileau parle ainsi de Louis XIV, dans son Epître sur le fameux passage du Rhin :

Louis, les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage...

Déja du plomb mortel plus d'un brave est atteint.
Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint.
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse;
Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer :
Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.

« Ces derniers vers paroissent d'abord » hardis, mais ils ne sont que forts, dit le » Pere Bouhours, et ils ont une vraie no- » blesse qui les autorise. Le Poëte ne dit » pas en général que les destins dépendent » du Roi; il ne parle que du destin de la » guerre. Comme le systême de sa pensée » est tout poétique, il a droit de mettre la » fortune en jeu; et comme la présence » d'un Prince aussi magnanime rendoit les » soldats invincibles, c'est comme s'il di- » soit : Dès que Louis paroît, on est assuré » de la victoire ». Et plus bas il dit encore :

Quel plaisir de te suivre aux rives du Scamandre,
D'y trouver d'Ilion la poétique cendre,
De juger si les Grecs qui briserent ses tours,
Firent plus en dix ans que Louis en dix jours!

On ne peut rien de plus délicatement pensé que cette plainte que le même Poëte fait faire à la mollesse sur les travaux guer-

riers de ce grand Monarque : on peut dire que rien n'est mieux imaginé, et que le tour est nouveau. Voici l'endroit.

Hélas! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les Rois s'honoroient du nom de Fainéans,
S'endormoient sur le Trône, et, me servant sans honte,
Laissoient leur Sceptre aux mains ou d'un Maire ou d'un Comte?
Aucun soin n'approchoit de leur paisible Cour :
On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour;
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisoit taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.
Ce doux siecle n'est plus : le Ciel impitoyable
A placé sur le Trône un Prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix :
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace.
L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.
J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir;
Loin de moi son courage entraîné par la gloire,
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.

Je me fatiguerois à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.

Du Lutrin, Chant II.

On doit dire à-peu-près la même chose du morceau suivant, sur-tout pour la délicatesse de la pensée. Boileau, dans une Epître à M. de Lamoignon, où il fait l'éloge de la vie champêtre, feint qu'à son retour de la campagne, un de ses amis lui parle des victoires du Roi. Voici ce qu'il lui fait dire :

Dieu sait comme les vers chez vous s'en vont couler,
Dit d'abord un ami qui vient me cajoler,
Et dans ce temps guerrier et fécond en Achilles,
Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes.
Mais moi dont le génie est mort en ce moment,
Je ne sais que répondre à ce vain compliment;
Et justement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.

Le même Poëte termine sa premiere Epître au Roi de la maniere suivante :

Pour moi qui sur ton nom déja brûlant d'écrire,
Sens au bout de ma plume expirer la satyre,
Je n'ose de mes vers vanter ici le prix.
Toutefois si quelqu'un de mes foibles écrits
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-être pour ta gloire aura-t-il son usage.

Et comme tes exploits étonnant les Lecteurs,
Seront à peine crus sur la foi des Auteurs;
Si quelque esprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour pour les rendre croyables:
Boileau qui, dans ses vers plein de sincérité,
Jadis à tout son siecle a dit la vérité,
Qui mit à tout blâmer son étude et sa gloire,
A pourtant de ce Roi parlé comme l'histoire.

Epit. I.

Le morceau suivant ne le cede point en délicatesse à ceux qu'on vient de voir. C'est ici pareillement une maniere indirecte de louer Louis XIV. Le grand Corneille, dans sa Piece Héroïque de la Toison d'Or, fait parler ainsi la France à la Déesse de la Victoire :

Ah! Victoire, pour fils n'ai-je que des soldats?
La gloire qui les couvre, à moi-même funeste,
Sous mes plus beaux succès fait trembler tout le reste.
Ils ne vont aux combats que pour me protéger,
Et n'en sortent vainqueurs que pour me ravager.
S'ils renversent des murs, s'ils gagnent des batailles,
Ils prennent droit par-là de ronger mes entrailles....
Mon Roi, que vous rendez le plus puissant des Rois,

En goûte moins le fruit de ses propres exploits :
Du même œil dont il voit ses plus nobles conquêtes,
Il voit ce qu'il leur faut sacrifier de têtes.
De ce glorieux Trône où brille sa vertu,
Il tend sa main auguste à son peuple abattu ;
Et comme à tout moment la commune misere
Rappelle en son grand cœur les tendresses de pere,
Ce cœur se laisse vaincre aux vœux que j'ai formés,
Pour faire respirer ce que vous opprimez.

Le Pere du Cerceau s'adresse à sa Muse, et lui parle de la maniere suivante dans une Epître pour Monseigneur le Dauphin, qui étoit alors dans la plus tendre enfance, et qui fut ensuite Louis XV. C'est après l'avoir exhorté à n'approcher de l'auguste Prince qu'avec beaucoup de respect. Le tour qu'il prend est tout-à-fait ingénieux, noble et délicat.

Vous me direz : Prince, tant soit-il grand,
Si jeune encore, entrevoit-il son rang ?
De son berceau touchant à la couronne,
Distingue-t-il l'éclat qui l'environne ?
Et de Louis présomptif successeur,
De son destin connoît-il la grandeur ?

Muse, il la sent, s'il ne sait la connoître.
Dans les héros que pour régner fait naître
Des grands Bourbons la Royale Maison,
Le sang inspire et prévient la raison.
Le noble instinct qui dans le cœur domine,
Rappelle en eux leur auguste origine,
Et de ce sang reçu de tant de Rois
La Majesté réclame tous les droits.
Allez donc, Muse; et désormais instruite,
Sur ces leçons réglez votre conduite;
De ce soleil sous l'enfance éclipsé,
N'approchez point d'un air trop empressé...
Souhaitez-lui les vertus de son pere,
Ajoutez-y les graces de sa mere,
L'ame et le cœur du Dauphin son ayeul,
De Louis tout, il comprend tout lui seul.

Le même Poëte, en faisant la description d'une campagne charmante, de laquelle on voit la Machine de Marly, prend occasion de faire un éloge poétique de cette célebre invention de l'art, et de donner adroitement et comme en passant, une haute idée du grand Roi pour qui elle avoit été faite.

Mais, ô Dieux! qu'est-ce que je vois?
Que de prodiges à la fois!
Quelle merveilleuse structure!
Je me trompe, ou l'art envieux

Semble vouloir en ces beaux lieux
Le disputer à la nature.
N'est-ce point un enchantement
Qui m'impose agréablement?
L'onde s'éleve par étage,
Montant par cent tuyaux divers,
Et se faisant avec courage
Un nouveau chemin dans les airs,
S'empresse d'aller rendre hommage
Au plus grand Roi de l'Univers.
Ici, du haut d'une éminence,
Je la vois se précipiter,
Puis se répandre et serpenter
Dans ce charmant lieu de plaisance,
Où Louis trouve tant d'attraits.
Là, redoublant sa violence,
Elle entre en des conduits secrets,
D'où vers le Ciel elle s'élance,
Et contribuant quelquefois
Au plaisir du meilleur des Rois,
Elle en fait à toute la France.

Les connoisseurs dans le genre de pensées nobles et délicates, ont remarqué avec raison celle de l'Empereur Titus, dans la Tragédie de ce nom par M. Racine. Il aimoit la Reine Bérénice, mais il sentoit bien qu'il ne pouvoit l'épouser sans déplaire aux

Romains. Parmi toutes les raisons qu'il allegue pour lui faire comprendre qu'il faut qu'il se sépare, il lui parle ainsi :

Je sais tous les tourmens où ce dessein me livre ;
Je sens bien que sans vous je ne saurois plus vivre,
Que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner :
Mais il ne s'agit plus de vivre ; il faut régner.

Il y a une délicatesse infinie dans ce dernier vers, et tout homme de goût comprend le sens de ces mots : *Il ne s'agit plus de vivre.*

Voici comme un échantillon d'une pensée naturelle, c'est-à-dire, d'une pensée dont la force du sentiment fait tout le prix, où la nature toute pure se fait sentir sous l'apparence des expressions les plus simples ; c'est un petit dialogue entre un Passant et une Tourterelle.

Le Passant.

Que fais-tu dans ce bois, plaintive Tourterelle ?

La Tourterelle.

Je gémis, j'ai perdu ma compagne fidelle.

Le Passant.

Ne crains-tu point que l'Oiseleur
Ne te fasse mourir comme elle ?

La Tourterelle.

Si ce n'est lui, ce sera ma douleur.

Il y a beaucoup de finesse dans le tour que prend M. de la Motte pour louer feu M. le Duc d'Orléans, alors Régent du Royaume. Il lui parle ainsi dans une Epître dédicatoire.

Je rappelle ton premier âge,
Quand nous faisions l'apprentissage,
Moi d'Auteur, et toi de Héros :
Phœbus me sourioit, et j'arrangeois des mots;
Mars, au grand art de vaincre, instruisoit ton courage :
Et leurs éleves nous faisions,
Moi des discours, toi des actions.

On sent que cette comparaison du Poëte au Prince, loin de choquer, tourne toute entiere à la gloire du héros, puisque le Poëte affecte de faire sentir l'extrême disproportion du talent de l'un à celui de l'autre : *Moi des discours, toi des actions.*

Epitaphe du Maréchal de Rantzau.

Le Maréchal de Rantzau avoit reçu tant de blessures à la guerre, qu'il en étoit tout mutilé, il avoit perdu un bras, une jambe, une oreille. Après sa mort il parut une épitaphe à ce sujet, qui est fort estimée pour le caractere de sublimité qui y regne. L'Auteur s'adresse au tombeau de ce célebre Général.

Du corps du grand Rantzau tu n'as qu'une des
parts,
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars :
Il dispersa par-tout ses membres et sa gloire.
Tout abattu qu'il fut, il demeura vainqueur :
Son sang fut en cent lieux le prix de sa victoire,
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

CHAPITRE III.

Des Sentiments.

LA matiere dont nous allons parler, a un rapport immédiat avec la précédente; car avoir de grands sentimens, c'est penser noblement : mais comme le terme de penser, à proprement parler, s'entend des productions de l'esprit, et que celui de sentimens s'entend des affections du cœur, nous avons cru devoir séparer ces deux objets. Nous allons donc considérer les pensées relativement aux différentes impressions de notre ame et dans l'ordre des sentimens, mais de sentimens que l'esprit a su rendre souvent avec beaucoup de délicatesse. On sait, comme nous l'avons déja remarqué, qu'outre la délicatesse dans les pensées qui vient purement de l'esprit, il y en a une qui vient des sentimens et où l'affection a plus de part que l'intelligence; ainsi, nous n'envisageons ici les

pensées que comme les expressions des grands sentimens dont nous nous sommes proposés de donner des exemples. Telle sont les pensées qui expriment le sentiment d'une noble ambition, d'une gloire bien placée, d'une tendresse vive, même d'une haine forte, et en général de toutes celles qui peignent quelque grande agitation de l'ame. Le sentiment fait tout l'effet dans ces sortes de pensées; il en est l'objet principal et dominant : le tour que le Poëte a pris pour le rendre, n'en est que l'accessoire; ce n'est pas de ce côté-là qu'on doit arrêter son esprit, car souvent les sentimens sont exprimés en deux ou trois mots fort simples par eux-mêmes. On en verra des exemples dans le genre sublime.

A l'égard de l'utilité dont ces sortes d'exemples peuvent être aux jeunes gens, on peut dire en un sens des sentimens ce qu'on a dit de l'étude, savoir, qu'ils nourrissent et fortifient l'esprit par les sublimes vérités qu'ils lui présentent. Les grands sentimens nous élevent au-dessus de nous-mêmes; ils multiplient nos idées, et les rendent plus variées et plus vives; ils nous déploient, pour ainsi dire, toute l'ame des grands hommes de l'antiquité; nous y voyons comment ils pensoient, et sur quel ton, s'il est permis de s'exprimer ainsi, leurs entretiens étoient montés. On est ravi d'entendre des discours

pleins de cette grandeur et de cette noblesse Romaine, qui, selon la remarque d'un homme célebre (*a*), ne se trouve presque plus que dans les livres. Or, comme il arrive qu'on prend le sentiment de ceux avec qui on vit ordinairement, il est vrai de dire que les jeunes gens ne peuvent que profiter de ces sortes d'exemples qu'on leur met sous les yeux. Ils s'accoutument par là à sentir le beau et à goûter des maximes de sagesse. Ils peuvent prendre de ces grands hommes cette noblesse, cette grandeur d'ame, cet amour de la justice et du bien public qui éclate dans tous leurs discours. En un mot, c'est une vérité incontestable que les grands sentimens élevent l'ame et nourrissent le courage. En écoutant le langage des Princes et des grands hommes, en lisant tous le traits sententieux qui partoient de leur bouche, on prend insensiblement du goût pour la vertu, et il se fait sur l'esprit une impression sensible qui tourne au profit des mœurs. La pente aux vices se corrige par l'exemple des vertus.

Sentimens dignes des Rois.

Le Poëte fait parler l'Empereur Titus dans le morceau suivant :

Je ne prends point pour juge une cour idolâtre,
Paulin, je me propose un plus ample théâtre ;

(*a*) M. Rollin.

Et sans prêter l'oreille à la voix des flatteurs,
Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs.
Vous me l'avez promis..... Le respect et la crainte
Ferment autour de moi le passage à la plainte.
Pour mieux voir, cher Paulin, et pour entendre mieux,
Je vous ai demandé des oreilles, des yeux;
J'ai mis même à ce prix mon amitié secrette :
J'ai voulu que des cœurs vous fussiez l'interprête ;
Qu'au travers des flatteurs, votre sincérité
Fit toujours jusqu'à moi passer la vérité.

Et ailleurs le même Empereur dit :

Sont-ce là ces projets de grandeur et de gloire
Qui devoient dans les cœurs consacrer ma mémoire ?
Depuis huit jours je regne, et jusques à ce jour,
Qu'ai-je fait pour l'honneur ? j'ai tout fait pour l'amour.
D'un temps si précieux quel compte puis-je rendre ?
Où sont ces heureux jours que je faisois attendre ?
Quels pleurs ai-je séchés ? Dans quels yeux satisfaits,
Ai-je déja goûté le fruit de mes bienfaits ?
L'Univers a-t-il vu changer ses destinées ?

Sais-je

Sais-je combien le Ciel m'a compté de journées?
Et de ce peu de jours si long-tems attendus,
Ah! malheureux! combien j'en ai déjà perdus!

Titus et Bérénice, de Racine.

Langage d'un Roi.

Ce sont les justes Dieux qui, tout Rois que nous sommes,
Punissent nos forfaits ainsi que ceux des hommes,
Et qui ne nous font part de leur sacré pouvoir
Que pour le mesurer aux regles du devoir....
Heureux est donc le Prince, heureux sont ses projets,
Quand il se fait justice ainsi qu'à ses sujets!

Andromede, de Corneille.

Que les Rois doivent préférer les intérêts de leurs sujets à tout autre devoir.

Mais la reconnoissance et l'hospitalité,
Sur les ames des Rois n'ont qu'un droit limité.
Quoique doive un Monarque, et dût-il sa Couronne,
Il doit à ses sujets encore plus qu'à personne,
Et cesse de devoir quand la dette est d'un rang
A ne point s'acquitter qu'aux dépens de leur sang.

Mort de Pompée, de Corneille.

Il importe aux Monarques
Qui veulent aux vertus rendre de dignes marques,

De les savoir connoître, et non pas ignorer
Ceux d'entre leurs sujets qu'ils doivent honorer.

Dom Sanche, de Corneille.

Condition des Rois.

Triste destin des Rois ! esclaves que nous sommes,
Et des rigueurs du sort, et des discours des hommes,
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins,
Et les plus malheureux osent pleurer le moins.

Iphigénie, de Racine.

L'Empereur Phocas dépeint de cette maniere le fardeau de la Royauté à un de ses confidens :

Crispe, il n'est que trop vrai, la plus belle Couronne
N'a que de faux brillans dont l'éclat l'environne;
Et celui dont le Ciel pour un Sceptre fait choix,
Jusqu'à ce qu'il le porte en ignore le poids.
Mille et mille douceurs y semblent attachées,
Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées :
Qui croit les posséder, les sent s'évanouir,
Et la peur de les perdre empêche d'en jouir.

Heraclius, de Corneille.

Réflexion sur le poids du ministere d'un Etat.

Le Poëte fait parler dans les vers suivans

un Ministre d'Etat, qui fait le portrait des soins pénibles de son emploi.

Hélas! que dites-vous? apparence trop vaine!
Le bonheur est-il fait pour le rang qui m'enchaîne?
Vous ne pénétrez point les sombres profondeurs
Des maux qui sont cachés sous l'éclat des grandeurs.
Quel accablant fardeau! Tout prévoir, tou conduire,
Entourés d'envieux, unis pour nous séduire,
Responsables du sort et des événemens,
Des miseres du peuple et des brigues des grands;
Réunir seul enfin par un triste avantage
Tous les soins, tous les maux que l'Empire partage,
Voilà le joug brillant auquel je suis lié:
Sort toujours déplorable et toujours envié.
Ma fortune est un poids que chaque jour aggrave.
Maître et juge de tout, de tout on est esclave.
Et régir des mortels le déstin inconstant,
N'est que le triste droit d'apprendre à chaque instant
Leurs méprisables vœux, leurs peines dévorantes,
Leurs vices trop réels, leurs vertus apparentes,
Et de voir de plus près l'affreuse vérité
Du néant des grandeurs et de l'humanité.

Gresset, Edouard III, Trag.

L'Empereur Galba parle ainsi à ses Ministres à qui il avoit demandé leur avis, et qui étoient de différens sentimens.

Qu'un Prince est malheureux quand, de ceux qu'il écoute,
Le zele cherche à prendre une diverse route,
Et que l'attachement qu'ils ont au propre sens,
Pousse jusqu'à l'aig eur des conseils différens!
Ne me trompé-je point, et puis-je nommer zele
Cette haine à tous deux obstinément fidele,
Qui peut-être, en dépit des maux qu'elle prévoit,
Seule en mes intérêts se consulte et se croit?

Othon, de Corneille.

Réponse d'un Roi à un de ses courtisans qui lui demandoit la permission de se battre en duel.

Un Roi dont la prudence a de meilleurs objets,
Est meilleur ménager du sang de ses sujets:
Je veille pour les miens: mes soucis les conservent,
Comme le chef a soin des membres qui le servent.
Ainsi votre raison n'est pas raison pour moi;
Vous parlez en soldat, je dois agir en Roi.

Cid, de Corneille.

Grimoal, Comte de Bénevent, qui avoit conquis le Royaume de Lombardie sur Pertharite, parle ainsi à un de ses confidens

qui lui proposoit d'user de son autorité et de son pouvoir dans une circonstance où cette voie auroit été odieuse :

Laissons aux mauvais Rois leurs damnables
maximes :
Je hais l'art de régner qui se permet des crimes.
De quel front donnerois-je un exemple aujourd'hui,
Que mes loix dès demain puniroient en autrui ?
Le pouvoir absolu n'a rien de redoutable,
Dont à sa conscience un Roi ne soit comptable :
L'amour l'excuse mal, s'il regne injustement,
Et l'amant couronné doit n'agir qu'en amant.

Pertharite, de Corneille.

Que le sacré caractere des Rois est ineffaçable.

Un véritable Roi qu'opprime un sort contraire,
Tout opprimé qu'il est, garde son caractere :
Ce nom lui reste entier sous les plus dures loix :
Il est dans les fers même égal aux plus grands
Rois.

Attila, de Corneille.

Même maxime à l'occasion d'un Roi détrôné par un usurpateur.

Un Roi, quoique vaincu, garde son caractere :
Aux fideles sujets sa vue est toujours chere :
Au moment qu'il paroît, les vainqueurs les
plus grands,

Pour vertueux qu'ils soient, ne sont que des tyrans;
Et dans le fond des cœurs sa présence fait naître
Un mouvement secret qui les rend à leur maître.
Le tenir dans les fers avec le nom de Roi,
C'est soulever pour lui les peuples contre moi.

C'est Grimoal qui parle de Pertharite, dans la piece de ce nom.

Réponse d'Arsace, fondateur de l'Empire des Parthes, à son fils qui lui conseilloit de ne pas craindre les Rois ses voisins, sur ce qu'il ne tiendroit pas les traités faits avec eux :

Prince, on n'est pas toujours suivi de la victoire.
Un Roi ne doit jamais, s'enivrant de la gloire,
Négliger l'équité, parce qu'il est heureux :
La fortune souvent a des retours fâcheux :
Et tel a vu long-tems sa grandeur infinie,
Que le sort à la fin couvre d'ignominie.
Ce n'est pas que, frappé d'une indigne terreur,
Je craigne de ces Rois l'envie et la fureur :
Mais s'il faut avec eux recommencer la guerre,
Justifions nos droits au reste de la terre;
Otons un vain prétexte à leur inimitié,
Et des Parthes lassés prenons quelque pitié.
Je sais qu'en triomphant les Etats s'affoiblissent:

Le Monarque est vainqueur et les peuples
gémissent :
Dans le rapide cours de ses vastes projets.
La gloire dont il brille accable ses sujets.
Il faut donc détourner une guerre odieuse,
Peut-être également funeste et glorieuse.

Tiridate, de Campistron.

Prusias, Roi de Bithynie, Prince foible, parle ainsi de son fils Nicomede :

Il n'est plus mon sujet qu'autant qu'il le veut
être,
Et qui me fait régner en effet est mon maître.
Pour paroître à mes yeux, son mérite est trop
grand :
On n'aime point à voir ceux à qui l'on doit tant.

Nicomede, de Corneille.

Autres sentimens dignes des Rois.

Qu'un Monarque est heureux, quand parmi ses
sujets
Ses yeux n'ont point à voir de plus nobles objets;
Qu'au-dessus de sa gloire il ne connoît personne,
Et qu'il est le plus digne enfin de sa couronne.

Surena, de Corneille.

Même sujet.

Tous les Rois sont jaloux du souverain pouvoir.
Ils aiment qu'on leur doive, et ne peuvent devoir.

L'on n'a jamais de droit sur leur reconnoissance,
Et rien à leurs sujets n'acquiert l'indépendance.
Ils ont, pour qui les sert, des graces, des faveurs,
Et reglent à leur choix l'emploi des plus grands cœurs.

Agésilas, de Corneille.

Même sujet.

Un confident parle ainsi à un Roi :

Soutenez votre sceptre avec l'autorité
Qu'imprime au front des Rois leur propre majesté.
Un Roi doit pouvoir tout, et ne sait pas bien l'être,
Quand au fond de son cœur il souffre un autre maître.

Pertharite, de Corneille.

Même sujet.

On parle à un Roi :

Ne hasardez, Seigneur, que dans l'extrémité,
Le redoutable effet de votre autorité.
Alors qu'il réussit, tout fait jour, tout lui cede :
Mais aussi quand il manque, il n'est plus de remede,
Il faut, pour déployer le souverain pouvoir,
Sûreté toute entiere, ou profond désespoir.

Othon, de Corneille.

Un Prince, quoique rempli d'ambition, ne doit jamais la satisfaire par une lâcheté ou par un crime. Le Poëte met les paroles suivantes dans la bouche de la célebre Cléopatre, Reine d'Egypte :

J'ai de l'ambition, et, soit vice ou vertu,
Mon cœur sous son fardeau veut bien être abattu;
J'en aime la chaleur et la nomme sans cesse
La seule passion digne d'une Princesse.
Mais je veux que la gloire anime ses ardeurs,
Qu'elle mene sans honte au faite des grandeurs;
Et je les désavoue alors que sa manie
Nous présente le trône avec ignominie.

Mort de Pompée, de Corneille.

Les sentimens de gloire que donne aux Princes le haut rang où ils sont élevés, sont un grand frein pour réprimer leurs passions. C'est cette même Cléopatre qui répond à ces paroles : *L'amour, certes, sur vous a bien peu de puissance.*

Les Princes ont cela de leur haute naissance :
Leur ame dans leur sang prend des impressions
Qui dessous leur vertu rangent leurs passions.
Leur générosité soumet tout à leur gloire,
Tout est illustre en eux quand ils daignent se croire :
Et si le peuple y voit quelques déréglemens,
C'est quand l'avis d'autrui corrompt leurs sentimens.

Camille, dame Romaine du temps de Tullus, un des premiers Rois de l'ancienne Rome, qui permit le combat des trois Horaces et des trois Curiaces, s'exprime ainsi :

Les Dieux à notre Prince ont inspiré ce choix,
Et la voix du public n'est pas toujours leur voix.
Ils descendent bien moins dans de si bas étages,
Que dans l'ame des Rois leurs vivantes images,
De qui l'indépendante et sainte autorité
Est un rayon secret de leur divinité.

Horace, de Corneille.

Sentimens de grandeur d'ame.

Je suis Reine sans sceptre, et n'en ai que le titre :
Le pouvoir m'en est dû, le temps en est l'arbitre.
Si vous m'avez servie en généreux amant,
Quand j'ai reçu du Ciel le plus dur traitement,
J'ai tâché d'y répondre avec toute l'estime
Que pouvoit en attendre un cœur si magnanime.
Pouvois-je en cet exil davantage sur moi?
Je ne veux point d'époux que je n'en fasse un Roi :
Et je n'ai pas une ame assez basse et commune,
Pour en faire l'appui de ma triste fortune.

Dom Sanche d'Arragon, de Corneille.

Dans la Tragédie de Zaïre, on vient

annoncer à Orosmane, Soudan de Jérusalem, le retour d'un esclave chrétien, qui avoit passé en France sur sa foi, et qui demandoit audience. Orosmane dit qu'il peut entrer, et demande pourquoi il ne se présente pas: l'Officier qui l'avoit annoncé dit ces paroles :

Dans la premiére enceinte il arrête ses pas.
Seigneur, je n'ai pas cru qu'aux regards de son maître,
Dans ces augustes lieux un chrétien pût paroître.

Réponse d'Orosmane.

Qu'il paroisse en tous lieux, sans manque de respect,
Chacun peu désormais jouir de mon aspect.
Je vois avec mépris ces maximes terribles,
Qui font de tant de Rois des tyrans invisibles.

Zaïre, de Voltaire.

Suite du même sujet.

Orosmane parle ainsi à Nérestan, Chevalier François, qui lui apportoit la rançon de plusieurs de ses compatriotes, esclaves à Jérusalem.

Chrétien, je suis content de ton noble courage:
Mais ton orgueil ici se seroit-il flatté
D'effacer Orosmane en générosité?

Reprends ta liberté, remporte tes richesses,
A l'or de ces rançons joins mes justes largesses;
Au lieu de dix chrétiens que je dus t'accorder,
Je t'en veux donner cent, tu peux les demander.
Qu'ils aillent sur tes pas apprendre à ta patrie
Qu'il est quelques vertus au fond de la Syrie.
Qu'ils jugent, en partant, qui méritoit le mieux
Des Lusignans (*a*) ou moi l'empire de ces lieux.

Ibid.

Erixe, Reine de Gétulie, parle ainsi au sujet de Masinissa, Roi de Numidie. On peut remarquer, dans cet endroit singuliérement, l'élévation des sentimens et la pompe des vers.

Je sais bien que des Rois la fiere destinée
Souffre peu que l'amour régle leur hymenée,
Et que leur union, souvent pour leur malheur,
N'est que du sceptre au sceptre et non du cœur au cœur.
Mais je suis au-dessus de cette erreur commune:
J'aime en lui sa personne autant que sa fortune;
Et je n'en exigeai qu'il reprit ses Etats,
Que de peur que mon peuple en fît trop peu de cas.
Des actions des Rois, ce téméraire arbitre

(*a*) Les Lusignans avoient été Rois de Jérusalem.

Dédaigne insolemment ceux qui n'ont que le
titre :
Jamais d'un Roi sans Trône il n'eut souffert la
Loi,
Et ce mépris peut-être eut passé jusqu'à moi.
Il falloit qu'il lui vît sa couronne à la tête,
Et que ma main devînt sa derniere conquête,
Si nous voulions régner avec l'autorité
Que le juste respect doit à la dignité.

Sophonisbe, de Corneille.

L'Empereur Titus aimoit la Reine Bérénice, comme on a deja dit : il auroit voulu l'épouser, mais il ne pouvoit le faire sans soulever les Romains à qui ce choix déplaisoit. C'est à cette occasion qu'il tient ce langage :

Moi qui n'ai que les dieux au-dessus de ma tête,
Qui ne vois plus de rang digne de ma conquête,
Du trône où je me sieds, puis-je aspirer à rien,
Qu'à posséder un cœur qui n'aspire qu'au mien ?

Mais c'est à cette occasion que Flavian son confident lui dit ces paroles :

Quand aux feux les plus beaux un Monarque
défere,
Il s'en fait un plaisir, et non pas une affaire,
Et regarde l'amour comme un lâche attentat,
Dès qu'il veut prévaloir sur la raison d'état.

Son grand cœur, au-dessus des plus dignes
amorces,
A ce devoir pressant laisse toutes leurs forces ;
Et son plus doux espoir n'ose lui demander
Ce que sa dignité ne lui peut accorder.

Tite et Bérénice, de Corneille.

Le Poëte fait parler ainsi une Reine (*a*) aimée de deux Princes, et qui pouvoient lui être d'un grand secours.

Celles de ma naissance ont horreur des bassesses:
Leur sang tout généreux hait ces molles adresses.
Quel que soit le secours qu'ils (*b*) me puissent
offrir,
Je croirai faire assez de le daigner souffrir.
Je verrai leur amour, j'éprouverai sa force,
Sans flatter leur desirs, sans leur jetter d'amorce,
Je le ferai régner, mais en régnant sur lui...
Plus la haute naissance approche des couronnes,
Plus cette grandeur même asservit nos personnes.
Nous n'avons point de cœurs pour aimer ni haïr :
Toutes nos passions ne savent qu'obéir.

Rodogune, de Corneille.

Pulchérie, sœur d'Héraclius, lui faisoit une sorte de reproche de ce qu'il ne haïssoit

(*a*) Rodogune, Princesse des Parthes.
(*b*) Antiochus et Séleucus, fils de Cléopatre, Reine de Syrie.

pas le tyran Phocas autant qu'il l'auroit dû : car il est bon de savoir que Phocas croyoit qu'Héraclius étoit son fils, lors même que celui-ci protestoit qu'il étoit Héraclius et non Martian, fils de Phocas. Héraclius répond ainsi à Pulchérie :

La générosité suit la belle naissance.
Dans cette grandeur d'ame un vrai Prince affermi
Est sensible aux malheurs même d'un ennemi.
La haine qu'il lui doit ne le sauroit défendre,
Quand il se voit aimé, de s'en laisse surprendre,
Et trouve assez souvent son devoir arrêté
Par l'effort naturel de sa propre bonté.

Héraclius, de Corneille.

Les vers suivans peuvent nous faire conjecturer qu'un Prince, tel, par exemple, que le fils d'un Roi, qui ignoreroit la noblesse de son origine et seroit élevé dans une condition obscure, éprouveroit des sentimens dignes de sa naissance, et infiniment au-dessus de celle dont il croiroit par erreur descendre.

C'est un Prince tel qu'on vient de le dire, qui ne connoissoit pas sa véritable origine, et qui étoit persuadé d'en avoir une très-basse, qui répond ainsi à des personnes qui lui demandent s'il se connoît bien. On doit remarquer combien ce morceau est travaillé, tant les vers sont harmonieux.

Si j'étois quelque enfant épargné des tempêtes,
Livré dans un désert à la merci des bêtes,
Exposé par la crainte ou par l'inimitié,
Rencontré par hasard et nourri par pitié;
Mon orgueil à ce bruit prendroit quelque espérance
Sur votre incertitude, et sur mon ignorance;
Je me figurerois ces destins merveilleux
Qui tiroient du néant ces héros fabuleux,
Et me revêtirois de brillantes chimeres
Qu'osa former pour eux le loisir de nos peres.
Car enfin je suis vain, et mon ambition
Ne peut s'examiner sans indignation;
Je ne puis regarder sceptre ni diadème,
Qu'ils n'emportent mon ame au-delà d'elle-même:
Inutiles élans d'un vol impétueux,
Que pousse vers le Ciel un cœur présomptueux...
Je suis fils d'un pécheur et non pas d'un infâme:
La bassesse du sang ne va pas jusqu'à l'ame;
Et je renonce aux noms de Comte et de Marquis
Avec bien plus d'honneur qu'aux sentimens de fils.

Don Sanche, de Corneille.

Réponse d'un homme de grande naissance, à une Reine qui vouloit exiger de lui une chose qu'il regardoit comme une tache pour son nom:

Lorsque le déshonneur souille l'obéissance,
Les Rois peuvent douter de leur toute-puissance.
Qui la hasarde alors n'en sait pas bien user;
Et qui veut pouvoir tout, ne doit pas tout oser...
Jamais un Souverain ne doit compte à personne
Des dignités qu'il fait, et des grandeurs qu'il donne.
S'il est d'un sort indigne ou l'auteur ou l'appui,
Comme il le fait lui seul, la honte est toute à lui.
Mais disposer d'un sang que j'ai reçu sans tache..
Avant que le souiller, il faut qu'on me l'arrache:
J'en dois compte aux ayeux dont il est hérité,
A toute leur famille, à leur postérité.

Dom Sanche, de Corneille.

Campistron, dans la tragédie d'Alcibiade, fait parler ainsi ce célebre Général Athénien à Palmis, fille d'Artaxerce, Roi de Perse.

Souvenez-vous, madame,
Que si dans mes ayeux je ne vois point de Rois,
J'ai fait connoître au moins mon nom par mes exploits;
Que si pour vous aimer il faut une couronne,
Ce n'est pas la vertu, c'est le sort qui la donne;
Qu'enfin s'il n'a pas mis un sceptre dans ma main,
Je ne dois point rougir des fautes du destin.

La même pensée est dans le portrait suivant.

Portrait du grand Prince de Condé.

J'ai le cœur comme la naissance ;
Je porte dans les yeux un feu vif et brillant ;
J'ai de la foi, de la constance ;
Je suis prompt, je suis fier, généreux et vaillant.
Rien n'est comparable à ma gloire ;
Le plus fameux héros qu'on vante dans l'Histoire
Ne me le sauroit disputer :
Si je n'ai pas une couronne,
C'est la fortune qui la donne,
Il suffit de la mériter.

Sentimens de valeur.

Un Poëte met les vers suivans dans la bouche du vaillant Achille, à qui Agamemnon venoit de déclarer qu'il falloit renoncer au siége de Troye, parce que les oracles avoient déclaré qu'il y périroit.

Moi, je m'arrêterois à de vaines menaces,
Et je fuirois l'honneur qui m'attend sur vos traces !
Les parques à ma mere, il est vrai, l'ont prédit,
Lorsqu'un époux mortel fut reçut dans son lit :
Je pus choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.
Mais puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrois-je, de la terre inutile fardeau,

Trop avare d'un sang reçu d'une déesse,
Attendre chez mon pere une obscure vieillesse;
Et, toujours de la gloire évitant le sentier,
Ne laisser aucun nom et mourir tout entier?
Ah! ne nous formons point ces indignes obstacles,
L'honneur parle, il suffit; ce sont-là nos oracles.
Les Dieux sont de nos jours les maîtres souverains;
Mais, Seigneur, notre gloire est dans nos propres mains.
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes?
Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes;
Et laissant faire au sort, courons où la valeur
Nous promet un destin aussi grand que le leur.
C'est à Troye, et j'y cours, etc.

Iphigénie, *de Racine.*

Une vertu parfaite a besoin de prudence,
Et doit considérer pour son propre intérêt
Et les temps où l'on vit et les lieux où l'on est:
La grandeur du courage en une ame royale
N'est, sans cette vertu, qu'une vertu brutale.

Nicomede, *de Corneille.*

Image de la noble fierté et de la grandeur d'ame que conserve un souverain, même après avoir été vaincu par ses ennemis. C'est Mithridate qui parle.

Je suis vaincu : Pompée a saisi l'avantage
D'une nuit qui laissoit peu de place au courage.
Mes soldats presque nuds, dans l'ombre intimidés;
Les rangs de toutes parts mal pris et mal gardés;
Le désordre par-tout redoublant les alarmes;
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes;
Les cris que les rochers renvoyoient plus affreux,
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux.....
Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeste?
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste,
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi....
Ah ! pour tenter encore de nouvelles conquêtes,
Quand je ne verrois pas des routes toutes prêtes,
Quand le sort ennemi m'auroit jetté plus bas,
Vaincu, persécuté, sans secours, sans états,
Errant de mers en mers, et moins Roi que Pirate,
Conservant pour tous biens le nom de Mithridate :
Apprenez (*a*) que suivi d'un nom si glorieux,
Par-tout de l'univers j'attacherois les yeux;
Et qu'il n'est point de Rois, s'ils sont dignes de l'être,

(*a*) Il parle à Monime qu'il vouloit épouser.

Qui sur le trône assis, n'enviassent peut-être
Au-dessus de leur gloire un naufrage élevé,
Que Rome et quarante ans ont à peine achevé.

Mithridate, de Racine.

AMOUR DE LA PATRIE.

Idée de la vertu Romaine.

Avant que le combat célebre des trois Horaces et des trois Curiaces se donnât, un des Curiaces se voyant obligé de se battre contre un des Horaces qui étoit son beau-frere, lui adresse ses paroles :

Le triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler :
J'aime ce qu'il me donne, et je plains ce qu'il m'ôte ;
Et si Rome demande une vertu plus haute,
Je rends graces aux dieux de n'ètre pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

Mais Horace répond :

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être ;
Et si vous m'égalez, faites-le mieux paroître.
La solide vertu dont je fais vanité,
N'admet point de foiblesse avec sa fermeté....
Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,
J'accepte aveuglément cette gloire avec joie.
Celle de recevoir de tels commandemens
Doit étouffer en nous tous autres sentimens.

Qui, près de le servir, considere autre chose,
A faire ce qu'il doit lâchement se dispose :
Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien.
Rome a choisi mon bras, je n'examine rien :
Avec une allégresse aussi pleine et sincere
Que j'épousai la sœur, je combattrai le frere ;
Et pour trancher enfin des discours superflus,
Albe vous a nommé, je ne vous connois plus.

Des Horaces, de Corneille.

Camille, niece de l'Empereur Galba, vouloit inspirer à ce Prince de nommer Othon pour son successeur et de le préférer à Pison qu'elle n'aimoit point, au lieu qu'elle aimoit Othon. Il est bon de remarquer avec quelle dignité le grand Corneille fait parler cette Princesse sur une pareille matiere, et quelle tournure adroite il prête aux raisons qu'elle allegue pour venir à son but.

Il est d'autres héros (*a*) dans un si vaste empire.
Il en est qu'après vous on se plairoit d'élire,
Et qui sauroient mêler, sans vous faire rougir,
L'art de gagner les cœurs au grand art de régir.
D'une vertu sauvage on craint un dur empire ;
Souvent on s'en dégoûte au moment qu'on l'admire ;
Et puisque ce grand choix doit me faire un époux,
Il seroit bon qu'il eût quelque chose de doux ;

(*a*) Que Pison.

Qu'on vit en sa personne également paroître
Les graces d'un amant et la fierté d'un maître,
Et qu'il fût aussi propre à donner de l'amour,
Qu'à faire ici sous lui trembler toute sa cour...
Je ne veux point d'un trône où je sois leur captive (a),
Où leur pouvoir m'éleve; et, quoiqu'il en arrive,
J'aime mieux un époux qui sache être Empereur,
Qu'un époux qui le soit, et souffre un Gouverneur.

Othon, de Corneille.

Vorcestre, Ministre d'Edouard III, Roi d'Angleterre, avoit été mis en prison par un effet de la jalousie de ses ennemis. Sa fille parle ainsi en sa faveur à un de ceux qui osoient le calomnier :

Arrêtez, à ses mœurs votre respect est dû :
La vertu dans les fers est toujours la vertu.
Sa probité toujours éclaira sa puissance.
Que pour des cœurs voués au crime, à la vengeance,
Le premier rang ne soit que le droit détesté
D'être injuste et cruel avec impunité :
Pour les cœurs généreux que l'honneur seul inspire,
Ce rang n'est que le droit d'illustrer un empire,

(a) Des Ministres de la Cour.

De donner à son Roi des conseils vertueux,
Et le suprême bien de faire des heureux.
Toi qui, peu fait sans doute à ses nobles maximes,
Oses ternir l'honneur par le soupçon des crimes,
Tu prends pour en juger des modeles trop bas :
Respecte le malheur si tu ne le plains pas.
Apprends que dans les fers la probité suprême
Commande à ses tyrans et les juge elle-même.

Tragédie d'Edouard III, de Gresset.

Qu'il n'est pas permis de se donner la mort.

Le Poëte fait parler un homme illustre par ses emplois, et que la calomnie étoit venue à bout de rendre criminel en apparence. Il étoit menacé de perdre la vie sur un échaffaud; un de ses amis lui conseilloit de prévenir cette honte par une mort volontaire, mais il lui répond en ces termes :

Quelque honneur qu'à ce sort la multitude attache,
Attenter sur ses jours est le destin d'un lâche.
Savoir souffrir la vie et voir venir la mort,
C'est le devoir du Sage, et ce sera mon sort.
Le désespoir n'est point d'une ame magnanime :
Souvent il est foiblesse, et toujours il est crime.
La vie est un dépôt confié par le Ciel :
Oser en disposer, c'est être criminel.
Du monde où m'a placé la sagesse immortelle,

J'attends

J'attends que dans son sein son ordre me rappelle.
N'outrons point les vertus par la férocité,
Restons dans la nature et dans l'humanité.

Edouard III, tragédie de Gresset.

Sur la vertu.

Qu'il ne faut pas s'exposer à la perdre. C'est Pauline, femme de Polyeucte, qui déclare qu'elle ne verra plus Sévere dont elle étoit aimée.

La vertu la plus ferme évite les hasards.
J'assure mon repos que troublent ses regards;
Et pour vous en parler d'une maniere ouverte,
Qui s'expose au péril veut bien trouver sa perte.
Depuis qu'un vrai mérite a pu nous enflammer,
Sa présence toujours a droit de nous charmer;
Outre qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre,
On souffre à résister, on souffre à s'en défendre;
Et bien que la vertu triomphe de ses feux,
La victoire est pénible et le combat douteux.

Porus, Roi d'une partie des Indes, voyant Alexandre dans ses Etats, après avoir subjugué tous les autres, s'emporte avec une noble fierté contre l'ambition de ce fameux conquérant, et fait éclater des sentimens dignes d'un grand Roi.

Que vient chercher ici le Roi qui vous envoie?
Quel est ce grand secours que son bras nous
octroie?
De quel front ose-t-il prendre sous son appui
Des peuples qui n'ont point d'autre ennemi
que lui?
Avant que sa fureur ravageât tout le monde,
L'Inde se reposoit dans une paix profonde....
Vit-on jamais chez lui nos peuples en courroux
Désoler un pays inconnu parmi nous?
Faut-il que tant d'états, de déserts, de rivieres,
Soient entre nous et lui d'impuissantes barrieres?
Et ne sauroit-on vivre au bout de l'univers,
Sans connoître son nom et le poids de ses fers?
Quelle étrange valeur, qui, ne cherchant qu'à
nuire,
Embrâse tout si-tôt qu'elle commence à luire;
Qui n'a que son orgueil pour regle et pour raison;
Qui veut que l'univers ne soit qu'une prison;
Et que maître absolu de tous tant que nous
sommes,
Ses esclaves en nombre égalent tous les hommes!
Plus d'Etats, plus de Rois: ses sacrileges mains
Dessous un même rang rangent tous les humains.
Dans son avide orgueil je sais qu'il nous dévore.
De tant de Souverains nous seuls régnons encore.
Mais que dis-je, nous seuls? Il ne reste que moi
Où l'on découvre encor les vestiges d'un Roi.

Mais c'est pour mon courage une illustre matiere:
Je vois d'un œil content trembler la terre entiere,
Afin que par moi seuls les mortels secourus,
S'ils sont libres, le soient de la main de Porus.

Alexandre, de Racine.

Il s'agit dans les vers suivans d'un héros qui avoit rendu de grands services à une Reine dans sa mauvaise fortune.

Qui vous aima sans sceptre et se fit votre appui,
Quand vous le recouvrez est bien digne de lui...
Si le cœur a choisi, vous pouvez faire un Roi.

Elle répond :

Madame, je suis Reine, et dois régner sur moi;
Le rang que nous tenons, jaloux de notre gloire,
Souvent dans un tel choix nous défend de nous croire,
Jette sur nos desirs un joug impérieux,
Et dédaigne l'avis et du cœur et des yeux.

Corneille, Don Sanche d'Arragon.

Sentimens de fidélité conjugale.

Zénobie comptant de ne plus revoir Rhadamiste son époux qui l'avoit jettée dans un fleuve après l'avoir poignardée, avoit commencé d'écouter les vœux du Prince Arsame, et à prendre du goût pour lui : mais à peine elle retrouve Rhadamiste, qu'elle ne songe qu'à bannir de son cœur une passion naissante. Elle parle de la sorte :

Etouffons sans regret une honteuse flamme,
C'est à mon époux seul à régner sur mon ame.
Tout barbare qu'il est, c'est un présent des dieux
Qu'il ne m'est pas permis de trouver odieux.
Hélas ! malgré mes vœux, malgré sa barbarie,
Je n'ai pu le revoir sans en être attendrie.
Que l'hymen est puissant sur les cœurs vertueux!

Rhadamiste, de Crébillon.

Sentimens de tendresse.

Lusignan, Prince du sang des anciens Rois de Jérusalem, après avoir langui dans les prisons du Soudan de cette ville, en est retiré par Zaïre, esclave aimée du Soudan. A certains signes, il reconnoît qu'elle est sa fille; il apprend qu'elle suit la Religion des Musulmans; il déplore son malheur, et lui parle ainsi pour l'engager à se faire chrétienne.

Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphêmes,
Pour toi, pour l'univers est mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres:
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux: sa tombe est près de ce palais.
C'est ici la montagne où lavant nos forfaits,

Il voulut expirer sous les coups de l'Impie.
C'est-là que de sa tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurois marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux rester sans renier ton pere,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir :
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir.
Je vois la vérité dans ton cœur....

ZAYRE.

Ah! mon pere,
Cher auteur de mes jours, parlez, que dois-je faire?

LUSIGNAN.

M'ôter par un seul mot ma crainte et mes ennuis,
Dire : Je suis chrétienne.

ZAYRE.

Oui... Seigneur... je le suis.

LUSIGNAN.

Dieu! reçois son aveu du sein de ton empire.

Zaïre, de Voltaire.

Expression des sentimens de haine et de vengeance.

Rodogune, Princesse des Parthes, ayant appris que Cléopatre, dont elle étoit haïe mortellement, vouloit la faire périr, s'excite elle-même à la vengeance, et forme le dessein

de la prévenir. Mais elle vouloit en même temps venger la mort de Démétrius Nicanor, son époux, qui avoit été auparavant celui de Cléopatre, et que cette derniere avoit fait tuer en haine de son mariage avec Rodogune.

Sentimens étouffés de colere et de haine,
Rallumez vos flambeaux à celles de la Reine;
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
Pour rendre enfin justice aux manes d'un grand
Roi.
Rapportez à mes yeux son image sanglante,
D'amour et de fureur encore étincelante;
Telle que je le vis quand tout percé de coups
Il me cria : *Vengeance, adieu, je meurs pour vous.*
Chere ombre, hélas! bien loin de l'avoir poursuivie,
J'allois baiser la main (*a*) qui t'arracha la vie,
Rendre un respect de fille (*b*) à qui versa ton sang.
Mais pardonne aux devoirs que m'impose mon rang....
Après avoir armé pour venger cet outrage,
D'une paix mal conçue on m'a faite le gage;
Et moi, fermant les yeux sur ce noir attentat,
Je suivois mon destin en victime d'état.

(*a*) En faisant sa paix avec Cléopatre.
(*b*) En épousant un fils de Cléopatre.

Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide,
Des restes de ta vie (a) insolemment avide,
Vouloir encor percer ce sein infortuné
Pour y chercher le cœur que tu m'avois donné,
De la paix qu'elle rompt je ne suis plus le gage;
Je brise avec honneur mon illustre esclavage;
J'ose reprendre un cœur pour aimer et haïr,
Et ce n'est plus qu'à toi que je veux obéir.
Le consentiras-tu cet effort sur ma flamme,
Toi, son vivant portrait, qui regnes sur mon ame,
Cher Prince (b), dont je n'ose en mes plus doux souhaits
Fier encor le nom aux murs de ce palais?
Je sais quelles seront tes douleurs et tes craintes;
Je vois déjà tes maux, j'entends déjà tes plaintes:
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un Roi
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.

Rodogune, de Corneille.

CHAPITRE IV.

Tableau divers de Poésie.

NARRATIONS.

Les peintures vives sont ordinairement étalées dans les narrations et les descrip-

(a) De sa vie à elle.
(b) Séleucus, fils de Cléopatre.

tions; elles sont employées tantôt pour orner le récit de quelque fait important; par exemple, la relation d'une bataille, d'une tempête, de la mort d'un héros ou de quelque autre accident tragique; tantôt pour présenter l'image des différentes passions, comme de la colere, de la vengeance, de la trahison, &c. tantôt pour embellir les grands sujets et tout ce qui doit frapper l'imagination. Elles doivent présenter des tableaux si frappans, et dont les couleurs soient si vives et si naturelles, qu'on ne croye plus entendre le poëte, mais que, par une agréable illusion, on se voye transporté dans le lieu où la chose dont on parle s'est passée, ou que l'on s'imagine voir les personnes ou les choses dont il est question dans le sujet. Les objets les plus pitoyables, même les plus affreux, ont de quoi plaire s'ils sont bien exprimés; le plaisir qu'on a de voir une belle imitation ne vient pas précisément de l'objet, mais de la réflexion que fait l'esprit, qu'il n'y a rien en effet de plus ressemblant. Les exemples suivans feront sentir l'effet que doivent produire les peintures vives.

Cinna raconte à Emilie les progrès de la conspiration qu'il avoit formée contre Auguste.

Jamais contre un tyran entreprise conçue
Ne permit d'espérer une si belle issue;

Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort,
Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord....
Plut à Dieu que vous-même eussiez vu de quel zele
Cette troupe entreprend une action si belle !...
Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux
Qui doit conclure enfin nos desseins généreux.
Le Ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
Et son salut dépend de la perte d'un homme....
Au seul nom de César, d'Auguste et d'Empereur,
Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur....
Là, par un long récit de toutes les miseres
Que pendant notre enfance ont enduré nos peres,
Renouvelant leur haine avec leur souvenir,
Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir....
J'ajoute à ce tableau la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuse, inexorable,
Funeste aux gens de bien, aux riches, au Sénat,
Et, pour tout dire enfin, de leur triumvirat.
Mais je ne trouve point de couleurs assez noires,
Pour en représenter les tragiques histoires.
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphans;
Rome entiere noyée au sein de ses enfans;
Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques;
Le méchant par le prix au crime encouragé;

Le mari par sa femme en son lit égorgé;
Le fils tout dégoutant du meurtre de son pere
Et sa tête à la main demandant son salaire;
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.
Vous dirai-je les noms de ces grands personnages
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir leurs courages?....
J'ajoute en peu de mots : toutes ces cruautés,
La perte de nos biens et de nos libertés,
Le ravage des champs, le pillage des villes,
Et les proscriptions et les guerres civiles,
Sont les degrés sanglans dont Auguste a fait choix,
Pour monter sur le trône et nous donner des loix.
Mais nous pouvons changer un destin si funeste,
Puisque de trois tyrans c'est le seul qui nous reste,
Et que juste une fois, il s'est privé d'appui,
Perdant pour régner seul deux méchans après lui....
A peine ai-je achevé, que chacun renouvelle
Par un noble serment le vœu d'être fidele :
L'occasion leur plaît; mais chacun veut pour soi
L'honneur du premier coup que j'ai choisi pour moi.

Cinna, de Corneille.

L'oracle de Calchas avoit prononcé que les Grecs faisoient de vains efforts pour

prendre la ville de Troye, et qu'ils devoient sacrifier Iphigénie, fille d'Agamemnon, chef des Princes Troyens, pour obtenir des dieux un vent favorable qui les conduisît à Troye. Dans le récit suivant, Ulysse raconte à Clytemnestre, mere d'Iphigénie, comment sa fille a échappé de la mort, et comment l'oracle a eu néanmoins son accomplissement :

Jamais jour n'a paru si mortel à la Grece.
Déjà de tout le camp la discorde maîtresse
Avoit sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux votre fille alarmée,
Voyoit pour elle Achille et contr'elle l'armée ;
Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux
Epouvantoit l'armée, et partageoit les dieux.
Déjà de traits en l'air s'élevoit un nuage ;
Déjà couloit le sang, prémices du carnage.
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre et le poil hérissé,
Terrible et plein du Dieu qui l'agitoit sans doute:
Vous, Achille, a-t-il dit, et vous, Grecs, qu'on m'écoute.
Le Dieu qui maintenant vous parle par ma voix,
M'explique son oracle et m'instruit de son choix.
Un autre sang d'Hélene, une autre Iphigénie,
Sur ce bord immolée, y doit laisser sa vie.

Thésée avec Hélene uni secrettement
Fit succéder l'hymen à son enlevement.
Une fille en sortit, que sa mere a célée.
Du nom d'Iphigénie elle fut appelée....
Elle me voit, m'entend, elle est devant vos yeux;
Et c'est elle en un mot que demandent les dieux.
Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur et regarde Eriphile.
Elle étoit à l'autel, et peut-être en son cœur
Du fatal sacrifice accusoit la lenteur.
Elle-même tantôt d'une course subite
Etoit venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en secret sa naissance et son sort.
Mais puisque Troye enfin est le prix de sa mort,
L'armée à haute voix se déclare contr'elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déjà pour la saisir Calchas leve le bras.
Arrête, a-t-elle dit, et ne m'approche pas;
Le sang de ces héros, dont tu me fais descendre,
Sans tes profanes mains, saura bien se répandre.
Furieuse elle vole, et sur l'autel prochain
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre,
Les vents agitent l'air d'heureux frémissemens,
Et la mer leur répond par ses mugissemens.....
Tout s'empresse, tout part : la seule Iphigénie
Dans ce commun bonheur pleure son ennemie

Des mains d'Agamemnon venez la recevoir;
Venez : Achille et lui brûlent de vous revoir.

Iphigénie de Racine.

Peintures vives.

Pauline, femme de Polyeucte, Seigneur Arménien, raconte à une de ses confidentes un songe qui lui donnoit de grandes alarmes sur le compte de son mari. Or il est bon de savoir que Polyeucte avoit embrassé depuis peu le Christianisme; mais il n'en faisoit pas encore profession ouvertement, et Pauline sa femme, qui étoit Payenne, ne savoit encore rien de son changement : dans ce moment elle venoit d'apprendre à sa confidente, qu'avant d'être mariée elle avoit aimé Sévere, Chevalier Romain, parce que Félix, son pere, le lui avoit d'abord destiné pour époux. Le bruit avoit couru qu'il avoit été tué depuis peu à la guerre. C'est dans ces circonstances qu'elle a le songe qu'on va voir décrit, et qui est dépeint avec cette noblesse et ces images magnifiques avec lesquelles le grand Corneille savoit si bien tracer ses figures.

Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sévere,
La vengeance à la main, l'œil ardent de colere.
Il n'étoit point couvert de ces tristes lambeaux
Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux.
Il n'étoit point percé de ces coups pleins de gloire

Qui, retranchant sa vie, assurent sa mémoire.
Il sembloit triomphant, et tel que sur son char
Victorieux dans Rome entre notre César.
Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue :
« Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due,
» Ingrate, m'at-il dit; et ce jour expiré,
» Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré ».
A ces mots j'ai frémi, mon ame s'est troublée ;
Ensuite des chrétiens une impie assemblée,
Pour avancer l'effet de ce discours fatal,
A jetté Polyeucte aux pieds de son rival.
Soudain à son secours j'ai réclamé mon pere.
Hélas! c'est de tout point ce qui me désespere.
J'ai vu mon pere même, un poignard à la main,
Entrer le bras levé pour lui percer le sein.
Là ma douleur trop forte a brouillé ces images :
Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages.
Je ne sais ni comment ni quand ils l'ont tué,
Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué.
Voilà quel est mon songe.

Le récit suivant peint vivement l'indignation dont est saisie une personne zélée pour sa religion, et qui vient de voir profaner l'objet de son culte et de son respect. C'est la confidente de Pauline qui vient lui raconter de quelle maniere Polyeucte et son ami Néarque ont profané les autels dans un sacrifice public, en se déclarant ouvertement chrétiens.

Cette scene se passe entre deux femmes élevées dans le Paganisme. La confidente qui fait le récit représente admirablement le caractere d'une femme prévenue pour sa religion et dévouée au culte des dieux, que dans son erreur elle croit, et qu'elle respecte de tout son cœur.

PAULINE.

Hé bien ! ma Stratonice,
Comment s'est terminé ce pompeux sacrifice ?
Ces rivaux généreux au temple se sont vus ?

STRATONICE.

Ah ! Pauline.

PAULINE.

Mes yeux ont-ils été déçus ?
J'en vois sur ton visage une mauvaise marque.
Se sont-ils querellés ?

STRATONICE.

Polyeucte, Néarque,
Les Chrétiens......

PAULINE.

Parle donc. Les Chrétiens....

STRATONICE.

Je ne puis.

PAULINE.

Tu prépare mon ame à d'étranges ennuis!

STRATONICE.

Vous n'en sauriez avoir une plus juste cause.

PAULINE.

L'ont-ils assassiné?

STRATONICE.

Ce seroit peu de chose.
Tout votre songe est vrai, Polyeucte n'est plus...

PAULINE.

Il est mort?

STRATONICE.

Non, il vit. Mais, ô pleurs superflus!
Ce courage si grand, cette ame si divine
N'est plus digne du jour, ni digne de Pauline.
Ce n'est plus cet époux si charmant à vos yeux,
C'est l'ennemi commun de l'état et des dieux...

PAULINE.

Pourrois-je donc savoir ce qu'ils ont fait au temple?

STRATONICE.

C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple.
Je ne puis y penser sans frémir à l'instant,
Et crains de faire un crime en vous la racontant.
Apprenez en deux mots leur horrible insolence,
Le Prêtre avoit à peine obtenu du silence,
Et devers l'orient assuré son aspect,
Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect.
A chaque occasion de la cérémonie,
A l'envi l'un et l'autre étaloit sa manie,
Des mysteres sacrés hautement se moquoit.
Et traitoit de mépris les dieux qu'on invoquoit.

Tout le peuple en murmure, et Félix s'en offense.
Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence:
« Quoi! lui dit Polyeucte, en élevant sa voix,
» Adorez-vous des dieux ou de pierre ou de bois»?
Ici dispensez-moi du récit des blasphêmes
Qu'ils ont vomis tous deux contre Jupiter même:
L'adultere et l'inceste en étoient les plus doux.
« Ecoutez, a-t-il dit, vous, peuple, écoutez tous.
» Le Dieu de Polyeucte et celui de Néarque
» De la terre et du Ciel est l'absolu Monarque,
» Seul être indépendant, seul maître du destin,
» Seul principe éternel et souveraine fin.
» C'est ce Dieu des chrétiens qu'il faut qu'on
» remercie
» Des victoires qu'il donne à l'Empereur Décie:
» Lui seul tient en sa main le succès des combats:
» Il le peut élever, il le peut mettre à bas.
» Sa bonté, son pouvoir, sa justice est immense:
» C'est lui seul qui punit, lui seul qui récom-
» pense.
» Vous adorez en vain des monstres impuissans».
Se jettant à ces mots sur le vin et l'encens,
Après en avoir mis les saints vases par terre,
Sans crainte de Félix, sans crainte du tonnerre,
D'une fureur pareille ils courent à l'autel.
Cieux! a-t-on vu jamais, a-t-on rien vu de tel?
Du plus puissant des dieux nous voyons la statue
Par une main impie à leurs pieds abattue;

Les mysteres troublés, le temple profané,
La fuite et les clameurs d'un peuple mutiné,
Qui craint d'être accablé sous le courroux céleste;
Félix.... Mais le voici qui vous dira le reste.

Polieucte, de Corneille.

Récit de la mort d'Hippolyte.

Thésée, Roi d'Athenes, et pere d'Hippolyte, avoit épousé en secondes noces Phedre, fille de Minos et de Pasiphaé : comme il craignoit que son fils ne regardât pas de bon œil sa belle-mere et les enfans qu'il en auroit, il l'envoya chez son ayeul Pitthée à Trézene. Phedre y vit Hippolyte dans un voyage où elle accompagna Thésée. Là elle conçut une violente passion pour ce jeune Prince, et elle osa la lui déclarer : mais comme elle vit qu'elle ne lui inspiroit que de l'horreur, sa fureur jalouse la porta à l'accuser auprès de Thésée d'avoir voulu attenter à son honneur. Ce malheureux Roi la crut, et dans un mouvement de colere il pria Neptune de venger ce crime prétendu. Le Dieu l'exauça. C'est Théramene qui avoit été gouverneur d'Hippolyte, qui raconte à Thésée le cruel accident de la mort de son fils; et c'est le sujet de le narration suivante qui est si célebre. Tout le monde convient qu'elle est magnifique; on a trouvé même que si elle péchoit par quelqu'endroit, c'est qu'elle est trop

fleurie étant dans la bouche d'un homme saisi de douleur, et qui raconte à un pere la mort de son fils. Mais ce n'est pas dans ce point de vue qu'il faut l'examiner ici.

A peine nous sortions des portes de Trézene,
Il étoit sur son char. Ses gardes affligés
Imitoient son silence autour de lui rangés.
Il suivoit tout pensif le chemin de Mycenes.
Sa main sur les chevaux laissoit flotter les rênes....
Un effroyable cri sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos....
Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'éleve à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, se brise et vomit à nos yeux
Parmi des flots d'écume un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes.
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux....
Tout fuit; et sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asyle.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et, d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant,

Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte; et, sourds à cette fois,
Ils ne connoissent plus ni le frein ni la voix....
A travers les rochers la peur les précipite.
L'aissieu crie et se rompt: l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé.
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé...
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie.
Traîné par ses chevaux, son corps n'est qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit....
J'arrive, je l'appelle; et me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant, qu'il referme soudain.
Le Ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
Prends soin après ma mort de la triste Aricie (*a*).
Cher ami, si mon pere, un jour désabusé,
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour appaiser mon sang et mon ombre plaintive
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive,
Qu'il lui rende.... A ce mot, ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré :

(*a*) Aricie étoit une Princesse du sang royal d'Athenes. Elle étoit aimé d'Hippolyte, qui se proposoit de l'épouser.

Triste objet où des dieux triomphe la colere,
Et que méconnoîtroit l'œil même de son pere.

Phédre, de Racine.

Narration célebre de la mort de Pompée.

C'est un Officier de Cléopatre, sœur de Ptolomée, Roi d'Egypte, qui fait ce récit à cette Princesse :

Madame, j'ai couru par votre ordre au rivage,
J'ai vu la trahison, j'ai vu toute sa rage.
Du plus grand des mortels j'ai vu trancher le sort,
J'ai vu dans son malheur la gloire de sa mort.
Monté sur ses vaisseaux et voyant nos galeres,
Il croyoit que le Roi, touché de ses miseres,
Par un beau sentiment d'honneur et de devoir,
Avec toute sa cour le venoit recevoir.
Mais voyant que ce Prince, ingrat à ses mérites,
N'envoyoit qu'un esquif rempli de satellites....
Il réduit tous ses soins, dans ce pressant ennui,
A ne hasarder pas Cornélie avec lui.
« N'exposons, lui dit-il, que cette seule tête
» A la réception que l'Egypte m'apprête;
» Et tandis que moi seul j'en courrai le danger,
» Songe à prendre la fuite, afin de me venger ».
Pendant que leur amour en cet adieu conteste,
Achillas à son bord joint son esquif funeste.
Septime se présente, et, lui tendant la main,
Le salue Empereur en langage Romain;

Et comme député de ce jeune Monarque :
« Passez, Seigneur, dit-il, passez dans cette barque :
» Les sables et les bancs cachés dessous les eaux,
» Rendent l'accès mal sûr à de plus grands » vaisseaux ».
Ce héros voit la fourbe, et la brave en son ame :
Il reçoit les adieux des siens et de sa femme,
Leur défend de le suivre, et s'avance au trépas
Avec le même front qu'il donnoit les états.
La même majesté, sur son visage empreinte,
Entre ces assasins montre un esprit sans crainte...
On l'amene; et du port nous le voyons venir,
Sans que pas un d'entr'eux daigne l'entretenir.
Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre.
Si-tôt qu'on a pris terre, on l'invite à descendre.
Il se leve et soudain pour signal Achillas
Derriere ce héros tirant son coutelas,
Septime et trois des siens, lâches enfans de Rome,
Percent à coups pressés les flancs de ce grand homme.
Tandis qu'Achillas même, épouvanté d'horreur,
De ces quatre assassins admire la fureur.....
Mais voyez ce que fait ce généreux courage :
D'un des pans de sa robe il couvre son visage.
Aucun gémissement à son cœur échappé,
Ne le montre en mourant digne d'être frappé.....
Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre,

Et son dernier soupir est un soupir illustre,
Qui, de cette grande ame achevant les destins,
Etale tout Pompée aux yeux des assassins.
Sur les bords de l'esquif sa tête enfin penchée
Par le traître Septime indignement tranchée,
Passe au bout d'une lance en la main d'Achillas,
Ainsi qu'un grand trophée après de grands combats....
La triste Cornélie, à cet affreux spectacle,
Par de longs cris aigus tâche d'y mettre obstacle,
Défend ce cher époux de la voix et des yeux,
Puis, n'espérant plus rien, leve les mains aux Cieux,
Et cédant tout-à-coup à la douleur plus forte,
Tombe dans sa galere évanouie ou morte....
Mais la mort de Pompée a produit un effet
Dont notre Roi ne peut être fort satisfait.
Ses vaisseaux en bon ordre ont éloigné la ville,
Et pour joindre César n'ont avancé qu'un mille.
Il venoit à plein voile, et si dans les hasards
Il éprouva toujours pleine faveur de Mars,
Sa flotte qu'à l'envi favorisoit Neptune,
Avoit le vent en pouppe ainsi que sa fortune.
Dès le premier abord notre Prince étonné,
Ne s'est plus souvenu de son front couronné;
Sa frayeur a paru sous sa fausse allégresse;
Toutes ses actions ont senti la bassesse.
J'en ai rougi moi-même, et me suis plaint à moi
De voir là Ptolomée, et n'y voir point de Roi;

Et César qui lisoit sa peur sur son visage,
Le flattoit par pitié pour lui donner courage.
Lui d'une voix tombante offrant ce don fatal :
« Seigneur, vous n'avez plus, lui dit-il, de rival;
» Ce que n'ont pu les dieux dans votre Thessalie
» Je vais mettre en vos mains Pompée et Cornélie,
» En voici déjà l'un, et pour l'autre elle fuit;
» Mais avec six vaisseaux un des miens la poursuit ».
A ces mots Achillas découvre cette tête.
Il semble qu'à parler encore elle s'apprête,
Qu'à ce nouvel affront un reste de chaleur
En sanglots mal formés exhale sa douleur....
César à cet aspect, comme frappé de foudre,
Et comme ne sachant que croire ou que résoudre,
Immobile et les yeux sur l'objet attachés,
Nous tient assez long-temps ses sentimens cachés.
S'il aime sa grandeur, il haït la perfidie;
Il se juge en autrui, se tâte, s'étudie,
Examine eu secret sa joie et ses douleurs,
Les balance, choisit, laisse couler des pleurs,
Lâche deux ou trois mots contre cette insolence,
Puis tout triste et pensif il s'obstine au silence;
Ensuite il fait ôter ce présent de ses yeux,
Leve les mains ensemble et les regards aux Cieux.
Enfin ayant pris terre avec trente cohortes,
Il se saisit du port, il se saisit des portes,
Met des gardes par-tout, et des ordres secrets,
Fait

Fait voir sa défiance ainsi que ses regrets,
Parle d'Egypte en maître, et de son adversaire,
Non plus comme ennemi, mais comme son
beau-pere.
Voilà ce que j'ai vu.

Mort de Pompée, de Corneille.

DES IMAGES.

Les images sont une des grandes sources de la beauté des descriptions et des narrations, en un mot de toutes les peintures vives: elles consistent à donner pour ainsi dire du corps et de la realité aux choses dont on parle, et à les peindre par des traits visibles qui remuent l'imagination et qui montrent un objet sensible. Les images sont, à proprement parler, cette figure que les Rhétoriciens appellent *Hypotypose*, et dont le propre est de peindre les choses avec des couleurs si vives, qu'on s'imagine les voir de ses yeux et non simplement en entendre le récit. Leur effet est d'émouvoir et d'affecter notre ame au gré du Poëte; elles sont soutenus par des métaphores, des comparaisons et autres figures de l'art; car la poésie est toute riche en images. Et qu'on ne s'étonne pas de cet effet admirable des images: ces sortes de peintures frappant notre imagination, excitent des sentimens dans notre cœur par le rapport et l'analogie qu'elles ont avec nos

différentes affections. Nous sommes lents à saisir ce qui ne touche point nos sens; il faut donc, si on veut nous plaire, intéresser notre imagination et remuer notre cœur. D'ailleurs les grandes images ont pour nous un grand charme; elles tiennent toujours par quelque coin au merveilleux: or le merveilleux a un grand pouvoir sur nous, il maîtrise notre imagination avec une force impérieuse. On doit ajouter à cela, que l'harmonie qui regne dans les vers, contribue à les rendre plus belles, parce qu'elle nous les présente par tous les côtés les plus gracieux, c'est-à-dire, les oreilles et l'imagination.

Jozabet, tante de Joas, Roi de Juda, raconte au Grand-Prêtre Joad comment elle sauva ce jeune Prince du carnage qu'Athalie fit faire des enfans d'Ochosias, qui étoient ses petits-fils.

Hélas! l'état horrible où le Ciel me l'offrit,
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De Princes égorgés la chambre étoit remplie.
Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animoit ses barbares soldats,
Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
Joas laissé pour mort, frappa soudain ma vue.
Je me figure encor sa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'étoit jettée en vain,
Et foible le tenoit renversé sur son sein.

Je le pris tout sanglant. En baignant son visage,
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage;
Et, soit frayeur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocens je me sentis presser.
Grand Dieu! que mon amour ne lui soit point funeste!
Du fidele David c'est le précieux reste.
Nourri dans ta maison en l'amour de ta loi,
Il ne connoît encor d'autre pere que toi.

Athalie, de Racine.

Athalie raconte à Abner et à Mathan le songe qu'elle a eu.

Un songe (me devrois-je inquiéter d'un songe?)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.
Je l'évite par-tout, par-tout il me poursuit:
C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit.
Ma mere Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort, pompeusement parée;
Ses malheurs n'avoient point abattu sa fierté,
Même elle avoit encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi:
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,

Ma fille. En achevant ces mots épouvantables
Son ombre vers mon lit a paru se baisser?
Et moi je lui tendois les bras pour l'embrasser :
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mêlange
D'os et de chair meurtris et traînés dans la fange (*a*),
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux,
Que des chiens dévorans se disputoient entr'eux.

ABNER.

Grand Dieu !

ATHALIE.

Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tels qu'on voit des Hébreux les Prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus.
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirois sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout-à-coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bisarre assemblage
Peut-être du hasard vous paroît un ouvrage :
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.

(*a*) Jézabel fut précipitée du haut d'une fenêtre par l'ordre de Jéhu. Son corps fut foulé aux pieds par des chevaux et dévoré des chiens. Elle avoit cruellement persécuté tous les Prophetes du Seigneur.

Mais de ce souvenir mon ame possédée,
A deux fois en dormant revu la même idée,
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.

Elle raconte ensuite que pour se délivrer de cette funeste pensée, elle étoit allé dans le temple des Juifs pour appaiser leur Dieu.

J'entre. Le peuple fuit. Le sacrifice cesse.
Le Grand-Prêtre vers moi s'avance avec fureur.
Pendant qu'il me parloit, ô surprise! ô terreur!
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu; son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux et tous ses traits enfin:
C'est lui-même. Il marchoit à côté du Grand-Prêtre.
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparoître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.
Que présage, Mathan, ce prodige incroyable?

MATHAN.

Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable.

Athalie, de Racine.

Peinture d'un cœur déchiré par les remords.

C'est Phedre qui parle à sa confidente, c'est-à-dire, une Reine atteinte d'une fatale

passion, qui s'exprime ainsi au milieu des agitations que lui cause la honte d'un penchant criminel :

J'ai conçu pour mon crime une juste terreur.
J'ai pris la vie en haine et ma flamme en horreur.
Je voulois en mourant prendre soin de ma gloire,
Et dérober au jour une flamme si noire....
Il n'est plus temps. Il sait mes ardeurs insensées.
De l'austere pudeur les bornes sont passées.
J'ai déclaré ma honte aux yeux de mon vainqueur,
Et l'espoir malgré moi s'est glissé dans mon cœur.....
Moi régner! Moi ranger un état sous ma loi,
Quand ma foible raison ne regne plus sur moi,
Lorsque j'ai de mes sens abandonné l'empire,
Quand sous un joug honteux à peine je respire!..
......Insensée, où suis-je? et qu'ai-je dit?
Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit?
Je l'ai perdu : les dieux m'en ont ravi l'usage.
Œnone, la rougeur me couvre le visage.
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs,
Et mes yeux malgré moi se remplissent de pleurs....
Graces au Ciel, mes mains ne sont point criminelles.
Plut aux Dieux que mon cœur fût innocent comme elles!....

.... Juste Ciel! qu'ai-je fait aujourd'hui?
Mon époux va paroître et son fils avec lui.....
Il se tairoit en vain: je sais mes perfidies,
Œnone, et ne suis point de ces femmes hardies,
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.
Je connois mes fureurs, je les rappelle toutes.
Il me semble déjà que ces murs, que ces voûtes
Vont prendre la parole, et, prêts à m'accuser,
Attendent mon époux pour le désabuser.
Mourons. De tant d'horreurs qu'un trépas me délivre.
Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre?
La mort aux malheureux ne cause point d'effroi,
Je ne crains que le nom que je laisse après moi.

Et ailleurs elle dit:

Mon époux est vivant, et moi je brûle encore.
Pour qui? Quel est le cœur où prétendent mes vœux?
Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.
Mes crimes désormais ont comblé la mesure,
Je respire à la fois l'inceste et l'imposture (a).
Mes homicides mains, promptes à me venger,

(a) Elle avoit consenti qu'Œnone accusât Hippolyte auprès de son pere Thésée, d'avoir voulu attenter à son honneur.

Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable ! et je vis, et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue !
J'ai pour ayeul le pere et le maître des dieux ;
Le Ciel, tout l'univers est plein de mes ayeux.
Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ? mon pere y tient l'urne fatale.
Le sort, dit-on, l'a mise en ses séveres mains.
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
Ah ! combien frémira son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers.
Que diras-tu mon pere, à ce spectacle horrible ?
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible ;
Je crois te voir chercher un supplice nouveau,
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
Pardonne. Un Dieu cruel a perdu ta famille.
Reconnois sa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit...

Et comme sa confidente vouloit la calmer sur ses remords par des conseils pernicieux et impies, elle lui répond :

Je ne t'écoute plus. Va-t'en, monstre exécrable :
Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.
Puisse le juste Ciel dignement te payer ;

Et puisse ton supplice à jamais effrayer
Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses,
Des Princes malheureux nourrissent les foiblesses,
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du crime applanir le chemin :
Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux Rois la colere céleste !

Phedre, de Racine.

C'est à l'occasion de cette tragédie, dont on vient de rapporter quelques morceaux, que Boileau s'exprime ainsi dans son Epître à l'Auteur de cette piece admirable, contre laquelle de sots critiques et de bas envieux s'éleverent dans les commencemens qu'elle parut.

Que peut contre tes vers une ignorance vaine ?
Le Parnasse François, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir.
Et qui voyant un jour la douleur vertueuse
De Phedre, malgré soi, perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne bénira d'abord le siecle fortuné,
Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles.

Descriptions.

Idoménée, Roi de Crete, fait le récit d'une effroyable tempête dont il fut battu, et qui lui donna lieu de faire le vœu téméraire dont il eut tant de sujet de se repentir.

Après dix ans d'absence, empressé de revoir
Cet appui (*a*) de mon trône et mon unique espoir,
A regagner la Crete aussi-tôt je m'apprête,
Ignorant le péril qui menaçoit ma tête....
Mais le Ciel ne m'offrit ces objets ravissans,
Que pour rendre toujours mes desirs plus pressans.
Une effroyable nuit sur les eaux répandue,
Déroba tout-à-coup mon Royaume à ma vue.
La mort seule parut... Le vaste sein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers.
Par des vents opposés les vagues ramassées,
De l'abîme profond jusques au Ciel poussées,
Dans les airs embrâsés agitoient mes vaisseaux,
Aussi près d'y périr qu'à fondre sous les eaux.
D'un déluge de feu l'onde comme allumée,
Sembloit rouler sur nous une mer enflammée;
Et Neptune en courroux, à tant de malheureux
N'offroit pour tout salut que des rochers affreux.
Que te dirai-je enfin?:... Dans ce péril extrême

(*a*) Son fils Idamante.

Je tremblai, Sophronime, et tremblai pour
moi-même.
Pour appaiser les dieux, je priai, je promis....
Non, je ne promis rien. Dieux cruels! j'en
frémis.....
Neptune, l'instrument d'une indigne foiblesse,
S'empara de mon cœur et dicta la promesse :
S'il n'en eût inspiré le barbare dessein,
Non, je n'aurois jamais promis du sang humain.
Sauve des malheureux si voisins du naufrage,
Dieu puissant, m'écriai-je, et rends-nous au
rivage;
Le premier des sujets rencontré par son Roi,
A Neptune immolé, satisfera pour moi.
Mon sacrilége vœu rendit le calme à l'onde;
Mais rien ne put le rendre à ma douleur pro-
fonde;
Et l'effroi succédant à mes premiers transports,
Je me sentis glacer en revoyant ces bords.
Je les trouvai déserts, tout avoit fui l'orage :
Un seul homme alarmé parcouroit le rivage;
Il sembloit de ses pleurs mouiller quelques
débris.
J'en approche en tremblant.... Hélas! c'étoit
mon fils.
A ce récit fatal tu devines le reste.
Je demeurai sans force à cet objet funeste.

Et mon malheureux fils eut le temps de voler
Dans les bras du cruel qui devoit l'immoler.

Idomenée, de Crébillon.

Après que César eut été assassiné dans le Sénat, Marc-Antoine fit porter son corps sanglant dans la place publique. Là, il fit un discours qui n'étoit autre chose que l'éloge de cet homme célebre, et qui avoit pour but d'émouvoir le peuple contre ses assassins, en quoi il réussit parfaitement. M. de Voltaire lui met dans la bouche les vers suivans :

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste;
Voilà ce Dieu vengeur idolâtré par vous,
Que ses assassins même adoroient à genoux;
Qui toujours votre appui dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant faisoit trembler la terre;
Qui devoit entraîner Babylone à son char :
Amis, en cet état connoissez-vous César?...
Contre ses meurtriers je n'ai rien à vous dire.
C'est à servir l'Etat que son grand cœur aspire.
De votre dictateur ils ont percé le flanc;
Comblés de ses bienfaits, ils sont teints de son sang.
Pour forcer des Romains à ce coup détestable,
Sans doute il falloit bien que César fût coupable.

Je le croi : mais enfin César a-t-il jamais
De son pouvoir sur vous appesanti le faix?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ses conquêtes?
Des dépouilles du monde il couronnoit vos têtes.
Tout l'or des nations qui tomboient sous ses coups,
Tout le prix de son sang fut prodigué pour vous.
De son char de triomphe il voyoit vos alarmes,
Lui-même en descendoit pour essuyer vos larmes.
Du monde qu'il soumit vous triomphez en paix,
Puissans par son courage, heureux par ses bienfaits.
Il payoit le service, il pardonnoit l'outrage...
Vous, dieux, qui lui laissiez le monde à gouverner,
Vous savez si son cœur aimoit à pardonner...
Hélas ! si sa grande ame eût connu la vengeance,
Il vivroit, et sa vie eût rempli nos souhaits.
Sur tous ses meurtriers il versa ses bienfaits.
Deux fois à Cassius il conserva la vie.
Brutus.... Où suis-je? ô Ciel! ô crime! ô barbarie!
Chers amis, je succombe, et mes sens interdits...
Brutus son assassin!.... ce monstre étoit son fils.

Image d'un combat sanglant et des effets de la poudre à canon.

Le Poëte parle ici du combat qui se donna

dans le fauxbourg Saint-Antoine, lorsque Henri IV assiégeoit Paris.

Jadis avec moins d'art au milieu des combats
Les malheureux mortels avançoient leur trépas,
Avec moins d'appareil ils voloient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisoit à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les Cieux.
On entendoit gronder les bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Le salpêtre enfoncé dans ces globes d'airain,
Part, s'échauffe, s'embrâse et s'écarte soudain.
La mort en mille éclats en sort avec furie.
Avec plus d'art encore et plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où, volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abîmes ouverts,
Des noirs torrens de soufre épandus dans les airs;
Des bataillons entiers par ce nouveau tonnerre
Dans les airs emportés, engloutis sous la terre.
Le soldat à son gré sur ce funeste mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre
Dont les bouches de bronze épouvantoient la terre.
Un farouche silence, enfant de la fureur,

A ces bruyans éclats succede avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.

Voltaire, Henriade.

Image d'une Bataille.

On a rassemblé ici divers morceaux de Poëme de M. de Voltaire sur la victoire de Fontenoy, remportée par l'armée Françoise, commandée par le Roi Louis XV, le 11 Mai 1745.

Louis, avec le jour, voit briller dans les airs
Les drapeaux menaçans de vingt peuples divers.
Le Belge qui, jadis fortuné sous nos Princes,
Vit l'abondance alors enrichir ses provinces;
Le Batave prudent dans l'Inde respecté,
Puissant par ses travaux et par sa liberté,
Qui long-temps opprimé par l'Autriche cruelle,
Ayant brisé son joug, s'arme aujourd'hui pour elle;
L'Hanovrien constant, qui, formé pour servir,
Sait souffrir et combattre, et sur-tout obéir;
L'Autrichien rempli de sa gloire passée,
De ses derniers Césars occupant sa pensée;
Sur-tout ce peuple altier qui voit sur tant de mers
Son commerce et sa gloire embrasser l'univers,

Mais qui jaloux en vain des grandeurs de la France,
Croit porter dans ses mers la foudre et la balance:
Tous marchent contre nous : la valeur les conduit,
La haine les anime, et l'espoir les séduit....
L'Escaut, les ennemis, les remparts de la ville,
Tout présente la mort, et Louis est tranquille.
Le signal est donné par cent bouches d'airain.
D'un pas rapide et ferme, et d'un front inhumain,
S'avance vers nos rangs la profonde colonne
Que la terreur devance et la flamme environne;
Tel qu'un nuage épais, qui sur l'aîle des vents
Porte l'éclair, la foudre et la mort dans ses flancs,
Les voilà, ces rivaux du grand nom de mon maître,
Plus farouches que nous et moins vaillans peut-être;
Fiers de tant de lauriers, mais soumis autrefois.
Bourbon, voici le temps de venger les Valois.
La mort de tous côtés, la mort insatiable
Frappe à coups redoublés une foule innombrable.
Chefs, Officiers, Soldats, l'un sur l'autre entassés,
Sous le plomb expirans, par les coups renversés,
Poussent les derniers cris en demandant vengeance....
Ils tombent ces héros, ils tombent ces vengeurs,

Ils meurent, et nos jours sont cependant tranquilles !
La molle volupté, le luxe de nos villes
Filent ces jours serains, ces jours que nous devons
Au sang de ces guerriers, au péril des Bourbons !
Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuses ;
Arrachons à l'oubli ces ombres vertueuses.
Vous qui lanciez la foudre et qu'ont frappé ses coups,
Revivez dans nos chants quand vous mourez pour nous.
Mais quel brillant héros au milieu du carnage,
Renversé, relevé, s'est ouvert un passage ?
Biron, tels on voyoit dans les plaines d'Ivri
Tes immortels ayeux suivre le grand Henri :
Tel étoit ce Crillon, chargé d'honneurs suprêmes
Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes ;
Tels étoient ces d'Aumont, ces grands Montmorencis,
Ces Créquis si vantés, renaissant dans leurs fils.
Tel se forma Turenne au grand art de la guerre,
Près d'un autre Saxon, la terreur de la terre,
Quand la justice et Mars sous un autre Louis
Frappoient l'aigle d'Autriche et relevoient les lis....

Tout tombe devant nous, tout fuit sous notre effort,
Et l'Anglois à la fin craint Louis et la mort...
Déjà Tournai se rend, déjà Gand s'épouvante :
Charles-Quint s'en émeut; son ombre gémissante
Pousse un cri dans les airs et fuit de ce séjour,
Où pour vaincre autrefois le Ciel le mit au jour;
Il fuit. Mais quel objet pour cette ombre allarmée!
Il voit ces vastes champs couverts de notre armée;
L'Anglois deux fois vaincu, fuyant de toutes parts,
Dans les mains de Louis laissant ses étendards;
Le Belge en vain caché dans ses villes tremblantes;
Les murs de Gand tombés sous ses mains foudroyantes,
Et son char de victoire en ses vastes remparts
Ecrasant le berceau du plus grand des Césars.

Les portraits qu'on vient de voir à la tête de cette description, sont de main de maître. La verité a conduit le pinceau; les traits sont hardis, les couleurs frappantes. L'image que le Poëte a tracée du combat, produit une espece de saisissement mêlé d'admiration, tant elle est vive et frappante, tant elle est décrite avec feu. Les éloges des héros

François sont d'une grande élévation : la pompe, l'harmonie et l'énergie des expressions, jettent un grand éclat sur tout cet endroit. Enfin, les avantages que produisit la victoire de Fontenoy, sont décrits avec la plus grande noblesse.

Le Poëte, dans la description suivante, fait la peinture du massacre de la S. Barthelemy, arrivé en France l'an 1572, sous le regne de Charles IX. C'est Henri IV, qui n'étoit alors que Roi de Navarre, que le Poëte fait parler ainsi à Elisabeth, Reine d'Angleterre.

Qui pourroit cependant exprimer les ravages
Dont cette nuit cruelle étala les images?
La mort de Coligni (*a*), prémices des horreurs,
N'étoit qu'un foible essai de toutes leurs fureurs.
D'un peuple d'assassins les troupes effrénées,
Par un aveugle zele au carnage acharnées,
Marchoient le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos freres sanglans...
Et portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisoient au meurtre, et marquoient leurs victimes.
Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris;

(*a*) L'Amiral de Coligni étoit alors âgé de 82 ans, et logeoit dans une maison qui est aujourd'hui l'Hôtel de Montbazon, rue Bétisi.

Le fils assassiné sur le corps de son pere,
Le frere avec la sœur, la fille avec la mere;
Les époux expirans sous leurs toits embrâsés,
Les enfans au berceau sous la pierre écrasés:
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre....
Du haut de son palais excitant la tempête,
Médicis (*a*) à loisir contemploit cette fête.
Ses cruels favoris d'un regard curieux
Voyoient les flots de sang regorger sous leurs yeux;
Et de Paris en feu les ruines fatales
Etoient de ces héros les pompes triomphales...
On eût dit que du haut de son Louvre fatal
Médicis à la France eût donné le signal.
Tout imita Paris: la mort sans résistance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un Roi veut le crime, il est trop obéi.
Par cent mille assassins son courroux fut servi,
Et des fleuves François les eaux ensanglantées
Ne portoient que des morts aux mers épouvantées.

Henriade, de Voltaire.

Imitation de la description que fait Ovide, dans ses Métamorphoses (*b*), de la demeure du Sommeil.

(*a*) Voyez son portrait, dans la matiere des portraits.
(*b*) Métamorph. Liv. 11.

Sous les lambris moussus de ce sombre palais,
Echo ne répond point et semble être assoupie.
La molle oisiveté sur le seuil accroupie
N'en bouge nuit et jour, et fait qu'aux environs
Jamais le chant des coqs ni le bruit des clairons
Ne viennent au travail inviter la nature.
Un ruisseau coule auprès et forme un doux murmure.
Les pavots dédiés au Dieu de ce séjour
Sont les seules moissons qu'on cultive à l'entour.
De leurs fleurs en tout temps sa demeure est semée :
Il a presque toujours la paupiere fermée.
Je le trouvai dormant sur un lit de pavots.
Les songes l'entouroient sans troubler son repos.
De fantômes divers une cour mensongere,
Vains et frêles enfans d'une vapeur légere,
Troupe qui sait charmer le plus profond ennui,
Prête aux ordres du Dieu, voloit autour de lui.
Là cent figures d'air en leurs moules gardées,
Là des biens et des maux les légeres idées,
Prévenant nos destins, trompant notre desir,
Formoient des magasins de peine ou de plaisir.

La Fontaine, Œuvres Posthumes.

Description des Cieux.

Le Poëte les considere ici comme cet espace immense que nous voyons sur nos têtes,

et relativement au systême de M. *Newton.*

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche et leurs
distances,
Luit cet astre du jour par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.
De lui partent sans fin des torrens de lumiere:
Il donne en se montrant la vie à la matiere,
Et dispense les jours, les saisons et les ans
A des mondes divers autour de lui flottans.
Ces astres, asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course, et s'évitent sans cesse,
Et servant l'un à l'autre et de regle et d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leurs cours, et loin dans cet espace
Où la matiere nage, et que Dieu seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre et des mondes
sans fin:
Dans cet abîme immense il leur ouvre un chemin.
Par-delà tous ces Cieux le Dieu des Cieux réside...

Henriade, Chant VII.

DES PORTRAITS.

On doit faire les mêmes observations sur les portraits, que nous avons faites sur les descriptions ou les peintures vives. Ils ne sont autre chose que ce que les Rhétoriciens appellent *Epopée*, c'est-à-dire, la peinture du caractere et des mœurs d'une personne, ou

les différens attributs de quelque vertu ou de quelque vice qui sont souvent personnifiés par le Poëte. Ils doivent être soutenus par des images vives et expressives, qui aient une parfaite conformité avec le caractere de la personne ou la nature de la chose qu'on veut dépeindre. Ce sont les tableaux de la poésie, de même que les descriptions.

Portrait d'un ambitieux qui sacrifie tous les devoirs à sa passion.

Né ministre de Dieu qu'en ce temple on adore,
Peut-être que Mathan le serviroit encore,
Si l'amour des grandeurs, la soif de commander,
Avec son joug étroit pouvoient s'accommoder...
Vaincu par lui (*a*), j'entrai dans une autre carriere,
Et mon ame à la cour s'attacha toute entiere.
J'approchai par degrés de l'oreille des Rois,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices.
Je leur semai de fleurs le bord des précipices.
Près de leurs passions rien ne me fut sacré.
De mesure et de poids je changeois à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudesse
De leur superbe oreille offensoit la mollesse,
Autant je les charmois par ma dextérité,

(*a*) Par Joad.

Dérobant à leurs yeux la triste vérité,
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
Et prodigue sur-tout du sang des misérables...
Par-là je me rendis terrible à mon rival,
Je ceignis la tiare, et marchai son égal.
Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire,
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encore en mon ame un reste de terreur;
Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.

Athalie, de Racine.

Portrait de Rhadamiste, par lui-même (a).

Et que sais-je, Hiéron? furieux, incertain,
Criminel sans penchant, vertueux sans dessein,
Jouet infortuné de ma douleur extrême,
Dans l'état où je suis, me connois-je moi-même?
Mon cœur de soins divers sans cesse combattu,
Ennemi du forfait sans aimer la vertu,
D'un amour malheureux déplorable victime,
S'abandonne aux remords sans renoncer au crime.
Je cede au repentir, mais sans en profiter,
Et je ne me connois que pour me détester.

(*a*) Dans un transport de jalousie il avoit poignardé sa femme Zénobie, et l'avoit jettée dans un fleuve; mais elle fut sauvée, et sa blessure ne fut pas mortelle : il la retrouva ensuite. On verra leur reconnoissance à la suite de ce Recueil.

Dans ce cruel séjour sais-je ce qui m'entraîne ?
Si c'est le désespoir, ou l'amour, ou la haine ?
J'ai perdu Zénobie : après ce coup affreux
Peux-tu me demander encor ce que je veux ?
Désespéré, proscrit, abhorrant la lumiere,
Je voudrois me venger de la nature entiere.
Je ne sais quel poison se répand dans mon cœur :
Mais jusqu'à mes remords tout y devient fureur.

Crébillon, trag. de Rhadam. et Zénob.

Le célebre Corneille met les vers suivans dans la bouche d'Attila, Roi des Huns, qui font un éloge de Mérouée, un des premiers Rois de la Monarchie Françoise.

C'est le plus grand des Rois, non qu'encore la victoire
Ait porté Mérouée à ce comble de gloire :
Mais si de nos devins l'oracle n'est point faux,
Sa grandeur doit atteindre aux degrés les plus hauts ;
Et de ses successeurs l'empire inébranlable
Sera de siecle en siecle enfin si redoutable,
Qu'un jour la terre en recevra des loix,
Ou tremblera du moins au nom de leurs François.

Attila.

Octar, Capitaine des gardes d'Attila, parle également de Mérouée, mais plus en détail. C'est le vrai portrait d'un grand Prince.

Je l'ai vu dans la paix, je l'ai vu dans la guerre
Porter par-tout un front de maître de la terre.
J'ai vu plus d'une fois des fieres nations
Désarmer son courroux par leurs soumissions,
J'ai vu tous les plaisirs de son ame héroïque
N'avoir rien que d'auguste et que de magnifique,
Et ses illustres soins ouvrir à ses sujets
L'école de la guerre au milieu de la paix.
Par ces délassemens sa noble inquiétude
De ses justes desseins faisoit l'heureux prélude;
Et si j'ose le dire, il doit nous être doux
Que ce héros les tourne ailleurs que contre nous.
Je l'ai vu tout couvert de poudre et de fumée
Donner le grand exemple à toute son armée,
Semer par ses périls l'effroi de toutes parts,
Bouleverser les murs d'un seul de ses regards,
Et sur l'orgueil brisé des plus superbes têtes,
De sa course rapide entasser les conquêtes.

Attila, *de Corneille.*

Il y a une si grande conformité entre ce portrait et celui que les Historiens et les Poëtes ont fait en tant d'endroits de Louis XIV, qu'on peut conjecturer que c'est indirectement son propre portrait que le Poëte a voulu tracer; c'est un tour plus délicat et plus noble qui fait un plus bel effet qu'un éloge direct et personnel.

Voici comment s'exprime M. de Voltaire

dans sa Henriade au sujet de l'Angleterre et du caractere de cette nation.

En voyant l'Angleterre en secret (*a*) il admire
Le changement heureux de ce puissant empire,
Où l'éternel abus de tant de sages loix
Fit long-temps le malheur et du peuple et des Rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent héros périrent,
Sur ce trône glissant d'où cent Rois descendirent,
Une femme à ses pieds enchaînant les destins,
De l'éclat de son regne étonnoit les humains.
C'étoit Elisabeth, elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglois indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son regne ont oublié leurs pertes:
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes,
Les guérêts de leurs bleds, les mers de leurs vaisseaux.
Ils sont craints sur la terre, ils sont Rois sur les eaux.
Leur flotte impérieuse asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune.
Londres, jadis barbare, est le centre des arts,
Le magasin du monde et le temple de Mars.

(*a*) Henri IV, dans un voyage que le Poëte feint que ce Prince fit en Angleterre, n'étant alors que Roi de Navarre.

Le morceau suivant est un tableau en raccourci des Rois de France les plus célebres; il renferme pareillement celui des Ministres et des Capitaines les plus renommés. Le Poëte feint que Henri IV, qui n'étoit pas encore reconnu Roi par toute la nation, alla dans les Champs Elisées, et qu'accompagné de S. Louis, il y apprit de lui tout ce qui étoit arrivé de plus recommandable dans la Monarchie, et en même-temps ce qui y arriveroit un jour. Cette fiction est très-ingénieuse, et donne lieu au Poëte de parcourir les grands traits de l'Histoire de France, et de donner aux héros François le tribut de louanges que leurs actions leur ont méritées.

Henri voit ces beaux lieux, et soudain à leur vue
Sent couler dans son ame une joie inconnue.
Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs;
La volupté tranquille y répand ses douceurs....
Là regnent les bons Rois qu'ont produit tous les âges;
Là sont les vrais héros; là vivent les vrais sages;
Là, sur un trône d'or, Charlemagne et Clovis
Veillent du haut des Cieux sur l'empire des lis.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adversaires,
Réunis dans ces lieux, n'y sont plus que des freres.

Le sage Louis douze au milieu de ces Rois
S'éleve comme un cedre, et leur donne des loix.
Ce Roi qu'à nos ayeux donna le Ciel propice,
Sur son trône avec lui fit asseoir la justice.
Il pardonna souvent; il régna sur les cœurs,
Et des yeux de son peuple il essuya les pleurs.
D'Amboise est à ses pieds, ce Ministre fidele,
Qui seul aima la France, et fut seul aimé d'elle:
Tendre ami de son maître, et qui dans ce haut rang
Ne souilla point ses mains de rapine et de sang.
O jours! ô mœurs! ô temps d'éternelle mémoire!
Le peuple étoit heureux, le Roi couvert de gloire:
De ses aimables loix chacun goûtoit les fruits.
Revenez, heureux temps, sous un autre Louis!
Plus loin sont les guerriers prodigues de leur vie,
Qu'enflamma leur devoir et non pas leur furie.
La Trimouille, Clisson, Montmorenci, de Foix,
Guesclin, le destructeur et le vengeur des Rois;
Le vertueux Baïard; et vous, brave Amazone (*a*),
La honte des Anglois et le soutien du trône...
Vous voyez, dit Louis, dans ce sacré séjour,
Les portraits des humains qui doivent naître un jour.
Approchons-nous: le Ciel te permet de connoître

(*a*) La Pucelle d'Orléans.

Les Rois et les héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paroît, c'est ton auguste fils (*a*) :
Il soutiendra long-temps la gloire de nos lis,
Triomphateur heureux du Belge et de l'Ibere;
Mais il n'égalera ni son fils ni son pere.
Henri dans ce moment voit sur des fleurs de lis
Deux mortels orgueilleux auprès du trône assis.
Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à
la chaîne :
Tous deux sont revêtus de la pourpre Romaine :
Tous deux sont entourés de gardes, de soldats.
Il les prend pour des Rois. Vous ne vous
trompez pas;
Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre :
Du Prince et de l'Etat l'un et l'autre est l'arbitre.
Richelieu, Mazarin, ministres immortels,
Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfans de la fortune et de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique :
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi :
Mazarin, souple, adroit et dangereux ami :
L'un fuyant avec art et cédant à l'orage,
L'autre aux flots irrités opposant son courage :
Des Princes de mon sang ennemi déclarés,
Tous deux haïs du peuple et tous deux admirés :
Enfin par leurs efforts ou par leur industrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la patrie.

(*a*) Louis XIII.

Ciel! quel pompeux amas d'esclaves à genoux
Est aux pieds de ce Roi qui les fait trembler tous!
Quels honneu s! quels respects! jamais Roi dans la France
N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance.
Je le voix comme vous par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverses,
Trop fier en ses succès, mais ferme en ses traverses;
De vingt peuples ligués bravant seul tout l'effort;
Admirable en sa vie, et plus grand dans sa mort.
Siecle heureux de Louis! siecle que la nature
De ses plus beaux présens doit combler sans mesure,
C'est toi qui dans la France amenes les beaux-arts;
Sur toi tout l'avenir va porter ses regards;
Les Muses à jamais y fixent leur empire;
La toile est animée, et le marbre respire.
Quels sages (*a*) rassemblés dans ces augustes lieux,
Mesurent l'univers et lisent dans les Cieux;
Et dans la nuit obscure apportant la lumiere,
Sondent les profondeurs de la nature entiere!
L'erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit,
Et vers la vérité le doute les conduit.

(*a*) L'Académie des Sciences.

Et toi, fille du Ciel, toi, puissante harmonie,
Art charmant qui polis la Grece et l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes sons, souverains de l'oreille et du cœur.
François, vous savez vaincre et chanter vos
conquêtes;
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes.
Un peuple de héros va naître en ces climats.
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
A travers mille feux je vois Condé paroître,
Tour à tour la terreur et l'appui de son maître:
Turenne, de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus sage, et du moins
son égal.
Catinat réunit par un rare assemblage
Les talens du guerrier et les vertus du Sage.
Celui-ci, dont la main raffermit nos remparts,
C'est Vauban, c'est l'ami des vertus et des arts.
Malheureux à la cour, invincible à la guerre,
Luxembourg de son nom remplit toute la terre.
Regardez dans Denain l'audacieux Villars
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,
Arbitre de la paix que la victoire amene,
Digne appui de son Roi, digne rival d'Eugene.
Quel est ce jeune Prince (*a*) en qui la majesté
Sur son visage aimable éclate sans fierté?

(*a*) M. le Duc de Bourgogne, pere de Louis XV.

D'un œil indifférent il regarde le trône.
Ciel! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne?
La mort autour de lui vole sans s'arrêter;
Il tombe au pied du trône étant prêt d'y monter.
O mon fils! des François vous voyez le plus juste;
Les Cieux le formeront de votre sang auguste.
Grand Dieu! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagere, ouvrage de vos mains?
Hélas! que n'eût point fait cette ame vertueuse?
La France sous son regne eût été trop heureuse.
Il eût entretenu l'abondance et la paix;
Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits;
Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'alarmes!
O combien les François vont répandre de larmes,
Quand sous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux et la femme, et la mere et le fils!
Un foible rejetton sort entre les ruines
De cet arbre fécond coupé dans ses racines.
Les enfans de Louis descendus au tombeau
Ont laissé dans la France un Monarque au berceau (*a*).

Henriade de Voltaire.

On regarde avec raison comme un point essentiel de l'éducation des jeunes gens, qu'ils soient instruits de l'histoire de France, et on

(*a*) Louis XV.

met entre leurs mains des abrégés de cette Histoire. On ne peut que louer ceux qui tiennent une pareille conduite; mais on peut dire que si on leur faisoit apprendre le morceau qu'on vient de rapporter, ce seroit contribuer à perfectionner cette connoissance dans leur esprit, et leur fournir en même-temps une voie aussi commode qu'agréable, de graver pour toujours dans leur mémoire les traits les plus éclatans de l'Histoire de France.

Portrait de Catherine de Médicis, femme de Henri II, Roi de France, et mere des Rois François II, Charles IX, et Henri III.

Dans l'ombre du secret depuis peu Médicis
A la fourbe, au parjure, avoit formé son fils (*a*);
Façonnoit aux forfaits le cœur jeune et facile
De ce malheureux Prince à ses leçons docile...
Son époux expirant dans la fleur de ses jours,
A son ambition laissoit un libre cours.
Chacun de ses enfans, nourri sous sa tutelle,
Devint son ennemi dès qu'il régna sans elle.
Ses mains autour du trône avec confusion
Semoient la jalousie et la division :
Opposant sans relâche avec trop de prudence
Les Guises aux Condés, et la France à la France;

(*a*) Charles IX.

Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux et d'amis;
Esclave des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse,
Infidelle à sa secte et superstitieuse;
Possédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de son sexe et peu de ses vertus.

Henriade.

Portrait du Duc de Guise, sous le regne de Henri III.

On vit paroître Guise, et le peuple inconstant
Tourna d'abord ses yeux vers cet astre éclatant.
Sa valeur, ses exploits, la gloire de son pere,
Sa grace, sa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu fait régner sur les cœurs,
Attiroient tous les vœux par leurs charmes vainqueurs.
Nul ne sut mieux que lui le grand art de séduire;
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne sut mieux cacher sous ses dehors trompeurs
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
Impérieux et doux, cruel et populaire,
Des peuples en public il plaignoit la misere,
Détestoit des impôts le fardeau rigoureux:
Le peuple alloit le voir, et revenoit heureux.
Souvent il prévenoit la timide indigence:
Ses bienfaits dans Paris annonçoient sa présence.
Il savoit captiver les grands qu'il haïssoit:
Terrible et sans retour alors qu'il offensoit;

Téméraire en ses vœux, souple en ses artifices,
Brillant par ses vertus et même par ses vices;
Connoissant les périls, et ne redoutant rien,
Heureux guerrier, grand Prince et mauvais citoyen.

Henriade.

Portrait de l'Envie et de divers autres vices.

Le Poëte fait la peinture de l'envie et des différens vices. C'est dans l'endroit de la Henriade ou S. Louis transporte Henri IV aux Champs Elisées et aux autres demeures des enfers, imaginées par les Poëtes.

Là gît la sombre envie à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche:
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans:
Triste amante des morts, elle hait les vivans.
Elle apperçoit Henri, se détourne, soupire.
Auprès d'elle est l'orgueil qui se plaît et s'admire:
La foiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cede au crime, et détruit les vertus:
L'ambition sanglante, inquiete, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;
La tendre hypocrisie aux yeux pleins de douceur:
Le Ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur:
Le faux zele étalant ses barbares maximes,
Et l'intérêt enfin, pere de tous les crimes.

Henriade, de Voltaire.

CHAPITRE V.

Du Genre sublime, ou du Sublime en général.

Il y a deux sortes de sublime, le sublime des images ou des idées grandes et magnifiques, et le sublime des pensées ou des sentimens. Nous allons d'abord parler de ce premier genre de sublime, l'autre suivra immédiatement.

Du sublime des images.

Le sublime des images est ordinairement soutenu par des expressions nobles et pompeuses : il se rencontre dans des discours étendus et dans des endroits amplifiés où la briéveté ne sauroit régner ; il peut même dominer dans toute une piece de poésie, dans une narration, dans une description, dans une scene brillante et majestueuse. On en peut voir des exemples dans plusieurs morceaux que nous avons déjà mis sous les yeux. Mais il ne faut pas croire que le sublime consiste dans de grands mots assemblés au hasard ; ce ne seroit alors qu'une vaine enflure de paroles, et ce qu'on appelle un discours ampoulé. Un homme de goût est en garde contre ce défaut ; il évite pareillement celui qui lui

est opposé, selon le précepte d'Horace : *Projicit ampullas et sesquipedalia verba* (*a*). Le vrai sublime consiste dans une maniere de penser noble, grande et magnifique ; il suppose dans celui qui écrit ou qui parle, un esprit rempli de hautes idées, de sentimens généreux, et de je ne sais quelle noble fierté qui se fait sentir en tout. Il donne au discours une vigueur noble, une force invincible qui enleve l'ame de quiconque nous écoute ; il la tire de son assiette, il l'agite, il l'éleve au-dessus d'elle-même ; il fait sur les lecteurs ou sur les auditeurs une impression à laquelle il est impossible de résister ; le souvenir en reste, et ne s'efface qu'avec peine. Telle est, par exemple, en matiere de poésie, l'Ode. On peut dire qu'elle est le triomphe du sublime des images, elles ne sont nulle part étalées avec tant de magnificence, et on en comprendra la raison si on fait attention aux réflexions suivantes sur la nature de ce genre de poésie.

Sur l'Ode et l'Enthousiasme Poétique.

L'Ode (*b*) a pour objet les louanges des dieux et celles des héros ; elle chante le ren-

---

(*a*) Art poétique.

(*b*) Une partie de ces réflexions sont tirées d'un livre intitulé : *Lettres sur la naissance, le progrès et la décadence du Goût et sur la Poésie.*

versement des Etats, le gain ou la perte des batailles; tout ce qu'il y a enfin de plus grand et de plus respectable dans la nature, fait la matiere de l'Ode. Or c'est un principe incontestable, que quiconque veut traiter dignement un sujet, doit nécessairement prendre le ton qui lui convient: ainsi un Poëte qui fait une Ode, ne sauroit être trop brillant dans ses métaphores, trop magnifiques dans ses expressions, trop audacieux dans ses figures. Pourquoi? parce que par-là il peint son sujet et l'impression qu'il en a reçue, qu'il nous communique le mouvement dont il a dû être frappé, mouvement, qui, avides comme nous sommes d'être remués, a des charmes qu'on ne sauroit exprimer. Elevé et soutenu par la dignité de sa matiere, il ne doit plus parler comme le reste des hommes; il prend son vol plus haut: fait pour aller au grand, il doit franchir tout ce qui l'en sépare; tout doit sentir le désordre qui l'agite, tout doit peindre les mouvemens de son ame. On comprend de-là qu'il rejettera toutes ces liaisons timides, toutes ces transitions scrupuleuses qui regnent dans les ouvrages d'un autre genre; en un mot, qu'il s'abandonnera à l'enthousiasme dont il doit être rempli. Toute l'antiquité a demandé de l'enthousiasme à l'Ode, témoin les Cantiques sacrés du Roi-Prophete et des Prophetes eux-

mêmes que l'Esprit-Saint animoit. Voyez le ton qu'ils prennent, lorsqu'ils parlent des merveilles que Dieu avoit opérées en faveur de son peuple, ou lorsqu'ils menacent ce même peuple de la colere du Tout-Puissant. Passez aux Poëtes : voyez les Odes de Pindare, d'Horace, les Hymnes du Cygne de S. Victor, et celles des autres Poëtes de nos jours qui l'ont quelquefois atteint; vous y trouverez ce beau désordre qui est l'effet de l'enthousiasme. Et il ne faut pas que le mot desordre effraye. La raison tranquille ne sauroit produire les choses admirables qui naissent de cette agitation de notre ame. Ce désordre est l'ordre même, car il y a une suite dans nos mouvemens, comme il y en a une dans nos idées. Lorsqu'on est agité ou censé devoir l'être, il sied bien d'être assujetti à ce désordre de mouvemens; et il est si essentiel de s'y abandonner, que si on ne le fait point, on court risque de glacer l'esprit du lecteur. En un mot, les Odes ayant pour objet de grandes choses, frappent l'imagination du Poëte. Son ame forcée d'obéir au mouvement qui la transporte, se porte avec agilité à plusieurs objets, et les parcourt successivement. Alors il n'est plus question de méthode. Delà ces écarts tant vantés dans l'Ode, ces digressions plus belles mille fois que le sujet qu'on a quitté pour elles, ces traits de mo-

rale devenus brillans par l'éclat qui les environne, ces comparaisons tantôt déployées, tantôt rapides; de-là enfin ce beau désordre qui n'est autre chose que le langage naturel d'un Poëte entraîné par un feu vraiment digne du sujet qu'il veut célébrer. Mais il faut que le sujet donne droit aux emportemens, que par la grandeur et la dignité de la matiere, l'ame ait été obligée de sortir de son assiette, sans quoi l'enthousiasme deviendroit puérile.

Avant d'en venir aux exemples, commençons par l'idée qu'a donné de l'Ode le véritable maître de la poésie Françoise.

L'Ode avec plus d'éclat, et non moins d'énergie,
Elevant jusqu'au Ciel son vol ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les dieux.
Aux Athletes dans Pise elle ouvre la barriere,
Chante un vainqueur poudreux au bout de la carriere,
Mene Achille sanglant au bord du Simoïs,
Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louis
Tantôt comme une abeille ardente à son ouvrage,
Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage.
Son style impétueux souvent marche au hasard.
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

Art poëtique de Boileau.

Les strophes suivantes forment la plus grande partie d'une Ode sur l'existence de Dieu. On se convaincra que le style et les pensées répondent à la grandeur du sujet.

Etre dont l'essence divine
Comprend en soi l'immensité,
Et qui comptes ton origine
Du jour de ton éternité :
Tout bénit ta magnificence,
La terre annonce ta puissance,
Les Cieux sont pleins de ta splendeur;
Et par-tout ta main adorable,
D'un caractere ineffaçable
Grava les traits de ta grandeur.



Mais quand de ta gloire immortelle
Tant d'êtres parlent à la fois,
D'une harmonie universelle
En vain l'impie entend la voix;
Révolté contre l'évidence,
A révérer ta providence
Son cœur ne sauroit consentir :
Telle est l'horreur de son systême;
Il te condamne au néant même
Dont ta bonté l'a fait sortir.



Insensé ! quel but se propose
Ton raisonnement captieux?

A tes sophismes je n'oppose
Que la lumiere de tes yeux.
Aux rayons d'une raison pure
Contemple toute la nature
Si réglée en son mouvement;
Et dans leur brillante carriere
Suis tous ces globes de lumiere
Dont est paré le firmament.



Déployant sa magnificence
Dans les campagnes, sur les flots,
Le soleil fuit, et son absence
Fait tout rentrer dans le chaos.
Par quelle main, par quel miracle
Renaîtra l'auguste spectacle
Que je devois à sa clarté?
Il reparoît, tout semble éclore,
Et par les traits de son aurore
Un nouveau monde est enfanté.

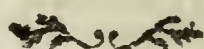


Le Ciel et la terre s'unissent
Pour servir mes vœux fortunés;
Le jour luit, les plantes fleurissent,
Les champs d'épis sont couronnés;
Des mers l'intarissable source
Fournit les eaux qui dans leur course
Répandent la fécondité.
A mes besoins tout est fidelle

Et la nature universelle
Conspire à ma félicité.



Mon esprit à la fois dévore
Les temps futurs et révolus ;
Je vois ce qui n'est pas encore,
Et j'apperçois ce qui n'est plus :
Tout m'est présent. Vastes pensées,
Qu'en votre essor je sens pressées
Par l'univers trop limité,
Soutenez-moi dans mon audace :
D'un vol je vais franchir l'espace
Qu'enferme en soi l'immensité.



Tout me surprend dans la nature :
La méchanique de mon corps
M'étonne autant par sa structure,
Que par le jeu de ses ressorts.
Cet objet épuise mes veilles,
Et je me perds dans ces merveilles
Où ne sauroit atteindre l'art.
Qui l'anima? Qui le fit naître?
Est-ce la main d'un premier être,
Ou le caprice du hasard?....

Asselin.

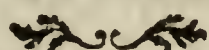
Strophes tirées d'une Ode sur la Foi.

Divine foi, dont la puissance
Guide nos esprits à ton gré,

Je me vois par ton influence
Au sein de la Divinité.
Quel éclat! mon ame éperdue
Ne sauroit soutenir la vue
D'un Dieu si terrible et si grand;
Et devant sa majesté sainte
Mon cœur se perd saisi de crainte
Dans les abîmes du néant.



L'immensité fait son royaume :
Ce vaste monde tel qu'il est,
Devant lui n'est plus qu'un atome;
Dans l'infini tout disparoît.
Mais l'homme insulte à sa puissance,
Et, jaloux de l'indépendance,
Veut s'égaler au Créateur.
Cieux! fuyez. Que la terre tremble.
Que tous les élémens ensemble
Vengent les droits de leur auteur.



Quelle est la main qui dans leur course
Retînt des flots tumultueux,
Et du Jourdain jusqu'à sa source
Fît le reflux impétueux?
Sous cette main toute-puissante,
Notre cœur qu'entraînoit sa pente,
Sent vers le Ciel un saint retour;
Et cherchant sa source suprême,
Il va se perdre dans Dieu même
Par le reflux de son amour.

Rempli d'un espoir qui m'enflamme,
Seigneur, quel divin mouvement
De l'excellence de mon ame
Fait naître en moi le sentiment?
Cette ame à toi toute livrée
Doit à jamais être enivrée
Du torrent de ta volupté,
Vivre abîmée en ton essence,
Et contemplant ta gloire immense,
Partager ta félicité.



Insensés, dont l'orgueil insulte
A ces sublimes vérités,
Qui blasphémez contre le culte
Du Dieu par qui vous existez;
Plongés dans une nuit funeste,
Des biens purs, du bonheur céleste
Vous n'avez point connu le prix:
Dissipez les ombres du vice,
Et du soleil de la justice
Le jour luira sur vos esprits.

Asselin.

Extrait d'une Ode de Rousseau, dans laquelle ce célebre Poëte fait voir que l'Histoire sauve de l'oubli des temps la mémoire des héros.

Ce vieillard qui, d'un vol agile
Fuit sans jamais être arrêté,
Le temps, cette image mobile

De l'immobile éternité,
A peine du sein des ténebres
Fait éclore les faits célebres,
Qu'il les replonge dans la nuit :
Auteur de tout ce qui doit être,
Il détruit tout ce qu'il fait naître
A mesure qu'il le produit.



Mais la déesse de mémoire
Favorable aux noms éclatans,
Souleve l'équitable histoire
Contre l'iniquité des temps;
Et dans les registres des âges
Consacrant les nobles images
Que la gloire lui vient offrir,
Sans cesse en cet auguste livre
Notre souvenir voit revivre
Ce que nos yeux ont vu périr.



C'est là que sa main immortelle,
Mieux que la déesse aux cent voix,
Saura dans un tableau fidele
Immortaliser les exploits.
L'avenir faisant son étude
De cette vaste multitude
D'incroyables événemens,
Dans leurs vérités authentiques
Des fables les plus fantastiques
Retrouvera les fondemens.

Ce n'est point d'un amas funeste
De massacres et de débris
Qu'une vertu pure et céleste
Tire son véritable prix.
Un héros qui de la victoire
Emprunte son unique gloire,
N'est héros que quelques momens;
Et pour l'être toute sa vie,
Il doit opposer à l'envie
De plus paisibles monumens.



En vain ses exploits mémorables
Etonnent les plus fiers vainqueurs :
Les seules conquêtes durables
Sont celles qu'on fait sur les cœurs.
Un tyran cruel et sauvage
Dans les feux et dans le ravage
N'acquiert qu'un honneur criminel :
Un vainqueur qui sait toujours l'être,
Dans les cœurs dont il se rend maître
S'éleve un trophée éternel.

Ode à la Fortune.

Fortune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouis,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis?
Jusques à quand, trompeuse idole,
D'un culte honteux et frivole

Honorerons

Honorerons-nous tes autels?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les sacrifices
Et par l'hommage des mortels?

Le peuple, dans ton moindre ouvrage
Adorant la prospérité,
Te nomme grandeur de courage,
Valeur, prudence, fermeté:
Du titre de vertu suprême
Il dépouille la vertu même
Pour le vice que tu chéris;
Et toujours ses fausses maximes
Erigent en héros sublimes
Tes plus coupables favoris.

Mais de quelque superbe titre
Dont ses héros soient revêtus,
Prenons la raison pour arbitre,
Et cherchons en eux les vertus:
Je n'y trouve qu'extravagance,
Foiblesse, injustice, arrogance,
Trahisons, fureurs, cruautés:
Etrange vertu qui se forme
Souvent de l'assemblage énorme
Des vices les plus détestés!

Apprends que la seule sagesse
Peut faire les héros parfaits;

Qu'elle voit toute la bassesse
De ceux que ta faveur a faits ;
Qu'elle n'adopte point la gloire
Qui naît d'une injuste victoire
Que le sort remporte pour eux ;
Et que devant ses yeux stoïques
Leurs vertus les plus héroïques
Ne sont que des crimes heureux.



Quoi ! Rome et l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla ?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila ?
J'appelerai vertu guerriere
Une vaillance meurtriere,
Qui dans mon sang trempe ses mains ;
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un héros farouche
Né pour le malheur des humains ?



Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables conquérans ?
Des vœux outrés, des projets vastes,
Des Rois vaincus par des tyrans,
Des murs que la flamme ravage,
Des vainqueurs fumans de carnage,
Un peuple aux fers abandonné,
Des meres pâles et sanglantes

Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un soldat effrené.

Juges insensés que nous sommes,
Nous admirons de tels exploits!
Est-ce donc le malheur des hommes
Qui fait la vertu des grands Rois?
Leur gloire féconde en ruines,
Sans le meurtre et sans les rapines,
Ne sauroit-elle subsister?
Images des dieux sur la terre,
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater?

Mais je veux que dans les alarmes
Réside le solide honneur :
Quel vainqueur ne doit qu'à ses armes
Ses triomphes et son bonheur?
Tel qu'on nous vante dans l'Histoire,
Doit peut-être toute sa gloire
A la honte de son rival.
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul Emile
Fit tout le succès d'Annibal.

Quel est donc le héros solide
Dont la gloire ne soit qu'à lui?
C'est un Roi que l'équité guide,
Et dont les vertus sont l'appui :

Qui, prenant Titus pour modele,
Du bonheur d'un peuple fidele,
Fait le plus cher de ses souhaits;
Qui fuit la basse flatterie,
Et qui, pere de la patrie,
Compte ses jours par ses bienfaits.



Vous chez qui la guerriere audace,
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clytus;
Vous verrez un Roi respectable,
Humain, généreux, équitable,
Un Roi digne de vos autels :
Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

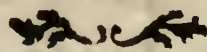


Héros cruels et sanguinaires,
Cessez de vous enorgueillir
De ces lauriers imaginaires
Que Bellone vous fit cueillir.
En vain le destructeur rapide
De Marc-Antoine et de Lépide
Remplissoit l'univers d'horreurs :
Il n'eût point eu le nom d'Auguste
Sans cet empire heureux et juste
Qui fit oublier ses fureurs.

Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout son jour;
Voyons comment vos cœurs sublimes
Du sort soutiendront le retour.
Tant que sa faveur vous seconde
Vous êtes les maîtres du monde;
Votre gloire vous éblouit :
Mais au moindre revers funeste,
Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.



L'effort d'une vertu commune
Suffit pour faire un conquérant;
Celui qui dompte la fortune
Mérite seul le nom de grand :
Il perd sa volage assistance
Sans rien perdre de la constance
Dont il vit ses honneurs,
Et sa grande ame ne s'altere
Ni des triomphes de Tibere,
Ni des disgraces de Varus.



La joie imprudente et légere
Chez lui ne trouve point d'accès,
Et sa crainte active modere
L'ivresse des heureux succès.
Si la fortune le traverse,
Sa constante vertu s'exerce
Dans ses obstacles passagers.

Le bonheur peut avoir son terme ;
Mais la sagesse est toujours ferme,
Et les destins toujours légers.

En vain une fiere déesse
D'Enée a résolu la mort ;
Ton secours, puissante sagesse,
Triomphe des dieux et du sort.
Par toi Rome au bord du naufrage
Jusques dans les murs de Carthage
Vengea le sang de ses guerriers,
Et suivant tes divines traces,
Vit au plus fort de ses disgraces
Changer ses cyprès en lauriers.

Rousseau.

Les autres Odes de Rousseau sont dans le même goût, tant les sacrées que les profanes ; on n'a qu'à les consulter si on en a la facilité. Celle-ci est un exemple pour les autres, et un modele du genre sublime.

Ode sur la Canonisation des Saints Stanislas Kostka et de Louis de Gonzague.

De l'Eternel s'ouvre le trône,
Les Anges saisis de respect
De la splendeur qui l'environne
Ne peuvent soutenir l'aspect.
Mais quoi ! vers ce trône terrible
A tout mortel inaccessible,

Dans un char plus brillant que l'or,
Par une route de lumiere,
Quittant la terrestre carriere,
Deux mortels vont prendre l'essor.



Volez, vertus, et sur vos aîles
Enlevez leur char radieux;
Jusqu'aux demeures immortelles,
Portez ces jeunes demi-dieux.
Ils vont : la main de la victoire
Les conduit au rang que la gloire
Au Ciel dès long-temps leur marqua.
Frappé de cent voix unanimes,
L'air porte au loin les noms sublimes
Et de Gonzague et de Kostka.



Sur des harpes majestueuses
A l'envi les célestes chœurs
Chantent les flammes vertueuses
Qui consumerent ces deux cœurs,
Leur jeunesse sanctifiée,
La fortune sacrifiée,
Les sceptres foulés sous leur pas.
Plus héros que ceux de leur race,
A l'héroïsme de la grace
Ils consacrerent leurs combats.



Tout le Ciel ému d'allégresse
Chante ces nouveaux habitans;

La Religion s'intéresse
A leurs triomphes éclatans.
La vérité leur dresse un trône,
La candeur forme leur couronne
De myrtes saints toujours fleuris ;
Et dans cette fète charmante
Chaque vertu retrouve et vante
Ses plus fideles favoris.



Qu'offrois-tu, profane Elisée?
Des plaisirs sans vivacité,
Dont la douceur bientôt usée
Ne laissoit qu'une oisiveté :
Vains songes de la poésie!
Le Ciel offre à l'ame choisie
Un bonheur plus vif, plus constant,
Dans les délices éternelles
Qui conservent, toujours nouvelles,
Le charme du premier instant.



Là, goûtant de l'amour suprême
Les plus délicieux transports,
Les cœurs dans le sein de Dieu même...
Mais quel bras suspend mes accords?
Une secrette violence
Force ici ma lyre au silence :
Tous mes efforts sont superflus.
Sous des voiles impénétrables

Dieu cache les dons adorables
Qui font le bonheur des élus.



Nouveaux saints, ames fortunées,
Ce Dieu, l'objet de vos desirs,
Abrégea vos tendres années
Pour hâter vos sacrés plaisirs.
Jaloux d'une plus belle vie,
La fleur de vos jours est ravie,
Sans vous coûter de vains regrets.
Vous tombez dans la nuit profonde
Trop tôt pour l'ornement du monde,
Trop tard encor pour vos souhaits.

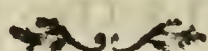


Dans les célestes tabernacles
Transmis des portes du trépas,
Touchez, changez par vos miracles
Ceux qui n'en reconnoissent pas.
Que Dieu par des loix glorieuses
Change en palmes victorieuses
Les cyprès de vos saints tombeaux,
Et que vos cendres illustrées,
De la foi morte en nos contrées,
Viennent rullumer les flambeaux.



Fiers conquérans, héros profanes,
Pendant vos jours, dieux adorés,
Que peuvent vos coupables mânes?
Vos sépulchres sont ignorés.

Par le noir abîme engloutie,
Votre puissance anéantie
N'a pu survivre à votre sort,
Tandis que de leur sépulture
Les saints régissent la nature
Et brisent les traits de la mort.



Peuples, dans des fêtes constantes,
Renouvellez un si beau jour:
Prénez vos lyres éclatantes,
Chantres saints du céleste amour:
Répétez les chants de louanges
Que l'unanime voix des Anges
Consacre aux nouveaux immortels;
Et que sous ces voûtes sacrées
De fleurs leurs images parées
Prennent place sur nos autels.

Gresset.

CHAPITRE VI.

Du sublime des pensées et des sentimens.

Le sublime dont il s'agit, n'est autre chose que le vrai et le nouveau réunis dans une grande idée, et exprimés avec élégance et précision : il se peut trouver dans une seule pensée, dans une seule figure, dans un seul tour de paroles qui présente quelque trait vif

et frappant; comme dans ce récit de Moïse: *Dieu dit : Que la lumiere soit faite, et la lumiere fut faite* (*a*).

D'où naît ici le sublime? C'est sans doute de ce sang-froid, de cette simplicité avec laquelle Moïse parle du plus beau moment du monde, du moment de la création. C'étoit sans doute sur ce ton que Moïse en devoit parler. Accoutumé aux merveilles de Dieu, fait de longue main aux traits de sa puissance, ce beau moment étoit pour lui une chose toute unie, toute simple; aussi ne voyez-vous aucune marque d'étonnement dans sa narration : c'est-là précisément ce qui produit le nôtre, et ce qui nous jette dans l'admiration. C'est l'effet que l'on doit trouver dans tous les traits du sublime, sans quoi il ne mériteroit pas le beau nom qu'on lui a donné. Il en est de même de ces paroles que Dieu a dites à Job : *Où étiez-vous, lorsque j'établissois la terre sur ses fondemens, lorsque les astres du matin me louoient d'un commun accord* (*b*)? ou dans cette parole d'Ajax : *Grand Dieu, rends-nous le jour et combats contre nous*. En un mot, le sublime dans le genre dont nous parlons, n'est autre chose que l'expression courte et vive de tout ce qu'il y a dans une ame de plus grand et de

(*a*) Gen. 31.
(*b*) Job. ch. 38.

plus superbe; il doit marquer la hauteur et l'élévation du caractere de celui qui parle, et produire en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement et de surprise : car il faut remarquer que l'étonnement est un sentiment qui est d'un grand prix pour nous. Au milieu de notre bassesse, nous nourrissons tous un sentiment de grandeur et de bouffissure. Tout ce qui excede nos forces, tout ce qui passe notre pouvoir, réveille notre admiration : or une maniere de peindre vivement un sentimenr en peu de paroles, produit en nous cet effet, et c'est ce que nous appelons le vrai sublime. Il est aisé d'en sentir la raison, si l'on fait attention qu'il n'y a rien de si rapide que le mouvement avec lequel nos idées se présentent; les expressions, quelque énergiques qu'elles puissent être, les affoiblissent, et ne les rendent jamais à notre gré : mais quand par bonheur un mot ou deux mots peignent vivement un sentiment, nous sommes ravis, parce qu'alors le sentiment a été peint avec la même vîtesse qu'il a été exprimé, qu'il en est plus vif de ce qu'il est resserré; et comme toute sa chaleur est réunie, il la conserve toute entiere.

Dans la Pastorale d'Acis et de Galatée (*a*),

(*a*) Pastorale héroïque, dont les paroles sont de M. de Campistron, et la musique de M. de Lully.

Polipheme voyant qu'Acis son rival avoit pris la fuite avec Galatée, et ne sachant ce qu'ils étoient devenus, exhale sa fureur jalouse en ces termes :

Quel chemin ont-ils pris, ces amans trop heureux?
Sans doute Jupiter s'intéresse pour eux.
* Qu'il se montre, ce Dieu que l'univers revere,
* C'est un objet digne de ma colere.
* Je l'attends. Mais il craint de paroître à mes yeux.
* Et croit braver ma rage, enfermé dans ses Cieux.
* J'y monterai malgré l'effort de son tonnerre,
J'entasserai ces monts pour aller jusqu'à lui;
Et ferai plus trembler tout l'Olympe aujourd'hui
Que ne firent jadis les enfans de la terre.

Ceux qui connoissent le vrai sublime, en trouveront une belle image dans ces paroles de Polypheme, par lesquelles il brave la puissance du plus grand des Dieux. On a indiqué ces vers par une étoile, quoique les autres ne les déparent pas.

Il s'ensuit de ces réflexions, que le sublime tient plus de la nature que de l'art, parce qu'il vient de l'élévation des sentimens, et qu'il se concilie souvent avec l'expression la plus simple : mais comme toutes

les forces du sentiment exprimé sont ramassées en peu de paroles; de-là vient que le sublime va souvent jusqu'au ravissement, et qu'il nous jette dans des transports de joie produits par cette haute idée que nous avons du grand et du beau, ou qu'il nous cause une tristesse majestueuse. Ces paroles de Monime (dans la tragédie de Mithridate, de Racine) *Seigneur, vous changez de visage!* ne sont rien par elles mêmes: mais le moment où ces paroles si simples sont prononcées, fait frémir: c'est qu'elles tirent leur force de la seule maniere dont elles sont amenées. Il en est de même de ces trois mots: *Zaïre, vous pleurez!* dans la tragédie de ce nom, qui attendrissent si subitement le lecteur ou le spectateur. Tels sont enfin tous les grands sentimens qui nous frappent dans une tragédie: c'est l'apanage du sublime. Nous allons en donner quelques exemples.

Médée, furieuse contre Jason son époux, dont elle se voyoit abandonnée pour Créuse, fait éclater sa douleur devant Nérine sa confidente, qui lui parle ainsi:

Que sert ce grand courage où l'on est sans pouvoir?

MÉDÉE.

Il trouve toujours lieu de se faire valoir.

NÉRINE.

Forcez l'aveuglement dont vous êtes séduite,
Pour voir en quel état le sort vous a réduite :
Votre pays vous hait, votre époux est sans foi.
Dans un si grands revers que vous reste-t-il?

MÉDÉE.

Moi.
Moi, dis-je, et c'est assez (*a*).

Médée, de Corneille.

Le sublime de ce mot *moi* consiste en ce qu'il annonce un courage invincible et une fermeté inébranlable.

Elle emploie ailleurs la même pensée, mais elle est tournée différemment. C'est dans une scene de la Toison-d'Or, où Médée parle avec hauteur à Hypsyphile, Reine de Lemnos, qui aimoit Jason, et qui en étoit aimée.

MÉDÉE.

Avec sincérité je dois aussi vous dire
Qu'assz malaisément on sort de mon empire,
Et que quand jusqu'à moi j'ai permis d'aspirer,
On ne s'abaisse plus à vous considérer.
Profitez des avis que ma pitié vous donne.

(*a*) Corneille a renchéri sur la pensée de Séneque, qui met dans la bouche de Médée ces paroles : *Medea superest.*

HYPSYPHILE.

A vous dire le vrai, cette hauteur étonne.
Je suis Reine, Madame, et les fronts couronnés...

MÉDÉE.

Et moi, je suis Médée; et vous m'importunez.

Corneille, Toison-d'Or.

Une femme qui avoit été témoin du combat des trois Horaces, mais qui n'en avoit pas vu la fin, vient annoncer au vieil Horace, que deux de ses fils ont été tués, et que le troisieme se voyant hors d'état de résister contre trois, avoit pris la fuite. Le pere alors outré de la lâcheté de son fils, entre en indignation contre lui; sur quoi sa fille qui étoit là présente, lui ayant dit :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?

Il répond froidement :

Qu'il mourût.

Il n'est pas douteux que le sublime qu'il y a dans le sentiment exprimé par ces paroles, vient de l'étonnement où nous jette le vieil Horace, qui, sur ce qu'on lui demande ce qu'il eût voulu qu'eût fait son fils, répond froidement qu'il n'avoit qu'à mourir, comme si mourir étoit la plus petite chose du monde: c'est cet air simple, cet air grand à la fois et naïf, qui produit cet effet sur nous, qui, craignant la mort infiniment, tombons

d'étonnement à l'aspect d'un homme qui a pour la mort une si grande indifférence.

Alexandre ayant vaincu Porus, Roi dans les Indes, Prince rempli d'un courage admirable, lui parle ainsi :

Votre fierté, Porus, ne se peut abaisser :
Jusqu'au dernier soupir vous m'osez menacer.
En effet, ma victoire en doit être alarmée,
Votre nom peut encor plus que toute une armée:
Je m'en dois garantir. Parlez donc, dites-moi,
Comment prétendez-vous que je vous traite?

PORUS.

En Roi.

ALEXANDRE.

Hé bien, c'est donc en Roi qu'il faut que je vous traite.
Je ne laisserai point ma victoire imparfaite.
Vous l'avez souhaité, vous ne vous plaindrez pas:
Régnez toujours, Porus, je vous rends vos Etats.

Alexandre, de Racine.

Prusias, Roi de Bithynie, Prince foible, et à qui la grande puissance des Romains causoit des frayeurs indignes de son rang, parle ainsi à son fils Nicomede dont le courage étoit fort élevé :

Mais donnons quelque chose à Rome qui se plaint,

Et tâchons d'assurer la Reine qni vous craint...
Je veux mettre d'accord l'amour et la nature,
Etre pere et mari dans cette conjoncture....

NICOMEDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi?
Ne soyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

Et que dois-je être?

NICOMEDE.

Roi.

Reprenez hautement ce noble caractere :
Un véritable Roi n'est ni mari ni pere;
Il regarde son trône, et rien de plus. Régnez :
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.

Nicomede, de Corneille.

Brutus reprochoit à César qu'il avoit opprimé la liberté de Rome; et César lui répondoit en ces termes :

Ah! c'est ce qu'il falloit reprocher à Pompée;
Par sa feinte vertu la tienne fut trompée.
Ce citoyen superbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu César pour son égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine
Eût laissé respirer la liberté Romaine?
Ah! sous un joug de fer il t'auroit accablé.

Qu'eût fait Brutus alors?

Mais Brutus lui répond :

Brutus l'eût immolé.

Mort de César, de Voltaire.

Emilie, dame Romaine, avoit donné lieu à une conspiration contre la vie d'Auguste. Elle n'avoit promis sa main à Cinna que sous la condition qu'on vengeroit la mort de son pere C. Toranius, qui avoit été proscrit pendant le triumvirat d'Auguste. Elle exhorte Cinna à persévérer dans son dessein, et elle parle d'Auguste en cet endroit :

Quelque soin qu'il se donne, et quelque ordre qu'il tienne,
Qui méprise sa vie, est maître de la sienne.
Plus le péril est grand, plus doux en est le fruit,
La vertu nous y jette, et la gloire le suit.
Regarde le destin de Brute et de Cassie ;
La splendeur de leur nom en est-elle obscurcie?
Sont-ils morts tout entiers avec leurs grands desseins ?
Ne les compte-t-on plus pour les derniers Romains?.....
Va marcher sur leurs pas où l'honneur te convie ;
Mais ne perds pas le soin de conserver ta vie.

Et ailleurs Cinna lui dit :

S'il est pour me trahir des esprits assez bas ;

Ma vertu pour le moins ne me trahira pas,
Vous la verrez brillante au bord des précipices
Se couronner de gloire en bravant les supplices.
S'il faut subir le coup d'un destin rigoureux,
Je mourrai tout ensemble heureux et malheureux :
Heureux pour vous servir, de perdre ainsi la vie :
Malheureux de mourir sans vous avoir servie.

Cinna, de Corneille.

La conjuration contre Auguste, dont les chefs étoient Cinna et Maxime, ayant été découverte, Maxime, qui aimoit Emilie, en faveur de laquelle cette conjuration avoit été formée, lui conseilloit de fuir avec lui, et lui parle en ces termes :

Prenons notre avantage avant qu'on nous poursuive :
Nous avons pour partir un vaisseau sur la rive...
Avec la même ardeur je saurai vous chérir,
Que....

EMILIE.

Tu m'oses aimer et tu n'oses mourir?
Tu prétends un peu trop : mais quoi que tu prétendes,
Rends-toi digne du moins de ce que tu demandes.....
Montre d'un vrai Romain la derniere vigueur,
Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur.

Cinna, de Corneille.

Pulchérie parle ainsi à Héraclius son frere, que l'Empereur Phocas vouloit faire mourir; dans ce moment elle n'étoit pas entierement convaincue qu'elle fût son frere, et on ne savoit pas encore qui étoit le véritable Héraclius.

Ah! Prince, il ne faut point d'assurance plus claire :
Si vous craignez la mort, vous n'êtes point mon frere ;
Ces indignes frayeurs vous ont trop découvert.

Heraclius, de Corneille.

Cette Princesse témoigne la même grandeur de sentimens par la fierté avec laquelle elle dit à Phocas qu'Héraclius voit le jour, et qu'il se vengera sur lui de la mort de son pere l'Empereur Maurice.

Au seul nom de Maurice il te fera trembler :
Puisqu'il se dit son fils, il veut lui ressembler.
Qui se laisse outrager, mérite qu'on l'outrage,
Et l'audace impunie enfle trop un courage.

Ibid.

Le Comte de Gormas menacé de la colere de son Prince, s'il refusoit de faire une satisfaction à Dom Diegue, à qui il avoit donné un soufflet, l'Officier envoyé de la part du Roi lui parle ainsi :

Mais songez que les Rois veulent être absolus.

LE COMTE.

Le sort en est jetté, Monsieur, n'en parlons plus.

D. ARIAS.

Adieu donc, puisqu'en vain je tâche à vous
résoudre :
Avec tous vos lauriers craignez encor la foudre.

LE COMTE.

Je l'attendrai sans peur.

D. ARIAS.

Mais non pas sans effet.

LE COMTE.

Nous verrons donc par-là Dom Diegue satisfait.
(*Seul.*)
Qui ne craint point la mort, ne craint point
les menaces :
J'ai le cœur au-dessus des plus fieres disgraces ;
Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,
Mais non me résoudre à vivre sans honneur.

Cid, de Corneille.

Honorie, sœur de l'Empereur Valentinien, parle ainsi à Attila, Roi des Huns :

Quand je voudrai l'aimer, je le pourrai sans
honte :
Il (*a*) est Roi comme vous.

ATTILA.

En effet, il est Roi.

(*a*) Elle parle de Valamir, Roi des Ostrogoths.

J'en demeure d'accord, mais non pas comme
moi.
Même splendeur de sang, même titre nous pare;
Mais de quelques degrés le pouvoir nous sépare...
A ses propres sujets il dispense mes loix;
Et s'il est Roi des Goths, je suis celui des Rois.

HONORIE.

Et j'ai de quoi le mettre au-dessus de ta tête,
Si-tôt que de ma main j'aurai fait sa conquête.
Tu n'as pour tout pouvoir que des droits usurpés
Sur des peuples surpris et des Princes trompés;
Tu n'as d'autorité que ce qu'en font les crimes:
Mais il n'aura de moi que des droits légitimes;
Et fût-il sous ta rage à tes pieds abattu,
Il est plus grand que toi, s'il a plus de vertu.

Attila, *de Corneille.*

Attila avoit eu la cruauté d'offrir pour époux à Ildione, sœur de Mérouée, Roi des Francs, Ardaric, Roi des Gépides, sous la condition qu'il tueroit Valamir, Roi des Ostrogoths, et il avoit menacé Ardaric de le faire périr, s'il refusoit de commettre cette action noire. Voici ce qu'Ardaric et Ildione se disent à cette occasion:

ARDARIC.

Il me fait son bourreau pour perdre un autre Roi,
A qui sa fureur fait la même offre qu'à moi.
Aux dépens de sa tête il veut qu'on vous obtienne,

On lui donne Honorie aux dépens de la mienne:
Sa cruelle faveur m'en a laissé le choix.

ILDIONE.

Quel crime voit sa rage à punir en deux Rois?

ARDARIC.

Le crime de tous deux, c'est d'aimer deux Princesses,
C'est d'avoir mieux que lui mérité leurs tendresses.
De vos bontés pour nous il nous fait un malheur,
Et d'un sujet de joie un excès de douleur.

ILDIONE.

Est-il orgueil plus lâche ou lâcheté plus noire?
Il veut que je vous coûte ou la vie ou la gloire,
Et serve de prétexte au choix infortuné
D'assassiner vous-même, ou d'être assassiné!
Il vous offre ma main comme un bonheur insigne,
Mais à condition de vous en rendre indigne;
Et si vous refusez par-là de m'acquérir,
Vous ne sauriez vous-même éviter de périr!

ARDARIC.

Il est beau de périr pour éviter un crime:
Quand on meurt pour la gloire, on revit dans l'estime;
Et triompher ainsi du plus rigoureux sort,
C'est s'immortaliser par une illustre mort...
Vous vengerez ma mort, et mon ame ravie...

ILDIONE.

ILDIONE.

Ah ! venger une mort, n'est pas rendre une vie.
Le tyran immolé me laisse mes malheurs,
Et son sang répandu ne tarit pas mes pleurs.

Ibid.

Eurydice, fille d'Artabaze, Roi d'Arménie, aimoit Surena, grand homme de guerre, et Général de l'armée d'Orode, Roi des Parthes. Sa confidente lui représentant qu'elle devoit faire un choix plus digne d'elle, lui disoit ces paroles :

Il n'est pas Roi, Madame.

Eurydice répond :

Il ne l'est pas,
Mais il sait rétablir les Rois dans leurs Etats.
Des Parthes le mieux fait d'esprit et de visage,
Le plus puissant en biens, le plus grand en courage,
Le plus noble ; joins-y l'amour qu'il a pour moi,
Et tout cela vaut bien un Roi qui n'est que Roi.

Surena, de Corneille.

Pacorus, fils d'Orode, aimoit Eurydice : il apprit qu'il avoit un rival, mais il ignoroit qui ce pouvoit être. Il parle ainsi à Eurydice :

Sachons, quoiqu'il en coûte,
Quel est ce grand rival qu'il faut que je redoute.

Dites : est-ce un héros? est-ce un Prince? est-ce
un Roi?

Mais Eurydice lui répond fierement :

C'est ce que j'ai connu de plus digne de moi.

Ibid.

Surena ayant été lâchement tué par l'ordre d'Orode ou de Pacorus, on vient apprendre cette nouvelle à Eurydice et à Palmis, sœur de cet infortuné guerrier. Comme la cause de sa mort venoit de ce qu'il étoit aimé d'Eurydice, Palmis dans le premier mouvement de sa douleur lui reprocha la mort de son frere; mais on verra qu'elle fut la réponse d'Eurydice.

PALMIS, *à Eurydice.*

Vous qui brûlant pour lui sans vous déterminer,
Ne l'avez tant aimé que pour l'assassiner;
Allez, d'un tel amour, allez voir tout l'ouvrage,
En recueillir le fruit, en goûter l'avantage.
Quoi! vous causez sa perte, et n'avez point de
pleurs?

EURYDICE.

Non, je ne pleure point, Madame, mais je meurs.
Ormene, soutiens-moi.

ORMENE.

Que dites-vous, Madame?

EURYDICE.

Généreux Surena, reçois toute mon ame.

Ibid.

Il faut convenir qu'il y a un des plus grands traits de sublime dans l'action d'Eurydice et dans sa réponse. Mourir en apprenant qu'on perd ce qu'on aime, être saisi au point de n'avoir pas la force d'en gémir, ce sont là des traits qui nous passent; et c'est parce que nous ne nous en sentons pas capables, que nous ne pouvons assez admirer ceux qui sont touchés à ce point. Mais ce qui caractérise ici le sublime, c'est le sang-froid, la tranquillité apparente qu'Eurydice met dans sa réponse : on l'accuse d'avoir assassiné Surena par ses irrésolutions; on l'envoie recueillir le fruit de ses lenteurs, on lui reproche de n'avoir pas une larme à verser pour lui. Comment répond-elle à tout cela? Elle dit qu'elle meurt, et elle tombe effectivement dans les bras de ses femmes, qui l'emportent mourante.

Bérénice (*a*) sentoit qu'elle étoit aimée de l'Empereur Titus; elle souhaitoit fort qu'il l'épousât, et parmi les raisons qu'elle lui donnoit pour le déterminer, elle lui dit ces paroles :

(*a*) Elle étoit Reine d'une partie de la Judée.

N'avez-vous pas un pouvoir absolu, Seigneur?

Voici la réponse de Titus :

Oui, mais j'en suis comptable à tout le monde :
Comme dépositaire, il faut que j'en réponde.
Un Monarque a souvent des loix à s'imposer :
Et qui veut pouvoir tout, ne doit pas tout oser.

Tite et Bérénice, de Corneille.

Viriate, Reine de Portugal, s'exprime de la maniere suivante en parlant de Sertorius, Général du parti de Marius en Espagne. Il est bon de savoir que la faction de Sylla l'avoit emporté sur celle de Marius, en sorte que tous les partisans de ce dernier avoient été obligés de prendre la fuite et de s'exiler de l'Italie; mais Sertorius, qui étoit un grand homme de guerre, se soutint vaillamment en Espagne, et battit souvent Pompée, qu'il appelloit un écolier de Sylla.

Ce ne sont point les sens que mon amour consulte :
Il hait des passions l'impétueux tumulte,
Et son feu que j'attache aux soins de ma grandeur,
Dédaigne tout mêlange avec leur folle ardeur.
J'aime en Sertorius ce grand art de la guerre
Qui soutient un banni contre toute la terre;

J'aime en lui ces cheveux tout couverts de lauriers,
Ce front qui fait trembler les plus braves guerriers,
Ce bras qui semble avoir la victoire en partage.
L'amour de la vertu n'a jamais d'yeux pour l'âge;
Le mérite a toujours des charmes éclatans,
Et quiconque peut tout, est aimable en tout tems.

Sertorius, de Corneille.

Rhadamiste, dont on a parlé ci-dessus, ayant appris que son frere Arsame aimoit Zénobie (celui-ci ignoroit que Rhadamiste fût son époux) fait connoître qu'il est agité par des soupçons injurieux à Zénobie. C'est alors que cette Princesse lui déclare qu'elle est prête à partir avec lui, et qu'elle ira où il voudra.

Prince (a), après cet aveu je ne vous dis plus rien :
Vous connoissez assez un cœur comme le mien,
Pour croire que sur lui l'amour ait quelque empire.
Mon époux est vivant, ainsi ma flamme expire.
Cessez donc d'écouter un amour odieux,
Et sur-tout gardez-vous de paroître à mes yeux.

(a) Elle parle à Arsame.

Pour toi (*a*), dès que la nuit pourra me le
permettre,
Dans tes mains, en ces lieux, je viendrai me
remettre :
Je connois la fureur de tes soupçons jaloux ;
Mais j'ai trop de vertu pour craindre mon époux.

C'est dans ce dernier vers que réside le sentiment sublime; il est inutile d'ajouter ici aucune réflexion pour le faire comprendre. Il y a des choses qu'il est plus facile de sentir que d'exprimer. Telle est cette pensée de Zénobie, dont les personnes de bon goût connoîtront toute la beauté.

Dans la tragédie d'Héraclius, par Corneille, il est un temps où un faux billet de l'Empereur Maurice jette dans l'erreur les principaux personnages de cette piece. C'est à cette occasion que Pulchérie croyant que Martian, qu'elle aimoit, étoit le véritable Héraclius, et se trouvoit par-là être son frere, fait éclater toute la grandeur de ses sentimens en ces termes :

Ce grand coup m'a surprise, et ne m'a point
troublée ;
Mon ame l'a reçu sans en être accablée ;
Et comme tous mes feux n'avoient rien que de
saint,

(*b*) Rhadamiste.

L'honneur les alluma, le devoir les éteint.
Je ne vois plus d'amant, où je rencontre un frere,
L'un ne peut me toucher, ni l'autre me déplaire :
Et je tiendrai toujours mon bonheur infini,
Si les miens sont vengés et le tyran (*a*) puni.

Héraclius.

C'est à l'occasion de cette même erreur, que Martian, fils de Phocas, croit être le véritable Héraclius; et comme il en prit le nom aussi tôt, et qu'il se disoit tel à Phocas, ce tyran le menaçoit de la mort. C'est dans ces circonstances que Martian parle ainsi à Phocas :

J'entends donc mon arrêt sans qu'on me le prononce :
Héraclius mourra comme a vécu Léonce (*b*).
Bon sujet, meilleur Prince, et ma vie et ma mort
Rempliront dignement l'un et l'autre sort.
La mort n'a rien d'affreux pour une ame bien née :
A mes côtés pour toi je l'ai cent fois traînée,
Et mon dernier exploit contre tes ennemis,
Fut d'arrêter son bras qui tomboit sur ton fils.

Ibid.

(*a*) Phocas, meurtrier de l'Empereur Maurice, pere de Pulchérie.

(*b*) Le vrai Martian passoit pour Léonce, et le vrai Héraclius pour Martian.



CHAPITRE VII.

Des Scenes célebres.

AVANT de rapporter quelques scenes brillantes de nos Poëtes les plus célebres, on a cru devoir donner une idée du caractere des deux grands hommes qui ont si fort illustré le théâtre François; nous commencerons par celui de Corneille.

Avant (*a*) M. de Corneille, la France n'avoit rien vu sur la scene de sublime, ni même, pour ainsi dire, de raisonnable. Ce grand homme, guidé par son seul génie, étudia les grands maîtres de l'antiquité qui avoient traité cette matiere; et joignant ses propres réflexions aux connoissances qu'il puisa chez eux, il se fraya des routes qu'on avoit ignorées jusqu'alors. Dédaignant fierement le faux goût de son siecle qui régnoit dans les pieces de ceux qui l'avoient précédé, « il se » forma une haute idée de la tragédie, et » il comprit de bonne heure que les plus » grands intérêts devoient en être les uni» ques ressorts ». Peignant donc ses caracteres d'après l'idée de cette grandeur Romaine

(*a*) Ce qui est marqué par des guillemets est pris des Réflexions de M. de Fontenelle dans la vie de Corneille.

dont il s'étoit si bien rempli, il la mit en œuvre avec tout le succès que ses heureux talens pouvoient lui promettre. Il forma ses figures plus grandes, à la vérité, que le naturel, mais nobles, hardies, admirables dans toutes leurs proportions; et comme la pompe des vers lui étoit naturelle, il revêtit de leur harmonie les sentimens qu'il donna à ses héros, et répandit sur tous ses grands tableaux des graces fieres et sublimes. On admira la richesse de ses expressions, l'élévation de ses pensées et la maniere impérieuse dont il manioit, pour ainsi dire, la raison humaine.

Le succès de ses premieres pieces tragiques fut si prodigieux, que les lecteurs autant que les spectateurs se sentirent transportés pour lui d'une admiration qui alla, pour ainsi parler, jusqu'à l'idolâtrie. Ses vers étoient dans la bouche de tout le monde, et *cela est beau comme le Cid*, étoit une louange qui avoit passé en proverbe. L'ingénieux (*a*) auteur de sa vie nous apprend «que » M. de Corneille avoit dans son cabinet » cette piece traduite en toutes les langues de » l'Europe, hors l'Esclavone et la Turque». Tout le monde sait que cette célebre piece excita la jalousie du Cardinal de Rhichelieu.

(*a*) M. de Fontenelle.

Ce Ministre, dont le nom sera immortel, par une foiblesse qu'on ne sait comment allier avec ses grandes qualités, y vouloit joindre celle de faire des pieces de théâtre, il engagea donc l'Académie Françoise à porter un jugement sur le Cid relativement à la critique qu'en avoit faite M. de Scudery. Comment refuser un Ministre qui protégeoit les talens et qui remuoit à son gré toute l'Europe? Cependant les hommes sages qui furent chargés de cette critique « vinrent à bout de con- » server tous les égards qu'ils devoient d'un » côté à un si grand homme, qui ne cessoit » de l'être qu'en cela seul, et de l'autre à » l'estime prodigieuse que le public avoit » conçue du Cid. L'Académie satisfit le » Cardinal, dit M. de Fontenelle, en re- » prenant exactement tous les défauts de » cette piece, et le public en même-temps, » en les reprenant avec modération, sou- » vent même avec louange. » De-là on fit cette remarque, que si la plus belle piece de théâtre étoit le Cid, la plus saine critique qui eût jamais été faite, étoit celle du Cid.

On peut dire enfin de Corneille « qu'il a » donné le premier les véritables regles du » Poëme dramatique, qu'il a découvert les » vraies sources du beau, et qu'il les a ou- » vertes à tout le monde ». Il a jetté le sublime dans les passions: l'ambition, la colere,

la vengeance, la jalousie, l'amour même, cette passion où il entre tant de foiblesse, portent chez lui un caractere de grandeur qu'il a créé, et que nul autre n'a pu surpasser : aussi a-t-on dit de lui qu'il a trouvé le secret d'exciter dans l'ame cet étonnement que produit la grandeur des sentimens. Partout il instruit et il maîtrise tous les hommes indifféremment par les maximes, les préceptes, les traits sententieux dont il abonde. Il étoit véritablement digne de faire parler les Rois et les grands hommes convenablement à leur rang et à leur caractere. Quel autre que lui a mieux rendu le langage de la majesté royale et celui des héros de l'antiquité, dont il nous a déployé toute l'ame ? C'est ainsi, nous disons-nous, que ces hommes illustres devoient parler et agir. Ce n'étoit pas sans raison que le Maréchal de Grammont disoit finement que Corneille étoit le bréviaire des Rois.

» Il faut avouer que dans ses dernieres » tragédies, les beautés ne sont pas si com- » munes; mais aussi y trouve-t-on des » scenes que Corneille étoit seul capable de » faire. C'est ce qu'on remarque dans celles » de ses pieces qui ont eu le moins de répu- » tation; comme dans Attila, la scene où » ce Prince délibere s'il se doit allier à » l'Empire qui est prêt à tomber, où à la

» France qui s'éleve. Il en est de même de » de la scene d'Agésilas et de Lysander, » dans la tragédie qui porte le nom du » premier. » Enfin, dans les pieces mêmes qui devroient se sentir du déclin de son âge, son même génie se fait appercevoir, et on peut dire avec plus de vérité du Poëte François, ce que Longin a dit d'Homere, que dans ses derniers ouvrages, il est semblable au soleil, qui a toujours la même grandeur quand il se couche, mais qui n'a plus tant de force. A tous ces traits nous croyons devoir ajouter que, dans les ouvrages en prose du grand Corneille, on trouve partout un goût exquis, une raison épurée: lorsqu'il parle de lui-même, on découvre un certain air de franchise qui le fait aimer et admirer en même-temps. On voit que dans le compte qu'il rend de ses pieces, soit qu'il nous instruise de leur succès ou de leur chûte, il le fait avec une noble indifférence, et on sent par-tout cette grandeur Romaine à laquelle il a donné lui-même tant d'éclat dans ses tragédies.

Scenes brillantes et intéressantes par la beauté des sentimens et des situations.

Rodrigue, célebre cavalier Espagnol, ayant tué dans un duel le Comte de Gormas, pere de Chimene dont il étoit l'amant,

vient lui présenter son épée, pour qu'elle venge sur lui la mort de son pere. Voici quelques traits de cette brillante scene qui attache si fort les spectateurs par la situation vive qu'elle expose.

RODRIGUE.

Hé bien! sans vous donner la peine de poursuivre,
Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMENE.

Elvire, où sommes-nous, et qu'est-ce que je voi?
Rodrigue en ma maison, Rodrigue devant moi!

RODRIGUE.

N'épargnez point mon sang; goûtez sans résistance
La douceur de ma perte et de votre vengeance.

CHIMENE.

Hélas!

RODRIGUE.

Ecoute-moi.

CHIMENE.

Je me meurs.

RODRIGUE.

Un moment.

CHIMENE.

Va, laisse-moi mourir.

RODRIGUE.

Quatre mots seulement.

Aprés, ne me réponds qu'avec cette épée.

CHIMENE.

Quoi! du sang de mon pere encor toute trempée.

RODRIGUE.

Ma Chimene:

CHIMENE.

Ote-moi cet objet odieux
Qui reproche ton crime et ta vie à mes yeux.

RODRIGUE.

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,
Pour croître ta colere, et pour hâter ma peine.

CHIMENE.

Il est teint de mon sang.

RODRIGUE.

Plonge-le dans le mien.
Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien.

CHIMENE.

Ah! quelle cruauté, qui tout en un jour tue
Le pere par le fer, la fille par la vue!
Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir.
Tu veux que je t'écoute, et tu me fais mourir.

RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie
De finir par tes mains ma déplorable vie....
Mais je puis opposer à tes plus forts appas,

Qu'un homme sans honneur (*a*) ne te méritoit pas ;
Que malgré cette part que j'avois en ton ame,
Qui m'aima généreux, me haïroit infâme...
Je t'ai fait une offense, et j'ai dû m'y porter
Pour effacer ma honte, et pour te mériter.
Mais quitte envers l'honneur, et quitte envers mon pere,
C'est maintenant à toi que je veux satisfaire ;
C'est pour t'offrir mon sang qu'en ces lieux tu me vois :
J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.
Je sais qu'un pere mort t'arme contre mon crime.
Je ne t'ai point voulu dérober ta victime :
Immole avec courage au sang qu'il a perdu
Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

CHIMENE.

Ah ! Rodrigue, il est vrai, quoique ton ennemie,
Je ne puis te blâmer d'avoir fui l'infamie ;
Et de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs :
Je sais que l'honneur, après un tel outrage,
Demandoit à l'ardeur d'un généreux courage...
Même soin me regarde, et j'ai pour m'affliger
Ma gloire à soutenir, et mon pere à venger....

(*a*) Dom Diegue, pere de Rodrigue, avoit reçu un soufflet du pere Chimene.

De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
Ma générosité doit répondre à la tienne :
Tu t'es, en m'offensant, montré digne de moi :
Je me dois, par ta mort, montrer digne de toi.

RODRIGUE.

Ne differe donc plus ce que l'honneur t'ordonne ;
Il demande ma tête, et je te l'abandonne....
Je mourrai trop heureux, mourant d'un coup si beau.

CHIMENE.

Va, je suis ta partie, et non pas ton bourreau.
Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre?
Je la dois attaquer, mais tu la dois défendre.
C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir,
Et je dois te poursuivre et non pas te punir.

RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur! hélas! quoi que je fasse,
Ne pourrai je à la fin obtenir cette grace?
Au nom d'un pere mort et de notre amitié,
Punis-moi par vengeance ou du moins par pitié.
Ton malheureux amant aura bien moins de peine
A mourir par ta main, qu'à vivre avec ta haine.

CHIMENE.

Va, je ne te haïs point.

RODRIGUE.

Tu le dois.

CHIMENE.

Je ne puis.

RODRIGUE.

Crains-tu si peu le blâme et si peu les faux bruits?
Quand on saura mon crime, et que ta flamme dure,
Que ne publiront point l'envie et l'imposture?
Force-les au silence, et sans plus discourir,
Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMENE.

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie;
Et je veux que la voix de la plus noire envie
Eleve au Ciel ma gloire, et plaigne mes ennuis.
Sachant combien je t'aime et que je te poursuis...

RODRIGUE.

Adieu, je vais traîner une mourante vie
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

CHIMENE.

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi
De ne respirer pas un moment après toi.

Suite du même sujet.

On vient d'apprendre à Chimene que Rodrigue a remporté une grande victoire sur les ennemis de l'Etat, ce qui fait qu'elle est partagée entre le dessein que l'honneur lui impose de poursuivre la vengeance de

son pere contre Rodrigue, et l'amour qu'elle a pour ce brave guerrier : on sent qu'elle voudroit que la gloire de Rodrigue fût pour elle un sujet de douleur, mais sa foiblesse la trahit; cependant, pour se faire illusion à elle-même, elle fait éclater des sentimens qui conviennent à la situation où elle est, et la tristesse dont elle doit être remplie.

CHIMENE.

N'est-ce point un faux bruit? le sais-tu bien, Elvire?

ELVIRE.

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,
Et porte jusqu'au Ciel, d'une commune voix,
De ce jeune héros les glorieux exploits.
Les Maures devant lui n'ont paru qu'à leur honte.
Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus prompte :
Trois heures de combat laissent à nos guerriers
Une victoire entiere et deux Rois prisonniers.
La valeur de leur chef ne trouve point d'obstacles.

CHIMENE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles !

ELVIRE.

De ses nobles efforts ces deux Rois sont le prix :

Sa main les a vaincus, et sa main les a pris.

CHIMENE.

De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges?

ELVIRE.

Du peuple qui par-tout fait sonner ses louanges,
Le nomme de sa joie et l'objet et l'auteur,
Son ange tutélaire et son libérateur.

CHIMENE.

Et le Roi, de quel œil voit-il tant de vaillance?

ELVIRE.

Rodrigue n'ose encor paroître en sa présence;
Mais Dom Diegue ravi lui présente enchaînés
Au nom de ce vainqueur ces captifs couronnés,
Et demande pour grace à ce généreux Prince,
Qu'il daigne voir la main qui sauve la province.

CHIMENE.

Mais n'est-il point blessé?

ELVIRE.

Je n'en ai rien appris.
Vous changez de couleur!..... Reprenez vos esprits.

CHIMENE.

Reprenons aussi ma colere affoiblie :
Pour m'informer de lui, faut-il que je m'oublie!
On le vante, on le loue, et mon cœur y consent!
Mon honneur est muet! mon devoir impuissant!
Silence, mon amour, laisse agir ma colere :
S'il a vaincu deux Rois, il a tué mon pere.

Ces tristes vêtemens, où je lis mon malheur,
Sont les premiers effets qu'ait produit sa valeur;
Et quoi qu'on dise ailleurs d'un cœur si magnanime,
Ici tous les objets me parlent de son crime.
Vous qui rendez la force à mes ressentimens,
Voiles, crêpes, habits, lugubres ornemens,
Pompe que me prescrit sa premiere victoire,
Contre ma passion soutenez bien ma gloire;
Et lorsque mon amour prendra trop de pouvoir,
Parlez à mon esprit de mon triste devoir.

Suite du même sujet.

Dom Fernand, Roi de Castille, ayant permis à un cavalier de sa cour de se battre contre Rodrigue, pour venger Chimene de la mort de son pere, Rodrigue, avant que d'aller à ce combat, parle ainsi à Chimene:

RODRIGUE.

Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt.
Votre ressentiment choisit la main d'un autre:
Je ne méritois pas de mourir de la vôtre.
On ne me verra point en repousser les coups:
Je dois plus de respect à qui combat pour vous;
Et ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent,
Puisque c'est votre honneur que ses armes soutiennent,

Je vais lui présenter mon estomac ouvert,
Adorant en sa main la vôtre qui me perd.

CHIMENE.

Si d'un triste devoir la juste violence
Qui me fait malgré moi poursuivre ta vaillance,
Prescrit à ton amour une si forte loi,
Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi;
En cet aveuglement ne perds pas la mémoire
Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire,
Et que dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,
Quand on le saura mort, on le croira vaincu...
Je t'en vois cependant faire si peu de compte,
Que sans rendre combat, tu veux qu'on te surmonte.
Quelle inégalité ravale ta vertu?
Pourquoi ne l'as-tu plus? ou pourquoi l'avois-tu?
Quoi! tu n'es généreux que pour me faire outrage?
S'il ne faut m'offenser, n'as-tu point de courage?
Et traites-tu mon pere avec tant de rigueur,
Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur?
Va, sans vouloir mourir, laisse-moi te poursuivre,
Et défends ton honneur si tu ne veux plus vivre...

RODRIGUE.

Sans qu'on ose m'accuser d'avoir manqué de cœur,

Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur,
On dira seulement : Il adoroit Chimene,
Il n'a pas voulu vivre, et mériter sa haine....
Pour venger son honneur, il perdit son amour;
Pour venger son amante, il a quitté le jour,
Préférant, quelque espoir qu'eût son ame asservie,
Son honneur à Chimene, et Chimene à sa vie...

CHIMENE.

Puisque, pour t'empêcher de courir au trépas,
Ta vie et ton honneur sont de foibles appas,
Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche
Défends-toi maintenant pour m'ôter à Dom Sanche....
Et si tu sens pour moi ton cœur encor épris,
Sors vainqueur d'un combat dont Chimene est le prix.

Cid, de Corneille.

Scenes célebres par la dignité des personnages et l'élévation des sentimens.

L'Empereur Auguste met en délibération s'il quittera l'Empire ou s'il le retiendra. C'est le sujet de la scene suivante, dans laquelle on voit que le souverain pouvoir n'est pas capable de mettre le cœur humain au-dessus de tous ses desirs, et qu'il renferme

plus de soucis qu'on ne s'imagine. On y voit les réponses de Cinna et de Maxime, à qui Auguste demande leur avis sur un dessein de cette importance. Cette scene est traitée avec toute la noblesse et la dignité que demandoit un pareil sujet, l'élévation y regne dans les sentimens, et l'harmonie dans les vers; tout y est digne du grand Corneille. On n'en a recueilli que les traits les plus remarquables.

AUGUSTE.

Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
Cette grandeur sans borne et cet illustre rang
Qui m'a jadis coûté tant de peine et de sang,
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune,
D'un courtisan flatteur la présence importune,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on cesse d'aimer si-tôt qu'on en jouit.
L'ambition déplaît quand elle est assouvie :
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie;
Et comme notre cœur jusqu'au dernier soupir
Toujours vers quelque objet pousse quelque desir;
Il se ramene en soi n'ayant plus où se prendre,
Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.
J'ai souhaité l'Empire, et j'y suis parvenu;
Mais en le souhaitant, je ne l'ai pas connu.

Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes.
D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,
Mille ennemis secrets, la mort à tout propos,
Point de plaisir sans trouble, et jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans le pouvoir suprême,
Le grand César mon pere en a joui de même :
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est démis, et l'autre l'a gardé.
Mais l'un cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville,
L'autre tout débonnaire au milieu du Sénat,
A vu trancher ses jours par un assassinat.
Ces exemples récens suffiroient pour m'instruire,
Si par l'exemple seul on se devoit conduire.
L'un m'invite à le suivre, et l'autre me fait peur.
Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur;
Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées,
N'est pas toujours écrit dans les choses passées.
Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt, un autre est conservé.
Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
Vous, qui me tenez lieu d'Agrippa, de Mécene,
Pour résoudre ce point avec eux débattu,
Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu.
Vous mettrez et l'Europe et l'Asie et l'Afrique
Sous les loix d'un Monarque ou d'une République :
Votre

Votre avis est ma regle, et par ce seul moyen
Je veux être Empereur ou simple citoyen.

CINNA.

N'imprimez pas, Seigneur, une honteuse marque
À ces rares vertus qui vous ont fait Monarque;
Vous l'êtes justement, et c'est sans attentat
Que vous avez changé la forme de l'Etat.
On ne renonce point aux grandeurs légitimes;
On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crimes;
Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,
Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis.
Rome est dessous vos loix par les droits de la guerre,
Qui sous les loix de Rome a mis toute la terre.
Vos armes l'ont conquise, et tous les conquérans
Pour être usurpateurs, ne sont pas des tyrans.
Quand ils ont sous leurs loix asservis des provinces,
Gouvernant justement, ils s'en font justes Princes.
C'est ce que fit César : il vous faut aujourd'hui
Condamner sa mémoire, ou faire comme lui...
On entreprend assez, mais aucun n'exécute :

Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute (*a*):
Enfin, s'il faut attendre un semblable revers,
Il est beau de mourir maître de l'univers.

MAXIME.

Suivez, suivez, Seigneur, le Ciel qui vous inspire :
Votre gloire redouble à mépriser l'Empire ;
Et vous serez fameux chez la postérité
Moins pour l'avoir conquis que pour l'avoir quitté.
Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême ;
Mais, pour y renoncer, il faut la vertu même ;
Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner,
Après un sceptre acquis, la douceur de régner.

CINNA.

Rome a reçu des Rois ses murs et sa naissance ;
Elle tient des Consuls sa gloire et sa puissance,
Et reçoit maintenant de vos rares bontés
Le comble souverain de ses prospérités.
Sous vous l'Etat n'est plus en pillage aux armées ;
Les portes de Janus par vos mains sont fermées ;
Ce que sous les Consuls on n'a vu qu'une fois,
Et qu'a fait voir comme eux le second de nos Rois....

(*a*) Brutus fut un de ceux qui assassinerent Jules-César.

Que l'amour du pays, que la pitié vous touche.
Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
Considérez le prix que vous avez coûté :
Non pas qu'elle vous croie être trop acheté :
Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée.
Mais une juste peur tient son ame effrayée...
Si vous aimez encore à la favoriser,
Otez-lui les moyens de se plus diviser....
Vous la replongerez, en quittant cet Empire,
Dans les maux dont à peine encore elle respire,
Et de ce peu, Seigneur, qu'il lui reste de sang,
Une guerre nouvelle épuisera son flanc....
Conservez-vous, Seigneur, en lui laissant un maître
Sous qui son vrai bonheur commence de renaître;
Et pour mieux assurer le bien commun de tous,
Donnez un successeur qui soit digne de vous.

AUGUSTE.

N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte :
Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus forte;
Et quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,
Je consens à me perdre, afin de la sauver.

Cinna, de Corneille.

Images de la grandeur Romaine.

La faction de Sylla l'ayant emporté à Rome sur celle de Marius, ce dernier fut proscrit et obligé de prendre la fuite, et de se tenir caché : tous ses partisans eurent le même sort, et quitterent l'Italie. Sertorius, un des plus grands hommes de guerre qu'il y ait eu parmi les Romains, fut de ce nombre; il se réfugia en Espagne, y forma un parti considérable des restes de la faction de Marius; il s'y soutint vaillamment contre toutes les forces de celle de Sylla, et remporta même de grands avantages sur le fameux Pompée : mais les deux partis étant convenus d'une treve, Pompée se rendit dans la ville où étoit Sertorius, et eut avec lui une conférence qui fait le sujet de la scene suivante. On a remarqué avec raison que la grandeur Romaine éclate dans cette piece avec toute sa pompe, mais sur-tout dans la scene dont il s'agit. On est ravi d'être témoin de la conversation de deux grands hommes, qui, malgré les grands intérêts qu'ils ont à demêler, accompagnent leurs discours de cette politesse noble et délicate qui paroît comme naturelle aux personnes d'une haute naissance. Il semble, dit ingénieusement M. de Fontenelle, à

l'occasion de cette piece (*a*), que M. de Corneille ait eu des mémoires particuliers sur les Romains, pour avoir si bien saisi leur caractere et leurs mœurs.

SERTORIUS.

Seigneur, qui des mortels eut jamais osé croire
Que la treve à tel point dût rehausser ma gloire;
Qu'un nom à qui la guerre a fait trop applaudir,
Dans l'ombre de la paix trouvât à s'aggrandir?
Certes, je doute encor si ma vue est trompée,
Alors que dans ces murs je vois le grand Pompée.....

POMPÉE.

L'inimitié qui regne entre nos deux partis
N'y rend pas de l'honneur tous les droits amortis.
Comme le vrai mérite a ses prérogatives
Qui prennent le dessus des haines les plus vives,
L'estime et le respect sont de justes tributs
Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus;
Et c'est ce que vient rendre à la haute vaillance
Dont je ne fais ici que trop d'expérience,
L'ardeur de voir de près un si fameux héros,
Sans lui voir en la main pique ni javelots,
Et le front désarmé de ce regard terrible,
Qui dans nos escadrons guide un bras invincible.
Je suis jeune et guerrier, et tant de fois vainqueur,

(*a*) Vie de Corneille.

Que mon trop de fortune a pu m'enfler le cœur.
Mais, et ce franc aveu sied bien aux grands courages,
J'apprends plus contre vous par mes désavantages,
Que les plus beaux succès qu'ailleurs j'ai remportés
Ne m'ont encore appris par mes prospérités.
Ah! si je vous pouvois rendre à la République,
Que je croirois lui faire un présent magnifique!
Et que j'irois, Seigneur, à Rome avec plaisir,
Puisque la trêve enfin m'en donne le loisir,
Si j'y pouvois porter quelque foible espérance
D'y conclure un accord d'une telle importance?
Près de l'heureux Sylla ne puis-je rien pour vous?
Et près de vous, Seigneur, ne puis-je rien pour tous?

SERTORIUS.

Vous ne me donnez rien par cette haute estime
Que vous n'ayez déjà dans le degré sublime.
La victoire attachée à vos premiers exploits,
Un triomphe avant l'âge où le souffrent nos loix,
Avant la dignité qui permet d'y prétendre,
Font trop voir quels respects l'univers vous doit rendre.
Si dans l'occasion je ménage un peu mieux

L'assiette du pays et la faveur des lieux (*a*),
Si mon expérience en prend quelque avantage,
Le grand art de la guerre attend quelquefois l'âge....
Quant à l'heureux Sylla, je n'ai rien à vous dire :
Je vous ai montré l'art d'affoiblir son empire;
Et si je puis jamais y joindre des leçons
Dignes de vous apprendre à repasser les monts,
Je suivrai d'assez près votre illustre retraite,
Pour traiter avec lui sans besoin d'interprête;
Et sur les bords du Tibre, une pique à la main,
Lui demander raison pour le peuple Romain.

POMPÉE.

De si hautes leçons, Seigneur, sont difficiles,
Et pourroient vous donner quelques soins inutiles,
Si vous faisiez dessein de me les expliquer
Jusqu'à m'avoir appris à les bien pratiquer.

SERTORIUS.

Aussi me pourriez-vous épargner quelque peine,
Si vous vouliez avoir l'ame toute Romaine....
Car je garde avec vous la même liberté
Que si votre Sylla n'avoit jamais été.

(*a*) M. de Turenne étant un jour à une représentation de Sertorius, s'écria à deux ou trois endroits de la piece : « *Où donc Corneille a-t-il appris l'art de la » guerre?* » Parnasse François, *de M. du Tillet*, *art. de Corneille.*

Est-ce être tout Romain qu'être chef d'une guerre
Qui veut tenir aux fers les maîtres de la terre?
Ce nom sans vous et lui nous seroit encor dû :
C'est par lui, c'est par vous que nous l'avons
perdu.
C'est vous qui sous le joug traînez des cœurs
si braves :
Ils étoient plus que Rois, ils sont moindres
qu'esclaves ;
Et la gloire qui suit vos plus nobles travaux,
Ne fait qu'approfondir l'abîme de leurs maux.
Leur misere est le fruit de votre illustre peine :
Et vous pensez avoir l'ame toute Romaine!
Vous avez hérité ce nom de vos ayeux :
Mais s'il vous étoit cher, vous le rempliriez
mieux.

POMPEE.

Je le crois bien remplir, quand tout mon cœur
s'applique
Aux soins de rétablir un jour la République.
Mais vous jugez, Seigneur, de l'ame par le bras,
Et souvent l'un paroît ce que l'autre n'est pas.
Lorsque deux factions divisent un Empire,
Chacun suit au hasard la meilleure ou la pire,
Suivant l'occasion ou la nécessité
Qui l'emporte vers l'un ou vers l'autre côté.
Le plus juste parti difficile à connoître,
Nous laisse en liberté de nous choisir un maître?

Mais quand ce choix est fait on ne s'en dédit
plus.
J'ai servi sous Sylla du temps de Marius,
Et servirai sous lui tant qu'un destin funeste
De nos divisions soutiendra quelque reste.
Je m'abandonne au cours de sa félicité
Tandis que tous mes vœux sont pour la liberté.

SERTORIUS.

Comme je vous estime, il m'est aisé de croire
Que de la liberté vous feriez votre gloire,
Que votre ame en secret lui donne tous ses
vœux :
Mais si je m'en rapporte aux esprits soupçon-
neux,
Vous aidez aux Romains à faire essai d'un
maître,
Sous ce flatteur espoir qu'un jour vous pourrez
l'être.
La main qui les opprime et que vous soutenez,
Les accoutume au joug que vous leur destinez;
Et doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage,
Aux périls de Sylla vous fondez leur courage.

POMPÉE.

Le temps détrompera ceux qui parlent ainsi :
Mais justifiera-t-il ce que l'on voit ici?
Permettez qu'à mon tour je parle avec franchise:
Votre exemple à la fois m'instruit et m'autorise.
Je juge comme vous sur la foi de mes yeux,

Et laisse le dedans à pénétrer aux dieux.
Ne vit-on pas ici (*a*) sous les ordres d'un homme?
N'y commandez-vous pas comme Sylla dans Rome?
Du nom de dictateur, du nom de général,
Qu'importe, si des deux le pouvoir est égal?
Le titres différens ne sont rien à la chose :
Vous imposez des loix, ainsi qu'il en impose;
Et s'il est périlleux de s'en faire haïr,
Il ne seroit pas sûr de vous désobéir.
Pour moi, si quelque jour je suis ce que vous êtes,
J'en userai peut-être alors comme vous faites :
Jusques-là....

SERTORIUS.

Vous pourriez en douter jusques-là,
Et me faire un peu moins ressembler à Sylla.
Si je commande ici, le Sénat me l'ordonne :
Mes ordres n'ont encore assassiné personne;
Je n'ai pour ennemis que ceux du bien commun;
Je leur fais bonne guerre, et n'en proscris pas un.
C'est un asyle ouvert que mon pouvoir suprême;
Et si l'on m'obéit, ce n'est qu'autant qu'on m'aime.

(*a*) La scene est à Nertobrige, ville d'Arragon, conquise par Sertorius.

POMPÉE.

Et votre empire est d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux;
Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire;
Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire,
Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.
Ainsi parlent, Seigneur, les ames soupçonneuses.
Mais n'examinons point ces questions fâcheuses,
Ni si c'est un Sénat qu'un amas de bannis
Que cet asyle ouvert sous vous a réunis.
Une seconde fois, n'est-il aucune voie
Par où je puisse à Rome emporter quelque joie?
Elle seroit extrême à trouver les moyens
De rendre un si grand homme à ses concitoyens.
Il est doux de revoir les murs de la patrie:
C'est elle par ma voix, Seigneur, qui vous en prie,
C'est Rome....

SERTORIUS.

Le séjour de votre Potentat,
Qui n'a que ses fureurs pour maximes d'Etat?
Je n'appelle plus Rome, un enclos de murailles
Que ses proscriptions comblent de funérailles:
Ces murs dont le destin fut autrefois si beau,
N'en sont que la prison, ou plutôt le tombeau.

Mais pour revivre ailleurs dans sa premiere
force,
Avec les faux Romains elle a fait plein divorce :
Et comme autour de moi j'ai tous ses vrais appuis,
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où
je suis.
Parlons pourtant d'accord, etc.

Mais ces deux grands hommes se séparent sans pouvoir convenir de leurs différends.

Idée de la puissance des Romains, et de l'empire qu'ils avoient pris sur les Rois même.

Après la bataille de Pharsale, que Jules-César gagna contre Pompée, ce Romain infortuné prit le chemin de l'Egypte pour y trouver un asyle chez Ptolomée, qui en étoit Roi, et à qui il avoit rendu de grands services : mais ce Prince barbare, par une politique des plus cruelles crut qu'il falloit faire un présent à César de la tête de Pompée. Ainsi, dans le moment que Pompée aborda en Egypte, il fut assassiné par l'ordre de Ptolomée. César arriva immédiatement après. La cruauté de Ptolomée lui fit horreur, et il fut indigné de son audace. Ce Prince lache essaya de le fléchir par toute sorte de respects et même de bassesses. On verra comment César lui

parle : c'est ce qui fait le sujet de la scene suivante :

PTOLOMÉE.

Seigneur, montez au trône, et commandez ici.

CÉSAR.

Connoissez-vous César, de lui parler ainsi?
Que m'offriroit de pis la fortune ennemie,
A moi qui tient le trône égal à l'infamie ?
Certes Rome à ce coup pourroit bien se vanter
D'avoir eu juste lieu de me persécuter,
Elle qui d'un même œil les donne et les dédaigne,
Qui ne voit rien aux Rois qu'elle aime ou qu'elle craigne,
Et qui verse en nos cœurs avec l'ame et le sang,
Et la haine du nom, et le mépris du rang.
C'est ce que de Pompée il vous falloit apprendre:
S'il en eût aimé l'offre, il eût su s'en défendre ;
Et le trône et le Roi se seroient ennoblis
A soutenir la main qui les a rétablis...
Vous n'avez pu former une si noble envie.
Mais quel droit aviez-vous sur cette illustre vie?
Que vous devoit son sang pour y tremper vos mains,
Vous qui devez respect aux moindres des Romains ?....
Pensez-vous que j'ignore ou que je dissimule

Que vous n'auriez pas eu pour moi plus de scrupule,
Et que s'il m'eût vaincu, votre esprit complaisant
Lui faisoit de ma tête un semblable présent?
Graces à ma victoire, on me rend des hommages
Où ma fuite eût reçu toute sorte d'outrages :
Au vainqueur, non à moi, vous faites tout l'honneur;
Si César en jouit, ce n'est que par bonheur.
Amitié dangereuse et redoutable zele
Que regle la fortune, et qui tourne avec elle!
Mais parlez, c'est trop être interdit et confus.

PTOLOMÉE.

Je le suis, il est vrai, si jamais je le fus;
Et vous-même avoûrez que j'ai sujet de l'être :
Etant né souverain, je vois ici mon maître;
Ici, dis-je, où ma cour tremble en me regardant,
Où je n'ai point encore agi qu'en commandant,
Je vois une autre cour sous une autre puissance,
Et ne puis plus agir qu'avec obéissance.
De votre seul aspect je me suis vu surpris,
Jugez si vos discours rassurent mes esprits!...
Dans ces étonnemens dont mon ame est frappée,
De rencontrer en vous le vengeur de Pompée,
Il me souvient pourtant que s'il fut notre appui,
Nous vous dûmes dès-lors autant et plus qu'à lui....

Nous avons honoré votre ami, votre gendre,
Jusqu'à ce qu'à vous-même il ait osé se prendre;
Mais voyant son pouvoir, de vos succès jaloux,
Passer en tyrannie et s'armer contre vous...

CÉSAR.

Tout beau, que votre haine en son sang assouvie
N'aille point à sa gloire : il suffit de sa vie.
N'avancez rien ici que Rome ose nier,
Et justifiez-vous sans le calomnier.

PTOLOMÉE.

Je laisse donc aux dieux à juger ses pensées,
Et dirai seulement qu'en vos guerres passées
Où vous fûtes forcé par tant d'indignités,
Tous nos vœux ont été pour vos prospérités :
Que comme il vous traitoit en mortel adversaire,
J'ai cru sa mort pour vous un malheur néçessaire....
Et sans attendre d'ordre en cette occasion,
Mon zele ardent l'a prise à ma confusion...
Mais plus j'ai fait pour vous, plus l'action est noire,
Puisque c'est d'autant plus vous immoler ma gloire,
Et que ce sacrifice offert pour mon devoir,
Vous assure la vôtre avec votre pouvoir.

CÉSAR.

Vous cherchez, Ptolomée, avecque trop de ruses,

De mauvaises couleurs et de froides excuses.
Votre zele étoit faux, si seul il redoutoit
Ce que le monde entier à pleins vœux souhaitoit,
Et s'il vous a donné ces craintes trop subtiles
Qui m'ôtent tout le fruit de nos guerres civiles,
Où l'honneur seul m'engage, et que pour terminer
Je ne veux que celui de vaincre et pardonner;
Où mes plus dangereux et plus grands adversaires,
Si-tôt qu'ils sont vaincus ne sont plus que mes freres;
Où mon ambition ne va qu'à les forcer,
Ayant dompté leur haine, à vivre et m'embrasser.
O combien d'allégresse une si triste guerre
Auroit-elle laissé dessus toute la terre,
Si Rome avoit pu voir marcher en même char,
Vainqueurs de leur discorde, et Pompée et César!
Voilà ces grands malheurs que craignoit votre zele.
O crainte ridicule autant que criminelle!
Vous craignez ma clémence! ah! n'ayez plus ce soin:
Souhaitez-la plutôt, vous en avez besoin.
Si je n'avois égard qu'aux loix de la justice,
Je m'appaiserois Rome avec votre supplice,

Sans que ni vos respects, ni votre repentir,
Ni votre dignité vous pussent garantir :
Votre trône lui-même en seroit le théâtre.
Mais voulant épargner le sang de Cléopatre,
J'impute à vos flatteurs toute la trahison,
Et je veux voir comment vous m'en ferez raison.
Suivant les sentimens dont vous serez capable,
Je saurai vous tenir innocent ou coupable.
Cependant à Pompée élevez des autels;
Rendez-lui les honneurs qu'on rend aux immortels;
Par un prompt sacrifice expiez tous vos crimes,
Et sur-tout pensez bien au choix de vos victimes.
Allez-y donner ordre, et me laissez ici
Entretenir les miens sur quelque autre souci.

Grandeur de sentimens dans une Dame Romaine.

Dans la scene suivante, c'est la célebre Cornélie, veuve de Pompée, qui, après avoir été prise par Ptolomée, demande audience à César, et lui parle ainsi :

CORNÉLIE.

César, car le destin que dans tes fers je brave,
Me fait ta prisonniere, et non pas ton esclave;
Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur
Jusqu'à te rendre hommage, et te nommer Seigneur.

De quelque rude trait qu'il m'ose avoir frappée,
Veuve du jeune Crasse et veuve de Pompée,
Fille de Scipion, et pour dire encore plus,
Romaine, mon courage est encore au-dessus;
Et de tous les assauts que sa rigueur me livre,
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.
J'ai vu mourir Pompée, et ne l'ai pas suivi:
Et bien que le moyen m'en ait été ravi,
Qu'une pitié cruelle à mes douleurs profondes
M'ait ôté le secours et du fer et des ondes,
Je dois rougir pourtant après un tel malheur
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur.
Ma mort étoit ma gloire, et le destin m'en prive
Pour croître mes malheurs, et me voir ta captive.
Je dois bien toutefois rendre graces aux dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux;
Que César y commande et non pas Ptolomée.
Hélas! et sous quel astre, ô Ciel, m'as-tu formée,
Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,
Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un Prince
Qui doit à mon époux son trône et sa province;
César, de ta victoire écoute moins le bruit,
Elle n'est que l'effet du malheur qui me suit:
Je l'ai porté pour dot chez Pompée et chez Crasse;
Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrace;

Deux fois de mon hymen le nœud mal assorti
A chassé tous les dieux du plus juste parti.
Heureuse en mes malheurs, si ce triste hymenée,
Pour le bonheur de Rome à César m'eût donnée,
Et si j'eusse avec moi porté dans ta maison
D'un astre envenimé l'invincible poison!
Car enfin n'attends pas que j'abaisse ma haine:
Je te l'ai déja dit, César, je suis Romaine;
Et quoique ta captive, un cœur comme le
mien,
De peur de s'oublier, ne te demande rien.
Ordonne, et sans vouloir qu'il tremble ou
s'humilie,
Souviens-toi seulement que je suis Cornélie.

CÉSAR.

O d'un illustre époux noble et digne moitié,
Dont le courage étonne, et le sort fait pitié!
Certes vos sentimens font assez reconnoître
Qui vous donna la main, et qui vous donna
l'être;
Et l'on juge aisément au cœur que vous portez,
Où vous êtes entrée, et de qui vous sortez.
L'ame du jeune Crasse et celle de Pompée,
L'une et l'autre vertu par le malheur trompée,
Le sang des Scipions, protecteurs de nos dieux,
Parlent par votre bouche, et brillent dans vos
yeux;
Et Rome dans ses murs ne voit point de famille

Qui soit plus honorée, ou de femme, ou de fille.
Plut au grand Jupiter, plut à ces mêmes dieux
Qu'Annibal eût bravés jadis sans vos ayeux,
Que ce héros si cher dont le Ciel vous sépare
N'eût pas si mal connu la cour d'un Roi barbare,
Ni mieux aimé tenter une incertaine foi,
Que la vieille amitié qu'il eût trouvée en moi!...
J'eusse alors regagné son ame satisfaite
Jusqu'à lui faire aux dieux pardonner sa défaite:
Il eût fait à son tour, en me rendant son cœur,
Que Rome eût pardonné la victoire au vainqueur.
Mais puisque par sa perte, à jamais sans seconde,
Le sort a dérobé cette allégresse au monde,
César s'efforcera de s'acquitter vers vous
De ce qu'il voudroit rendre à cet illustre époux.
Prenez donc en ces lieux liberté toute entiere:
Seulement pour deux jours soyez ma prisonniere,
Afin d'être témoin comme, après nos débats,
Je chéris sa mémoire, et venge son trépas,
Et de pouvoir apprendre à toute l'Italie
De quel orgueil nouveau m'enfle la Thessalie.
Je vous laisse à vous-même, et vous quitte un moment.
Choisissez-lui, Lépide, un digne appartement,
Et qu'on l'honore ici, mais en dame Romaine,
C'est-à-dire, un peu plus qu'on n'honore la Reine;

Commandez, et chacun aura soin d'obéir.

CORNÉLIE.

O ciel! que de vertus vous me faites haïr.

Mort de Pompée, de Corneille.

Image de la fierté Romaine.

Syphax, Roi de Numidie, avoit été l'ami et l'allié des Romains; il avoit eu l'avantage de voir dans son palais les deux plus célebres guerriers de l'antiquité, je veux dire Scipion l'Africain et Annibal, qui s'y rendirent pour une entrevue. Il eut même la satisfaction de réunir à sa table ces deux hommes illustres que la gloire rendoit rivaux, et qui se virent là pour la premiere fois : mais comme il épousa dans la suite Sophonisbe, fille d'Asdrubal, il quitta le parti des Romains pour suivre celui des Carthaginois; et il ne fut pas long-temps sans avoir lieu de s'en repentir. Les Romains le défirent dans un combat, il fut fait prisonnier et chargé de fers. C'est dans cette derniere circonstance, que Corneille nous le représente amené devant Lælius, Lieutenant de Scipion. Le Poëte y fait sentir dans le propos de ce Romain, cet air de grandeur et de fierté dont il savoit si bien caractériser tout un peuple qui étoit venu à bout de s'assujettir toutes les puissances, et il fait connoître en même temps toute la

haine d'une ame Carthaginoise contre les Romains dans le portrait que Syphax fait de Sophonisbe.

LÆLIUS, *parlant de Syphax.*

Détachez-lui ses fers, il suffit qu'on le garde.
Prince (*a*), je vous ai vu tantôt comme ennemi,
Et vous vois maintenant comme ancien ami.
Le fameux Scipion de qui vous fûtes l'hôte
Ne s'offensera point des fers que je vous ôte,
Et feroit encor plus, s'il nous étoit permis
De vous remettre au rang de nos plus chers amis.

SYPHAX.

Ah! ne rejettez point dans ma triste mémoire
Le cuisant souvenir de l'excès de ma gloire,
Et ne reprochez point à mon cœur désolé,
A force de bontés, ce qu'il a violé.....
Je fus l'ami de Rome et de ce grand courage
Qu'opposent nos destins aux destins de Carthage,
Mais que peuvent les droits de l'hospitalité
Sur un cœur si facile à l'infidélité?
J'en suis assez puni par un revers si rude,
Seigneur, sans m'accabler de mon ingratitude....

LÆLIUS.

Je ne vous parle aussi qu'avec cette pitié
Que nous laisse pour vous un reste d'amitié;
Elle n'est pas éteinte, et toutes vos défaites

(*a*) Parlant à Syphax.

Ont rempli nos succès d'amertumes secretes.
Nous ne saurions voir même aujourd'hui qu'à regret
Ce gouffre de malheurs que vous vous êtes fait.
Par quel motif de haine obstinée à vous nuire
Nous avez-vous forcés vous-même à vous détruire ?

SYPHAX.

Lorsque je vous aimai, j'étois maître de moi,
Et tant que je le fus, je vous gardai ma foi;
Mais dès que Sophonisbe avec son hymenée
S'empara de mon ame et de ma destinée,
Je suivis de ses yeux le pouvoir absolu,
Et n'ai voulu depuis que ce qu'elle a voulu....
Sophonisbe par-là devint ma souveraine,
Régla mes amitiés, disposa de ma haine,
M'anima de sa rage, et versa dans mon sein
De toutes ses fureurs l'implacable dessein.
Sous ces dehors charmans qui paroient son visage,
C'étoit un Alecton que déchaînoit Carthage;
Elle avoit tout mon cœur, Carthage tout le sien :
Hors de ses intérêts elle n'écoutoit rien;
Et malgré cette paix que vous m'avez offerte,
Elle a voulu pour eux me livrer à ma perte :
Vous voyez son ouvrage en ma captivité.

Sophonisbe, de Corneille.

Idée de la haine des Carthaginois contre les Romains. Toute cette scene est très-intéressante par le contraste des sentimens.

Sophonisbe, pour n'être pas conduite à Rome avec Syphax, épousa Masinisse : mais Lælius déclara à ce dernier que les Romains ne consentiroient point à ce mariage, que Sophonisbe étoit leur prisonniere, et qu'ils l'obligeroient à se séparer d'elle ; cependant il consentit qu'il vît Sophonisbe pour quelques momens : c'est à cette occasion qu'il parle ainsi dans la scene suivante :

Gardes, que sans témoins on le laisse avec elle.
Vous (*a*), pour dernier avis d'une amitié fidele,
Perdez fort peu de temps en ce doux entretien,
Et jusques au retour ne vous vantez de rien.

MASINISSE *à Lælius dans le temps que Sophonisbe est sur le point de paroître.*

Voyez-le donc, Seigneur, voyez tout son mérite;
Voyez s'il est aisé qu'un héros (*b*).... Il me quitte,
Et d'un premier éclat le barbare alarmé

(*a*) Masinisse.
(*b*) Lælius sort.

N'ose

N'ose exposer son cœur aux yeux qui m'ont
charmé ;
Il veut être inflexible, et craint de ne plus l'être,
Pour peu qu'il se permît de voir et de connoît e.
Allons, allons, madame, essayer aujourd'hui
Sur le grand Scipion ce qu'il a craint pour lui.
Il vient d'entrer au camp, venez-y, par vos
charmes,
Appuyer mes soupirs et secourir mes larmes ;
Et que les mêmes yeux qui m'ont fait tout oser,
Si j'en suis criminel, servent à m'excuser.

SOPHONISBE.

Le trouble de vos sens dont vous n'êtes plus
maître
Vous a fait oublier, Seigneur, à me connoître.
Quoi ! j'irois mendier jusqu'au camp des
Romains
La pitié de leur chef qui m'auroit en ses mains !
J'irois déshonorer par un honteux hommage
Le trône où j'ai pris place, et le sang de Car-
thage !
Et l'on verroit gémir la fille d'Asdrubal
Aux pieds de l'ennemi pour eux le plus fatal !
La vieille antipathie entre Rome et Carthage
N'est pas prête à finir par un tel assemblage.
Ne vous préparez point à rien sacrifier
A l'honneur qu'il auroit de vous justifier.
Pour effet de vos feux et de votre parole,

Je ne veux qu'éviter l'aspect du Capitole.
Que ce soit par l'hymen ou par d'autres moyens,
Que je vive avec vous, ou chez vos citoyens,
La chose m'est égale, et je vous tiendrai quitte,
Qu'on nous sépare ou non, pourvu que je l'évite.
Mon amour voudroit plus, mais je regne sur lui.
Et n'ai changé d'époux que pour prendre un appui....
Je ne vous cele point que je serois ravie
D'unir à vos destins les restes de ma vie.
Mais si Rome en vous-même ose braver les Rois,
S'il faut d'autres secours laissez-les à mon choix;
J'en trouverai, Seigneur, et j'en sais qui peut-être
N'auront à redouter ni maîtresse ni maître....

MASINISSE.

Madame, je vous laisse aux mains de Lælius.
Vous avez pu vous-même entendre ses refus,
Et mon amour ne sait ce qu'il peut se promettre
De celles du Consul où je vais me remettre.
L'un et l'autre est Romain, et peut-être en ce lieu
Ce peu que je vous dis est le dernier adieu.
Je ne vois rien de sûr que cette triste joie (*a*):
Ne me l'enviez plus, souffrez que je vous voie;

(*a*) De vous voir dans le moment présent.

Souffrez que je vous parle et vous puisser exprimer
Quelque part des malheurs où l'on peut m'abimer,
Quelques informes traits de la sécrette rage
Que déjà dans mon cœur forme leur sombre image.
Non que je désespere : on m'aime; maïs, hélas!
On m'estime, on m'honore, et l'on ne me craint pas.....
Madame, au nom des dieux, rassurez mon courage,
Dites que vous m'aimez, j'en pourrai davantage.

SOPHONISBE.

Allez, Seigneur, allez, je vous aime en époux,
Et serois à mon tour aussi foible que vous.

Elle dit ce qui suit hors de la présence de Masinisse :

Cependant de mon feu l'importune tendresse,
Aussi-bien que ma gloire, en mon sort s'intéresse,
Veut régner en mon cœur contre ma liberté,
Et n'ose l'avouer de toute sa fierté.
Quelle bassesse d'ame! ô ma gloire! ô Carthage!
Faut-il qu'avec vous deux un homme la partage?
Et l'amour de la vie en faveur d'un époux
Doit-il être en ce cœur aussi puissant que vous?
Ce héros a trop fait de m'avoir épousée :

De sa seule pitié s'il m'eût favorisée,
Cette pitié peut-être en ce triste et grand jour
Auroit plus fait pour moi que cet excès d'amour.

SUITE DU MÊME SUJET.

Récit des derniers sentimens de Sophonisbe après avoir pris du poison. C'est encore ici le langage d'une haine implacable; c'est une femme d'un courage des plus mâles, qui en se donnant la mort, brave ses vainqueurs.

C'est un Romain qui parle :

Ma présence n'a fait que hâter son (*a*) trépas...
A peine elle m'a vu, que d'un regard farouche
Portant je ne sais quoi de sa main à sa bouche,
Parlez, m'a-t-elle dit, je suis en sûreté,
Je recevrai votre ordre avec tranquillité.
Surpris d'un tel discours, je l'ai pourtant flattée,
J'ai dit qu'en grande Reine elle seroit traitée,
Que Scipion et vous en prendriez souci,
Et j'en voyois déjà son regard adouci,
Quand d'un souris amer me coupant la parole,
« Qu'aisément, reprend-elle, une ame se con-
» sole!
» Je sens vers cet espoir tout mon cœur s'é-
» chapper,

(*a*) De Sophonisbe.

» Mais il est hors d'état de se laisser tromper,
» Et d'un poison ami le secourable office
» Vient de fermer la porte à tout votre artifice.
» Dites à Scipion qu'il peut dès ce moment
» Chercher à son triomphe un plus rare orne-
» ment,
» Pour voir de deux grands Rois la lâcheté punie,
» J'ai dû livrer leur femme à cette ignominie ;
» C'est ce que méritoit leur amour conjugal :
» Mais j'en ai dû sauver la fille d'Asdrubal.
» Leur bassesse aujourd'hui de tous deux me
» dégage,
» Et n'étant plus qu'à moi, je meurs toute à
» Carthage,
» Digne sang d'un tel pere et digne de régner,
» Si la rigueur du sort eût voulu m'épargner ».
A ces mots la sueur lui montant au visage,
Les sanglots de sa voix saisissent le passage.
Une morne pâleur s'empare de son front :
Son orgueil s'applaudit d'un remede si prompt :
De sa haine aux abois la fierté se redouble.
Elle meurt à mes yeux, mais elle meurt sans
trouble,
Et soutient en mourant la pompe d'un courroux,
Qui semble moins mourir que triompher de nous.

Sophonisbe, de Corneille.

CHAPITRE VIII.

Des scenes touchantes.

COMME Racine est celui des Poëtes qui s'est le plus distingué par la tendresse des sentimens, on a cru devoir donner une idée de ce célebre tragique, de même qu'on en avoit donné de Corneille.

Lorsque M. Racine commença à se faire connoître, le grand Corneille étoit dans sa plus haute réputation, ses vers voloient en tous lieux. Ainsi, la démarche de vouloir entrer dans la même carriere que lui, et de partager la gloire de briller sur la scene avec un homme que l'on regardoit comme inimitable, passa pour hardie et téméraire. La prévention où étoit alors son siecle, ne rebuta pas le nouveau Poëte dans les premiers essais qu'il fit de ses talens. Il comprit qu'il falloit attacher les spectateurs par une autre voie que celle que Corneille avoit prise, et les émouvoir par d'autres ressorts.

M. Racine s'étoit appliqué dès sa jeunesse à la lecture de Sophocle et d'Euripide : par l'etude qu'il en avoit faite, il s'étoit familiarisé avec la langue de ces illustres Poëtes Grecs, et il étoit venu à bout d'en sentir

toutes les beautés. Il s'étudia donc à les imiter dans la composition de ses pieces, et à exciter dans les cœurs cette terreur et cette pitié qui sont les grands mouvemens que doit produire la tragédie. Il donna à ses héros un caractere différent de celui que Corneille avoit donné aux siens. Il laissa à ce dernier la gloire de faire des tableaux fiers et magnifiques, il en voulut faire de touchans, on peut dire même de plus conformes à la vraie nature, et il y réussit. Il entra dans le cœur des hommes, il le montra par les côtés où il est accessible à la tendresse et à la compassion. Il développa en connoisseur les sentimens les plus vifs de notre ame. Ce ne furent pas les grands Rois ni les héros qu'il s'attacha à représenter, non qu'il en fût incapable, puisqu'il les fait parler avec toute la dignité convenable lorsque leur intervention est nécessaire, témoin Mithridate, Achille, Burrhus et les autres; mais ayant reçu de la nature le talent de peindre les sujets capables de nous attendrir, il en fit son objet capital, et il y employa toutes les finesses de son art. Une jeune Princesse destinée au plus vaillant des Grecs, mais tout d'un coup prête à être sacrifiée; une mere éplorée à qui l'on veut ravir son fils pour le faire

périr; un enfant d'un sang royal échappé à la cruauté d'une mere dénaturée; un jeune Prince aimable, opprimé par un tyran, et autre sujets de cette sorte; telles sont les peintures qu'il exposa aux yeux de ses concitoyens; et comme rien n'étoit plus capable d'intéresser les hommes que de pareils sujets, non-seulement il se fit écouter, il ébranla, il attendrit tous les spectateurs de ses pieces, et il eut la satisfaction d'arracher des larmes à ses propres envieux. En un mot, par les graces touchantes qu'il répandit sur tous ses sujets, M. Racine eut l'honneur d'entrer en partage des applaudissemens du public avec un homme qui s'étoit emparé de tout le théâtre; car il sentoit bien que le plus haut point de sa gloire étoit, non de l'en déposséder, mais de s'y établir à côté de lui, et de voir le monde s'accoutumer peu-à-peu à faire la comparaison de ses pieces avec celles du pere du théâtre.

M. Racine n'est pas allé, à la vérité, jusqu'aux beautés sublimes, et son élévation n'a pas été du premier degré; mais il n'est pas tombé dans ces écarts qu'on reproche à Corneille, et dans lesquels il n'est plus semblable à lui-même. Il a été beaucoup plus égal que lui; son style ne peut que plaire à cause de sa pureté et d'une

élégance charmante qui ne se dément jamais. Ses pieces sont semées d'une infinité de traits vifs, aimables et naturels ; elles respirent je ne sais quoi de doux et de tendre qui part du cœur et y va directement. C'est par cet art enchanteur, qu'il trouva le moyen de plaire si fort à tous les cœurs faciles aux impressions des passions. De-là on peut comprendre quel nombre de personnes de tout sexe goûterent avidement la lecture de ses pieces, et en virent avec transport les représentations.

Les hommes se laissent toucher facilement à la vue des passions fatales dont on leur met les exemples sous les yeux ; mais rien ne les émeut plus vivement, que lorsque ces exemples sont d'exactes copies des foiblesses dont eux-mêmes ne font que trop l'expérience : or telles sont les pieces de Racine. En voyant un homme illustre, un héros en un mot, dans les chaînes d'une vive passion, chérir souvent son propre esclavage, ils aiment à pleurer avec lui, ils s'attendrissent sur eux-mêmes par le spectacle de ses maux ; mais ils s'applaudissent en secret de ce que le héros n'est pas exempts des foiblesses auxquelles ils sont eux-mêmes assujettis. Comment penseroient-ils à les surmonter ? Un pareil exemple les empêche d'en rougir.

Et voilà pourquoi les gens sages qui savent que tout ce qui est beau n'est pas exempt de danger, et que toutes les productions de l'esprit, quelque admirables qu'elles soient, ne conviennent pas indifféremment à tout le monde, ne craignent pas de dire, pour l'intérêt des mœurs, qu'une lecture semblable peut être dangereuse à un certain âge, et qu'elle ne doit pas être permise aux personnes dont le cœur a encore toute son innocence. C'est un des principaux motifs, comme on l'a observé dans la Préface, qui a déterminé à faire le choix de divers morceaux de poésie que l'on l'on voit dans ce Recueil.

Scenes intéressantes par la tendresse des sentimens.

Après que les Grecs eurent détruit la ville de Troye, Andromaque, veuve d'Hector, fameux Troyen, qui avoit été tué par Achille, et dont la valeur avoit rendu leurs efforts si long-temps inutiles, échut en partage à Pyrrhus, et elle demeura sa prisonniere avec son fils Astianax. L'histoire de ces temps héroïques nous représente Andromaque comme très-attachée à la mémoire d'Hector. Elle lui avoit élevé un magnifique tombeau en Epire, et elle ne cessoit de parler de lui; on dit même

qu'elle cacha pendant quelque tems son fils Astianax dans ce tombeau, pour le dérober à la connoissance des Grecs, parce que les Grecs craignant qu'Hector ne revécût un jour dans cet enfant, demandoient à Pyrrhus, fils d'Achille, qu'il le leur livrât; mais Pyrrhus qui aimoit passionnément Andromaque, s'y opposoit de tout son pouvoir, et se flattoit qu'en sauvant le fils, il pourroit fléchir la rigueur de la mere et la faire consentir à l'épouser: tantôt il employoit son amour pour l'adoucir en sa faveur, tantôt désespéré, il faisoit semblant de vouloir livrer aux Grecs Astianax. C'est dans cette position que le célebre Racine nous représente Andromaque dans la tragédie de ce nom.

PYRRHUS.

Me cherchiez-vous, Madame?
Un espoir si charmant me seroit-il permis?

ANDROMAQUE.

Je passois jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troye,
J'allois, Seigneur, pleurer un moment avec lui.
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

PYRRHUS.

Ah! Madame, les Grecs, si j'en crois leurs alarmes,

Vous donneront bientôt d'autres sujets de
larmes.

ANDROMAQUE.

Et quelle est cette peur dont leur cœur est frappé?
Seigneur, quelque Troyen vous est-il échappé?

PYRRHUS.

Leur haine pour Hector n'est pas encore éteinte.
Ils redoutent son fils.

ANDROMAQUE.

Digne objet de leur crainte!
Un enfant malheureux qui ne sait pas encor
Que Pyrrhus est son maître, et qu'il est fils
d'Hector!

PYRRHUS.

Tel qu'il est, tous les Grecs demandent qu'il
périsse.
Le fils d'Agamemnon vient hâter son supplice.

ANDROMAQUE.

Et vous prononcerez un arrêt si cruel!
Est-ce mon intérêt qui le rend criminel?
Hélas! on ne craint point qu'il venge un jour
son pere;
On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mere.
Il m'auroit tenu lieu d'un pere et d'un époux:
Mais il me faut tout perdre, et toujours par
vos coups.

PYRRHUS.

Madame, mes refus ont prévenu vos larmes.
Tous les Grecs m'ont déjà menacé de leurs armes.

Mais dussent-ils encore, en repassant les eaux,
Demander votre fils avec mille vaisseaux ;
Coûtât-il tout le sang qu'Hélene a fait répandre;
Dussé-je après dix ans voir mon palais en cendre,
Je ne balance point, je vole à son secours;
Je défendrai sa vie aux dépens de mes jours....
Je vous offre mon bras. Puis-je espérer encore
Que vous accepterez un cœur qui vous adore?
En combattant pour vous, me sera-t-il permis
De ne vous point compter parmi mes ennemis?

ANDROMAQUE.

Seigneur, que faites-vous? et que dira la Grece?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de foiblesse?....
Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés?
Non, non, d'un ennemi respecter la misere,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mere,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur,
Sans me faire payer son salut de mon cœur,
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asyle;
Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

PYRRHUS.

Hé quoi! votre courroux n'a-t-il pas eu son cours?

Peut-on haïr sans cesse? et punit-on toujours?
J'ai fait des malheureux, sans doute, et la Phrygie
Cent fois de votre sang a vu ma main rougie.
Mais que vos yeux sur moi se sont bien exercés!
Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont versés!
De combien de remords m'ont-ils rendu la proie!
Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troye.....
Mais enfin tour-à-tour c'est assez nous punir:
Nos ennemis communs devroient nous réunir.
Madame, dites-moi seulement que j'espere,
Je vous rends votre fils, et je lui sers de pere;
Je l'instruirai moi-même à venger les Troyens:
J'irai punir les Grecs de vos maux et des miens.
Animé d'un regard je puis tout entreprendre.
Votre Ilion encor peut sortir de sa cendre.
Je puis en moins de temps que les Grecs ne l'ont pris,
Dans ses murs relevés couronner votre fils.

ANDROMAQUE.

Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guère;
Je les lui promettois tant qu'a vécu son pere.
Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor,
Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector;

À de moindres faveurs des malheureux prétendent.
Seigneur, c'est un exil que mes pleurs vous demandent.
Souffrez que loin des Grecs, et même loin de vous,
J'aille cacher mon fils, et pleurer mon époux....
Et quel époux encore! ah! souvenir cruel!
Sa mort seule a rendu votre pere immortel.
Il doit au sang d'Hector tout l'éclat de ses armes,
Et vous n'êtes tous deux connus que par mes larmes.

PYRRHUS.

Hé bien, Madame, hé bien, il faut vous obéir,
Il faut vous oublier, ou plutôt vous haïr.
Oui, mes vœux ont trop loin poussé leur violence
Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence.
Songez-y bien. Il faut désormais que mon cœur,
S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur.
Je n'épargnerai rien dans ma juste colere :
Le fils me répondra du mépris de la mere;
La Grece le demande, et je ne prétends pas
Mettre toujours ma gloire à sauver des ingrats.

ANDROMAQUE.

Hélas! il mourra donc! il n'a pour sa défense
Que les pleurs de sa mere et que son innocence.

E peut-être après tout, en l'état où je suis,
Sa mort avancera la fin de mes ennuis.
Je prolongeois pour lui ma vie et ma misere :
Mais enfin sur ses pas j'irai revoir son pere.
Ainsi tous trois, Seigneur, par vos soins réunis,
Nous vous....

PYRRHUS.

Allez, Madame, allez voir votre fils.
Peut-être, en le voyant, votre amour plus timide
Ne prendra pas toujours sa colere pour guide.
Pour savoir nos destins j'irai vous retrouver.
Madame, en l'embrassant songez à le sauver.

Andromaque, pour sauver son fils, se voyoit forcée d'épouser Pyrrhus, mais elle ne pouvoit s'y résoudre. Dans la scene suivante elle expose à sa confidente les raisons de la répugnance qu'elle a pour ce mariage.

CÉPHISE.

Madame, à votre époux, c'est être assez fidelle.
Trop de vertu pourroit vous rendre criminelle.
Lui-même il porteroit votre ame à la douceur.

ANDROMAQUE.

Quoi! je lui donnerois Pyrrhus pour successeur?
Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné sans honneur autour de nos murailles?

Dois-je oublier son pere (*a*) à mes yeux renversé,
Ensanglantant l'autel qu'il tenoit embrassé?
Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.
Figure-toi Pyrrhus les yeux étincelans,
Entrant à la lueur de nos palais brûlans,
Sur tous mes freres morts se faisant un passage,
Et de sang tout couvert échauffant le carnage.
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourans
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirans.
Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue.
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue;
Voilà par quels exploits il sut se couronner;
Enfin voilà l'époux que tu me veux donner.

CÉPHISE.

Votre fils mourra donc. Vous frémissez, Madame!

ANDROMAQUE.

Ah! de quel souvenir viens-tu frapper mon ame!
Quoi! Céphise, j'irai voir expirer encor
Ce fils, ma seule joie, et l'image d'Hector?
Ce fils que de sa flamme il me laissa pour gage?
Hélas! il m'en souvient: le jour que son courage

(*a*) Priam.

Lui fit chercher Achille, ou plutôt le trépas,
Il demanda son fils, et le prit dans ses bras :
« Chere épouse, dit-il, en essuyant mes larmes,
» J'ignore quel succès le sort garde à mes armes.
» Je te laisse mon fils pour gage de ma foi :
» S'il me perd, je prétends qu'il me retrouve
» en toi.
» Si d'un heureux hymen la mémoire t'est
» chere,
» Montre au fils à quel point tu chérissois le
» pere ».
Et je puis voir répandre un sang si précieux!
Et je laisse avec lui périr tous ses ayeux!
Roi barbare, faut-il que mon crime l'entraîne!
Si je te haïs, est-il coupable de ma haine?
T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas?
S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne
sent pas!
Mais cependant, mon fils, tu meurs, si je
n'arrête
Le fer que le cruel tient levé sur ta tête!
Je l'en puis détourner, et je t'y vais offrir!
Non, tu ne mourras point, je ne le puis souffrir.
Allons trouver Pyrrhus. Mais non, chere Cé-
phise,
Va le trouver pour moi.

CÉPHISE.

Que faut-il que je dise?

ANDROMAQUE.

Dis-lui que de mon fils l'amour est assez fort...
Crois-tu que dans son cœur il ait juré sa mort?
L'amour peut-il si loin pousser sa barbarie?

CÉPHISE.

Madame, il va bientôt revenir en furie.

ANDROMAQUE.

Hé bien, va l'assurer....

CÉPHISE.

De quoi? de votre foi?

ANDROMAQUE.

Hélas! pour la promettre, est-elle encore à moi?
O cendres d'un époux! ô Troyens! ô mon pere!
O mon fils! que tes jours coûtent cher à ta mere!
Allons.

CÉPHISE.

Où donc, Madame? et que résolvez-vous?

ANDROMAQUE.

Allons sur son tombeau consulter mon époux.

Autre Scene sur le même sujet.

Andromaque, après s'être long-temps consultée, se résolut enfin d'épouser Pyrrhus, et lui en fit la promesse; mais elle se réserva l'exécution d'un dessein dont elle rend compte à sa confidente dans la Scene qui suit :

CÉPHISE.

Ah! je n'en doute point; c'est votre époux, Madame,
C'est Hector qui produit ce miracle en votre ame;
Il veut que Troye encore puisse se relever
Avec cet heureux fils qu'il vous fait conserver....
Pyrrhus veut le sauver, il lui laisse sa garde;
Pour ne pas l'exposer, lui-même il se hasarde.
Mais tout s'apprête au temple, et vous avez promis....

ANDROMAQUE.

Oui, je m'y trouverai. Mais allons voir mon fils.

CÉPHISE.

Madame, qui vous presse? Il suffit que sa vue
Désormais à vos yeux ne soit plus défendue.
Vous lui pourrez bientôt prodiguer vos bontés;
Et vos embrassemens ne seront plus comptés.
Quel plaisir d'élever un enfant qu'on voit croître,
Non plus comme un esclave élevé par son maître,
Mais pour voir avec lui renaître tant de Rois!

ANDROMAQUE.

Céphise, allons le voir pour la derniere fois.

CÉPHISE.

Que dites-vous, ô Dieux!

ANDROMAQUE.

O ma chere Céphise!
Ce n'est point avec toi que mon cœur se déguise.

Ta foi dans mon malheur s'est montrée à mes yeux :
Mais j'ai cru qu'à ton tour tu me connoissois mieux.
Quoi donc! as-tu pensé qu'Andromaque infidele
Pût trahir un époux qui croit revivre en elle,
Et que de tant de morts réveillant la douleur,
Le soin de mon repos me fit troubler le leur?
Est-ce là cette ardeur tant promise à sa cendre?
Mais son fils périssoit, il l'a fallu défendre.
Pyrrhus, en m'épousant, s'en déclare l'appui.
Il suffit, je veux bien m'en reposer sur lui...
Je vais donc, puisqu'il faut que je me sacrifie,
Assurer à Pyrrhus le reste de ma vie;
Je vais, en recevant sa foi sur les autels,
L'engager à mon fils par des nœuds immortels.
Mais aussi-tôt ma main, à moi seule funeste,
D'une infidelle vie abrégera le reste;
Et sauvant ma vertu rendra ce que je doi
A Pyrrhus, à mon fils, à mon époux, à moi.
Voilà de mon amour l'innocent stratagême,
Voilà ce qu'un époux m'a commandé lui-même.
J'irai seule rejoindre Hector et mes ayeux.
Céphise, c'est à toi de me fermer les yeux.

CÉPHISE.

Ah! ne prétendez pas que je puisse survivre.

ANDROMAQUE.

Non, non, je te défends, Céphise, de me suivre.
Je confie à tes soins mon unique trésor.
Si tu vivois pour moi, vis pour le fils d'Hector.
De l'espoir des Troyens seule dépositaire,
Songe à combien de Rois tu deviens nécessaire.
Veille auprès de Pyrrhus, faîs-lui garder sa foi;
S'il le faut, je consens qu'on lui parle de moi.
Fais-lui valoir l'hymen où je me suis rangée;
Dis-lui qu'avant ma mort je lui fus engagée,
Que ses ressentimens doivent être effacés,
Qu'en lui laissant mon fils c'est l'estimer assez.
Fais connoître à mon fils les héros de sa race,
Autant que tu pourras conduis-le sur leur trace;
Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté,
Plutôt ce qu'ils ont fait, que ce qu'ils ont été.
Parle-lui tous les jours des vertus de son pere,
Et quelquefois aussi parle-lui de sa mere.
Mais qu'il ne songe plus, Céphise, à nous venger.
Nous lui laissons un maître, il le doit ménager.
Qu'il ait de ses ayeux un souvenir modeste:
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste;
Et pour ce reste enfin, j'ai moi-même en un jour
Sacrifié mon sang, ma haine et mon amour.

Andromaque, de Racine.

Suite des Scenes touchantes.

Athalie, qui est un des principaux personnages de la tragédie de ce nom, étoit fille d'Achab, Roi d'Israël, et de Jézabel, Princesse étrangere, ennemie du culte du vrai Dieu. Elle hérita de l'impiété de sa mere, épousa Joram, Roi de Juda; et son ambition fut si cruelle, qu'après la mort du Roi Ochosias son fils, elle sacrifia au desir de régner tous les enfans de ce Prince. Le seul Joas, encore au berceau, fut dérobé à la fureur de son ayeule. Jozabet sa tante, femme du Grand-Prêtre Joïada, le tint caché pendant six ans dans l'enceinte du temple. Au bout de ce terme, Joïada le montra à tous les Lévites, à qui il avoit donné des armes pour le défendre. Il fut reconnu pour être un des enfans du Roi Ochosias, on lui mit le diadême sur la tête, on le sacra Roi, et on fit ouvrir les portes du temple: tout le peuple se déclara contre Athalie, et elle fut mise à mort. Pour achever de se mettre au fait de la scene suivante, il faut savoir qu'Athalie voulut retourner au temple pour voir cet enfant dont l'image l'avoit si fort frappée dans un songe qu'elle avoit eu, et qui est rapporté à la page 123.

ATHALIE.

O Ciel! plus j'examine, et plus je le regarde,
C'est lui. D'horreur encor tous mes sens sont saisis.
Epouse de Joad, est-ce-là votre fils (*a*)?

JOZABET.

Qui? lui, Madame!

ATHALIE.

Lui.

JOZABET.

Je ne suis point sa mere.
Voilà mon fils (*b*).

ATHALIE, *à Joas.*

Et vous, quel est donc votre pere?
Jeune enfant, répondez.

JOZABET.

Le Ciel jusqu'aujourd'hui....

ATHALIE, *à Jozabet.*

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui?
C'est à lui de parler.

JOZABET.

Dans un âge si tendre
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre?

ATHALIE.

Cet âge est innocent; son ingénuité

(*a*) Montrant Joas.
(*b*) Montrant Zacharie.

N'altere

N'altere point la simple vérité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOZABET, *bas à part.*

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa
bouche!

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous?

JOAS.

J'ai nom Eliacin.

ATHALIE.

Votre pere!

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu jetté dès ma naissance,
Et qui de mes paréns n'eus jamais connoissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parens?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment? et depuis quand?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?

JOAS.

Ce temple est mon pays, je n'en connois point
d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?

JOAS.

Parmi des loups cruels, prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple?

JOAS.

Une femme inconnue
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque, et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse?
La douceur de sa voix, son enfance, sa grace
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder.... Je serois sensible à la pitié!

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible?
De vos songes menteurs l'imposture est visible:

A moins que la pitié qui semble vous troubler
Ne soit ce coup fatal qui vous faisoit trembler.

ATHALIE, *à Joas et à Jozabet.*

Vous sortez ?

JOZABET.

Vous avez entendu sa fortune.
Sa présence à la fin pourroit être importune.
Non. Revenez. Quel est tous les jours votre emploi ?

JOAS.

J'adore le Seigneur : on m'explique sa loi ;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi ?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé ;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphêmé,
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide,
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A-quoi s'occupe-t-il ?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple?

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
Je présente au Grand-Prêtre ou l'encens ou le sel.
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies,
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi! vous n'avez pas de passe-temps plus doux?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi, des bienfaits de Dieu je perdrois la mémoire!

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrois cependant en invoquer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers, vous servirez le vôtre :
Ce sont deux puissans Dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien :
Lui seul est Dieu, Madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchans comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchans, qui sont-ils?

JOZABET.

Eh! Madame, excusez
Un enfant...

ATHALIE.

J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Eliacin, vous avez su me plaire;
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.

Vous voyez, je suis Reine, et n'ai point d'héritier :
Laissez-là cet habit, quittez ce vil métier;
Je veux vous faire part de toutes mes richesses;
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.
A ma table, par-tout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils?

ATHALIE.

Oui. Vous vous taisez?

JOAS.

Quel pere
Je quitterois! et pour....

ATHALIE.

Hé bien?

JOAS.

Pour quelle mere!

ATHALIE, *à Jozabet.*

Sa mémoire est fidelle; et, dans tout ce qu'il dit,
De vous et de Joad je reconnois l'esprit.
Voilà comme infectant cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse :
Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur!
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur....

Mais nous nous reverrons. Adieu, je sors contente ;
J'ai voulu voir, j'ai vu.

La scene suivante est une préparation au couronnement de Joas. Le Grand-Prêtre Joïada lui révele enfin qu'il est fils d'Ochosias, et qu'on va le proclamer Roi, et il lui donne des avis pleins de sagesse sur les devoirs qu'impose la royauté.

JOAS.

Princesse, quel est donc ce spectacle nouveau ?
Pourquoi ce livre saint, ce glaive, ce bandeau ?
Depuis que le Seigneur m'a reçu dans son temple,
D'un semblable appareil je n'ai point vu d'exemple.

JOZABET.

Tous vos doutes, mon fils, bientôt s'éclairciront.

JOAS.

Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front ?
Ah ! Princesse, gardez d'en profaner la gloire,
Du Roi qui l'a porté respectez la mémoire.
Un malheureux enfant aux ours abandonné...

JOZABET.

Laissez, mon fils, je fais ce qui m'est ordonné.

JOAS.

Mais j'entends les sanglots sortir de votre bouche !

Princesse, vous pleurez! quelle pitié vous touche!
Est-ce qu'en holocauste aujourd'hui présenté,
Je dois, comme autrefois la fille de Jephté,
Du Seigneur par ma mort appaiser la colere?
Hélas! un fils n'a rien qui ne soit à son pere.

JOZABET.

Voici (*a*) qui vous dira les volontés des Cieux.
Ne craignez rien. Et nous, sortons tous de ces lieux.

JOAS, *courant dans les bras du Grand-Prêtre.*

Mon pere!

JOAD.

Hé bien, mon fils!

JOAS.

Qu'est-ce donc qu'on prépare?

JOAD.

Il est juste, mon fils, que je vous le déclare.
Il faut que vous soyez instruit même avant tous
Des grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous.
Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle.
Il est temps de montrer cette ardeur et ce zele
Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés,

(*a*) Elle apperçoit le Grand-Prêtre qui vient pour annoncer à Joas qu'il est Roi de Juda.

Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.
Sentez-vous cette noble et généreuse envie?

JOAS.

Je me sens prêt, s'il veut, de lui donner ma vie.

JOAD.

On vous a lu souvent l'histoire de nos Rois;
Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites loix
Doit s'imposer un Roi digne du diadême?

JOAS.

Un Roi sage, ainsi Dieu l'a prononcé lui-même (*a*),
Sur la richesse et l'or ne met point son appui,
Craint le Seigneur son Dieu, sans cesse a devant lui
Ses préceptes, ses loix, ses jugemens séveres,
Et d'injustes fardeaux n'accable point ses freres.

JOAD.

Mais sur l'un de ces Rois s'il falloit vous régler,
A qui choisiriez-vous, mon fils, de ressembler?

JOAS.

David, pour le Seigneur plein d'un amour fidele,
Me paroît des grands Rois le plus parfait modele.

(*a*) Deutéronome, chap. 17, vers. 16.

JOAD.

Ainsi dans leurs excès vous n'imiteriez pas
L'infidele Joram, l'impie Ochosias.

JOAS.

O mon pere !

JOAD.

Achevez, dites, que vous en semble?

JOAS.

Puisse périr comme eux quiconque leur ressemble ! (*Joad se prosternant à ses pieds.*)
Mon pere, en quel état vous vois-je devant moi?

JOAD.

Je vous rends le respect que je dois à mon Roi.
De votre ayeul David, Joas, rendez-vous digne.

JOAS.

Joas, moi ?

JOAD, *se relevant.*

Vous saurez par quelle grace insigne,
D'une mere en fureur Dieu trompant le dessein,
Quand déjà son poignard étoit dans votre sein,
Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage.
Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage.
Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis
Perdre en vous le dernier des enfans de son fils,
A vous faire périr sa cruauté s'attache,
Et vous poursuit encor sous le nom qui vous cache.

Mais sous vos étendards j'ai déjà su ranger
Un peuple obéissant et prompt à vous venger.
Entrez, généreux chefs des familles sacrées,
Du ministere saint tour-à-tour honorées.
Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis.
Prêtres, voilà le Roi que je vous ai promis...
Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre.
Jurez donc avant tout sur cet auguste livre,
A ce Roi que le Ciel vous redonne aujourd'hui,
De vivre, de combattre et de mourir pour lui...

(*A Joas.*)

Et vous, à cette loi, votre regle éternelle,
Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidele?

JOAS.

Pourrois-je à cette loi ne pas me conformer?

JOAD.

O mon fils! de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur;
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes loix
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux Rois;
Qu'un Roi n'a d'autre frein que sa volonté même;

Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;
Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné ;
Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.
Ainsi de piége en piége, et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas ! ils ont des Rois égaré le plus sage.
Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,
Que Dieu sera toujours le premier de vos soins ;
Que sévere aux méchans et des bons le refuge,
Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge,
Vous souvenant, mon fils, que caché sous ce lin,
Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

JOAS, *la main sur le livre.*

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne.
Mon Dieu, punissez-moi si je vous abandonne.

Extrait de la tragédie d'Athalie, laquelle passe pour le chef-d'œuvre de Racine.

L'innocence calomniée.

Hippolyte faussement accusé auprès de son pere Thésée, d'avoir voulu attenter à

l'honneur de Phedre sa belle-mere, paroît devant lui, et se justifie de cette accusation.

THÉSÉE.

Ah! le voici, grands Dieux! à ce noble maintien
Quel œil ne seroit pas trompé comme le mien?
Faut-il que sur le front d'un profane adultere
Brille de la vertu le sacré caractere?
Et ne devroit-on pas à des signes certains
Reconnoître le cœur des perfides humains?

HIPPOLYTE.

Puis-je vous demander quel funeste nuage,
Seigneur, a pu troubler votre auguste visage?
N'osez-vous confier ce secret à ma foi?

THÉSÉE.

Perfide, oses-tu bien te montrer devant moi,
Monstre qu'a trop long-temps épargné le tonnerre,
Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre!
Après que le transport d'un amour plein d'horreur
Jusqu'au lit de ton pere a porté ta fureur,
Tu m'oses présenter une tête ennemie!
Tu parois dans des lieux pleins de ton infamie,
Et ne vas pas chercher sous un ciel inconnu
Des pays où mon nom ne soit point parvenu!
Fuis, traître; ne viens point braver ici ma haine,
Et tenter un courroux que je retiens à peine...

HIPPOLYTE.

D'un mensonge si noir justement irrité,
Je devrois faire ici parler la vérité,
Seigneur : Mais je supprime un secret qui vous touche :
Approuvez le respect qui me ferme la bouche ;
Et sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie, et songez qui je suis.
Quelques crimes toujours précedent les grands crimes :
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus sacrés.
Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés ;
Et jamais on n'a vu la timide innocence
Passer subitement à l'extrême licence.
Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux
Un perfide assassin, un lâche incestueux.
Elevé dans le sein d'une chaste héroïne,
Je n'ai point de son sang démenti l'origine.
Pitthée, estimé sage entre tous les humains,
Daigna m'instruire au sortir de vos mains.
Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage ;
Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,
Seigneur, je crois sur-tout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.

C'est par-là qu'Hippolyte est connu dans la
Grece.
J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse.
On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur:
Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon
cœur.
Et l'on veut qu'Hippolyte épris d'un feu pro-
fane....

THÉSÉE.

Oui, c'est ce même orgueil, lâche, qui te
condamne.
Je vois de tes froideurs le principe odieux:
Phédre seule charmoit tes impudiques yeux...

Aricie, Princesse du sang royal d'Athenes, qui aimoit Hippolyte, justifie ce Prince auprès de Thésée dans les vers suivans :

Avez vous de son cœur si peu de connoissance?
Discernez-vous si mal le crime et l'innocence?
Faut-il qu'à vos yeux seuls un nuage odieux
Dérobe sa vertu qui brille à tous les yeux?
Ah! c'est trop le livrer à des langues perfides;
Cessez : repentez-vous de vos vœux (*a*) homi-
cides.

(*a*) Il avoit prié Neptune de le venger de son fils. On peut se rappeler ici les remords de Phedre sur son crime, page 126, et ensuite ce qui est rapporté de la mort d'Hippolyte, page 115.

Craignez, Seigneur, craignez que le Ciel rigoureux
Ne vous haïsse assez pour exaucer vos vœux.
Souvent dans sa colere il reçoit nos victimes;
Ses présens sont souvent la peine de nos crimes.
Prenez garde, Seigneur. Vos invincibles mains
Ont de monstres sans nombre affranchi les humains,
Mais tout n'est pas détruit, et vous en laissez vivre
Un..... Votre fils, Seigneur, me défend de poursuivre.
Instruite du respect qu'il veut vous conserver,
Je l'affligerois trop si j'osois achever.
J'imite sa pudeur, et fuis votre présence,
Pour n'être pas forcée à rompre le silence....
Arrachons-nous d'un lieu funeste et profané,
Où la vertu respire un air empoisonné.

Phedre, de Racine.

LES ADIEUX D'IPHIGÉNIE.

Image de la tendresse maternelle.

Les Grecs assemblés en Aulide n'attendoient qu'un vent favorable pour s'embarquer et aller faire le siege de Troye. Agamemnon, chef des Grecs, consulta l'oracle : il lui fut répondu qu'il falloit sacrifier Iphigénie pour appaiser les dieux, et

que jusques-là, ils auroient toujours les vents contraires. Agamemnon, saisi de douleur, ne pouvoit se résoudre au sacrifice de sa fille; mais les raisons d'Ulysse lui firent enfin surmonter sa tendresse. C'est le sujet de la célebre tragedie de Racine qui porte le nom d'Iphigénie. Dans le morceau suivant le Poëte exprime les sentimens et les adieux d'Iphigénie à sa mere Clytemnestre pour aller au camp des Grecs, où elle devoit être immolée. Les gardes d'Agamemnon la viennent chercher. Clytemnestre les précede pour les empêcher de l'emmener.

CLYTEMNESTRE.

Oui, je la défendrai contre toute l'armée.
Lâches, vous trahissez votre Reine opprimée!

EURYBATE.

Non, Madame, il suffit que vous nous commandiez,
Vous nous verrez combattre et mourir à vos pieds.
Mais de nos foibles mains que pouvez-vous attendre?
Contre tant d'ennemis qui pourra vous défendre?
Ce n'est plus un vain peuple en désordre assemblé;
C'est d'un zele fatal tout le camp aveuglé.

Plus de pitié. Calchas seul regne, seul commande.
La pitié sévere exige son offrande.
Le Roi de son pouvoir se voit déposséder,
Et lui-même au torrent nous contraint de céder.
Achille à qui tout cede, Achille à cet orage
Voudroit lui-même en vain opposer son courage.
Que fera-t-il, Madame? et qui peut dissiper
Tous les flots d'ennemis prêts à l'envelopper?

CLYTEMNESTRE.

Qu'ils viennent donc sur moi prouver leur zele impie,
Et m'arrachent ce peu qui me reste de vie.
La mort seule, la mort pourra rompre les nœuds
Dont mes bras nous vont joindre et lier toutes deux;
Mon corps sera plutôt séparé de mon ame,
Que je souffre jamais.... Ah, ma fille!

IPHIGÉNIE.

Ah, Madame!
Sous quel astre cruel avez-vous mis au jour
Le malheureux objet d'une si tendre amour?
Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous sommes?
Vous avez à combattre et les dieux et les hommes.
Contre un peuple en fureur vous exposerez-vous?

N'allez point dans un camp rebelle à votre époux,
Seule, à me retenir vainement obstinée,
Par des soldats, peut-être indignement traînée,
Présenter, pour tout fruit d'un déplorable effort,
Un spectacle à mes yeux plus cruel que la mort,
Allez. Laissez aux Grecs achever leur ouvrage,
Et quittez pour jamais un malheureux rivage.
Du bûcher qui m'attend, trop voisin de ces lieux,
La flamme de trop près viendroit frapper vos yeux.
Sur-tout, si vous m'aimez, par cet amour de mere,
Ne reprochez jamais mon trépas à mon pere.

CLYTEMNESTRE.

Lui, par qui votre cœur à Calchas présenté...

IPHIGÉNIE.

Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point tenté?

CLYTEMNESTRE.

Par quelle trahison le cruel m'a déçue!

IPHIGÉNIE.

Il me cédoit aux dieux dont il m'avoit reçue.
Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos feux;
De l'amour qui vous joint vous avez d'autres nœuds:

Vos yeux me reverront dans Oreste mon frere.
Puisse-t-il être, hélas ! moins funeste à sa mere !
D'un peuple impatient vous entendez la voix :
Daignez m'ouvrir vos bras pour la derniere fois,
Madame, et rappelant votre vertu sublime....
Eurybate, à l'autel conduisez la victime (*a*).

CLYTEMNESTRE.

Ah ! vous n'irez pas seule, et je ne prétends pas...
Mais on se jette en foule au-devant de mes pas.
Perfides, contentez votre soif sanguinaire.

ÆGINE.

Où courez-vous, Madame, et que voulez-vous faire ?

CLYTEMNESTRE.

Hélas ! je me consume en impuissans efforts,
Et rentre au trouble affreux dont à peine je sors !

On sait qu'Iphigénie ne fut point sacrifiée, et que ce n'étoit point elle que l'oracle demandoit : c'étoit une autre Princesse, une autre Iphigénie, fille d'Hélene et de Thésée, appelée de ce nom par sa mere, et connue sous celui d'Eriphile. On peut voir le dénouement de cette tragédie dans la narration du même Poëte ; on l'a inserée ci-devant parmi les narrations, pag. 106.

(*a*) Elle s'échappe et s'en va.

Tendresse conjugale.

Rhadamiste, Roi d'Arménie, voyant le trouble dans ses Etats, et craignant que Zénobie sa femme, fille de Mithridate, ne devint la proie de Tiridate son ennemi, la poignarda dans le transport de la jalousie qui le tourmentoit, et la jetta dans un fleuve. Le coup ne fut pas mortel, et Zénobie fut sauvée des flots : elle se réfugia à la cour de Pharasmane, Roi d'Ibérie et pere de Rhadamiste : là elle passa plusieurs années, cachée sous le nom d'Isménie, et dans la condition d'une étrangere, plutôt esclave que libre. Elle y fut aimée d'Arsame, fils de Pharasmane, et de Pharasmane lui-même; mais elle aima l'un et détesta l'autre. C'est dans ces circonstances que Rhadamiste est envoyé en qualité d'Ambassadeur de la part des Romains chez Pharasmane. Là, il a occasion d'entretenir Zénobie en particulier, et ils viennent à se reconnoître.

ZÉNOBIE.

Seigneur, est-il permis à des infortunées,
Qu'au joug d'un fier tyran le sort tient enchaînées,
D'oser avoir recours, dans la honte des fers,
A ces mêmes Romains, maîtres de l'univers?

En effet, quel emploi pour ces maîtres du monde,
Que le soin d'adoucir ma misere profonde !
Le Ciel qui soumit tout à leurs augustes loix...

RHADAMISTE.

Que vois-je ? ah, malheureux ! quels traits ! quel son de voix !
Justes Dieux ! quel objet offrez-vous à ma vue ?

ZÉNOBIE.

D'où vient à mon aspect que votre ame est émue,
Seigneur ?

RHADAMISTE.

Ah ! si ma main n'eût pas privé du jour...

ZÉNOBIE.

Qu'entends-je ? quels regrets ? et que vois-je à mon tour ?
Triste ressouvenir ! je frémis, je frissonne,
Où suis-je ? et quel objet ? La force m'abandonne.
Ah ! Seigneur, dissipez mon trouble et ma terreur.
Tout mon sang est glacé jusqu'au fond de mon cœur.

RHADAMISTE.

Ah ! je n'en doute plus au transport qui m'anime.
Ma main, n'as-tu commis que la moitié du crime ?
Victime d'un cruel contre vous conjuré,
Triste objet d'un amour jaloux, désespéré,
Que ma rage a poussé jusqu'à la barbarie,

Après tant de fureurs, est-ce vous Zénobie?

ZÉNOBIE.

Zénobie! ah! grands dieux! cruel, mais cher époux!
Après tant de malheurs, Rhadamiste, est-ce vous?

RHADAMISTE.

Se peut-il que vos yeux le puissent méconnoître?
Oui, je suis ce cruel, cet inhumain, ce traître,
Cet époux meurtrier. Plut au Ciel qu'aujourd'hui
Vous eussiez oublié ses crimes avec lui!
O dieux! qui la rendez à ma douleur mortelle,
Que ne lui rendez-vous un époux digne d'elle!
Par quel bonheur le Ciel, touché de mes regrets,
Me permet-il encor de revoir tant d'attraits?
Mais, hélas! se peut-il qu'à la cour de mon pere
Je trouve dans les fers une épouse si chere?
Dieux n'ai-je pas assez gémi de mes forfaits,
Sans m'accabler encor de ces tristes objets?
O de mon désespoir victime trop aimable,
Que tout ce que je vois rend votre époux coupable!
Quoi! vous versez des pleurs!

ZÉNOBIE.

Malheureuse! et comment
N'en répandrois-je pas dans ce fatal moment?

Ah, cruel, plut aux dieux que ta main ennemie
N'eût jamais attenté qu'aux jours de Zénobie !
Le cœur, à ton aspect, désarmé de courroux,
Je ferois mon bonheur de revoir mon époux ;
Et l'amour s'honorant de ta fureur jalouse,
Dans tes bras avec joie eût remis ton épouse.
Ne crois pas cependant que pour toi sans pitié
Je puisse te revoir avec inimitié.

RHADAMISTE.

Quoi ! loin de m'accabler, grands dieux ! c'est Zénobie
Qui craint de me haïr et qui s'en justifie !
Ah ! punis-moi plutôt : ta funeste bonté,
Même en me pardonnant, tient de ma cruauté.
N'épargne point mon sang, cher objet que j'adore,
Prive-moi du bonheur de te revoir encore.
Faut-il, pour t'en presser, embrasser tes genoux (*a*) ?
Songe au prix de quel sang je devins ton époux.
Jusques à mon amour, tout veut que je périsse.
Laisser le crime en paix, c'est s'en rendre complice.
Frappe : mais souviens-toi que malgré ma fureur,
Tu ne sortis jamais un moment de mon cœur ;

(*a*) Il se jette à ses genoux.

Que

Que si le repentir tenoit lieu d'innocence,
Je n'exciterois plus ni haine ni vengeance;
Que malgré le courroux qui te doit animer,
Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer.

ZÉNOBIE.

Leve-toi, c'en est trop : puisque je te pardonne,
Que servent les regrets où ton cœur s'abandonne?
Va, ce n'est pas à nous que les dieux ont remis
Le pouvoir de punir de si chers ennemis.
Nomme-moi les climats où tu souhaites vivre;
Parle : dès ce moment je suis prête à te suivre,
Sûre que les remords qui saisissent ton cœur,
Naissent de ta vertu plus que de ton malheur.
Heureuse si pour toi les soins de Zénobie
Pouvoientun jour servir d'exemple à l'Arménie,
La rendre comme moi soumise à ton pouvoir,
Et l'instruire du moins à suivre son devoir!

RHADAMISTE.

Juste Ciel, se peut-il que des nœuds légitimes
Avec tant de vertus unissent tant de crimes!
Que l'hymen associe au sort d'un furieux
Ce que de plus parfait firent naître les dieux
Quoi, tu peux me revoir sans que la mort d'un pere,
Sans que mes cruautés, ni l'amour de mon frere,
Ce Prince, cet amant si grand, si généreux,
Te fasse détester un époux malheureux!

Et puis-je me flatter qu'insensible à sa flamme,
Tu dédaignes les vœux du vertueux Arsame!
Que dis-je? trop heureux que pour moi dans ce jour
Le devoir dans ton cœur me tienne lieu d'amour!

ZÉNOBIE.

Calme les vains soupçons dont ton ame est saisie,
Ou cache-m'en du moins l'indigne jalousie;
Et souviens-toi qu'un cœur qui peut te pardonner,
Est un cœur que sans crime on ne peut soupçonner.

RHADAMISTE.

Pardonne, chere épouse, à mon amour funeste,
Pardonne des soupçons que tout mon cœur déteste.
Plus ton barbare époux est indigne de toi,
Moins tu dois t'offenser de son injuste effroi.
Rends-moi ton cœur, ta main, ma chere Zénobie,
Et daigne dès ce jour me suivre en Arménie:
César (*a*) m'en a fait Roi. Viens me voir désormais
A force de vertus effacer mes forfaits....
Adieu. N'attendons pas qu'un ennemi barbare,
Quand le Ciel nous rejoint, pour jamais nous sépare.

(*a*) L'Empereur Néron.

Dieux qui me la rendez, pour combler mes
souhaits,
Daignez me faire un cœur digne de vos bienfaits !

Rhadamiste, de Crébillon.

Tendresse de frere et de sœur.

Ægiste, fils de Thieste, étoit le meurtrier d'Agamemnon, pere d'Oreste et d'Electre ; il avoit même épousé Clytemnestre, son adultere, et veuve d'Agamemnon. Les amis d'Agamemnon vouloient venger sa mort. On attendoit pour l'exécution de ce dessein le retour d'Oreste, qui passoit pour Tydée. Electre ne le connoissoit pas pour son frere. On lui avoit fait croire qu'il étoit mort, de peur qu'Ægiste ne le fît périr. C'est dans ces circonstances qu'Oreste, dans une conversation avec Electre, ne peut plus se cacher à sa sœur qui lui parloit de la vive amitié qu'elle avoit pour ce cher frere, et il se fait connoître à elle.

ORESTE.

Je vous cherche, Madame.
Tout semble désormais servir notre courroux.
Votre indigne ennemi va tomber sous nos coups.
Savez-vous quel héros vient à notre défense,
Quelle main avec nous frappe d'intelligence?

Le Ciel à nos amis vient de joindre un vengeur
Que nous n'attendions plus.

ELECTRE.

Et quel est-il Seigneur?
Que dis-je? puis-je encor méconnoître mon frere?
N'en doutons plus, c'est lui.

ORESTE.

Madame, c'est mon pere.

ELECTRE.

Votre pere, Seigneur! et d'où vient qu'aujourd'hui
Oreste à mon secours ne vient point avec lui?
Peut-il abandonner une triste Princesse?
Est-ce ainsi qu'à me voir son amitié s'empresse?

ORESTE.

Vous le savez, Oreste a vu les sombres bords,
Et l'on ne revient point de l'empire des morts.

ELECTRE.

Et n'avez-vous pas cru, Seigneur, qu'avec Oreste
Palamede avoit vu cet empire funeste?
Il revoit cependant la clarté qui nous luit.
Mon frere est-il le seul que le destin poursuit?
Vous-même sans espoir de revoir le rivage,
Ne trouvâtes-vous pas un port dans le naufrage?
Oreste, comme vous, peut en être échappé;

Il n'est point mort, Seigneur, vous vous êtes
trompé.
J'ai vu dans ce palais une marque assurée
Que ces lieux ont revu le petit-fils d'Atrée,
Le tombeau de mon pere encore mouillé de
pleurs.
Qui les auroit versés? qui l'eût couvert de fleurs?
Qui l'eût orné d'un fer? quel autre que mon
frere
L'eût osé consacrer aux mânes de mon pere?
Mais quoi! vous vous troublez? ah! mon frere
est ici.
Hélas! qui mieux que vous doit en être éclairci?
Ne me le cachez point, Oreste vit encore.
Pourquoi me fuir? pourquoi vouloir que je
l'ignore?
J'aime Oreste, Seigneur: un malheureux amour
N'a pu de mon esprit le bannir un seul jour.
Rien n'égale l'ardeur qui pour lui m'intéresse;
Si vous saviez pour lui jusqu'où va ma tendresse,
Votre cœur frémiroit de l'état où je suis,
Et vous termineriez mon trouble et mes ennuis.
Hélas! depuis le temps que j'ai perdu mon pere,
N'ai-je donc pas assez éprouvé de misere?
Esclave dans ces lieux d'où le plus grand des
Rois
A l'univers entier sembloit donner des loix,
Qu'a fait aux dieux cruels sa malheureuse fille?

Quel crime contre Electre arme enfin sa famille?
Une mere en fureur la hait et la poursuit,
Ou son frere n'est plus, ou le cruel la fuit.
Ah! donnez-moi la mort, ou me rendez Oreste.

ORESTE.

Eh bien, il vit encore, il est même en ces lieux.
Gardez-vous cependant....

ELECTRE.

Qu'il paroisse à mes yeux.
Oreste! se peut-il qu'Electre te revoie?
Montrez-le moi, dussé-je en expirer de joie.
Mais hélas! n'est-ce point lui-même que je vois?
C'est Oreste, c'est lui, c'est mon frere et mon Roi.
Aux transports qu'en mon cœur son aspect a fait naître,
Eh! comment si long-temps l'ai-je pu méconnoître?
Je vous revois enfin, cher objet de mes vœux!
Momens tant souhaités! ô jour trois fois heureux!
Vous vous attendrissez! je vois couler vos larmes;
Ah! Seigneur, que ces pleurs pour Electre ont de charmes!
Que ces traits, ces regards pour elle ont de douceur!

C'est donc vous que j'embrasse, ô mon frere?

ORESTE.

Ah, ma sœur!

Mon amitié trahit un important mystere :
Mais, hélas! que ne peut Electre sur son frere?

ELECTRE.

Est-ce de moi, cruel! qu'il vous faut défier,
D'une sœur qui voudroit tout vous sacrifier?
Et quelle autre amitié fut jamais si parfaite?

ORESTE.

Je n'ai craint que l'ardeur d'une joie indiscrete.
Dissimulez des soins quoique pour moi si doux.
Ma sœur, à me cacher, j'ai souffert plus que vous.
D'ailleurs jusqu'à ce jour je m'ignorois moi-même.
Palamede pour moi rempli d'un zele extrême,
Pour conserver des jours à sa garde commis,
M'élevoit à Samos sous le nom de son fils.
Le sien est mort, ma sœur; la colere céleste
A fait périr l'ami le plus chéri d'Oreste;
Et peut-être sans vous, moins sensible à vos maux,
Envierois-je le sort qu'il trouva dans les flots.

ELECTRE.

Se peut-il qu'en regrets votre cœur se consume?
Ah! Seigneur, laissez-moi jouir sans amertume
Du plaisir de revoir un frere tant aimé.

Quel entretien pour moi! que mon cœur est
charmé!
J'oublie en vous voyant qu'ailleurs peut-être
on m'aime,
J'oublie auprès de vous jusques à l'amant même.
Surmontez comme moi ce penchant trop flatteur
Qui semble, malgré vous, entraîner votre
cœur.
Quelque soit votre amour, les traits d'Iphia-
nasse
N'ont rien de si charmant que la vertu n'efface.

ORESTE.

La vertu sur mon cœur n'a que trop de pouvoir,
Ma sœur; et mon nom seul suffit à mon devoir.
Non, ne redoutez rien du feu qui me possede.
On vient, séparons-nous. Mais non, c'est
Palamede.

Electre, de Crébillon.

Fureur jalouse.

Zaïre, fille de Lusignan, Prince du sang des Rois de Jérusalem, étoit aimée d'Orosmane, Soudan de cette ville, et elle étoit sur le point de devenir sa femme, lorsque Lusignan, tiré de la prison où il étoit depuis longues années, la reconnut pour être sa fille, apprit avec douleur qu'elle étoit Musulmane, et lui fit promettre de se faire chrétienne, et de s'échapper du palais du

Soudan avec Nérestan son frere, pour passer en France. C'est dans ces circonstances que le Soudan ayant déclaré à Zaïre que le moment étoit venu où il vouloit l'épouser, elle ne lui répond que par ses larmes, et le prie de lui donner du temps; ce qui jette le Soudan, homme fier et colere, dans une vive crainte que Zaïre n'aime Nérestan, ce chrétien que le Soudan ignoroit être son frere. C'est le sujet de la scene suivante dans laquelle Orosmane rend compte à son confident du trouble qui l'agitoit.

OROSMANE.

Corasmin, quel est donc ce changement extrême?
Je la laisse échapper! Je m'ignore moi-même.

CORASMIN.

Vous seul causez son trouble, et vous vous en plaignez,
Vous accusez peut-être un cœur où vous régnez

OROSMANE.

Mais pourquoi donc ces pleurs, ce trouble, cette fuite,
Cette douleur si sombre en ses regards écrite?
Si c'étoit ce François.... Quel soupçon! quelle horreur!
Quelle lumiere affreuse a passé dans mon cœur!

Hélas! je repoussois ma juste défiance.
Un barbare, un esclave auroit cette insolence!
Cher ami, je verrois un cœur comme le mien
Réduit à redouter un esclave chrétien!
Mais parle, tu pouvois observer son visage;
Tu pouvois de ses yeux entendre le langage:
Ne me déguise rien; mes feux sont-ils trahis?
Apprends-moi mon malheur... Tu trembles...
Tu frémis.....
C'en est assez.

CORASMIN.

Je crains d'irriter vos alarmes.
Il est vrai que ses yeux ont versé quelques
larmes:
Mais, Seigneur, après tout je n'ai rien observé
Qui doive....

OROSMANE.

A cet affront je serois réservé!
Non, si Zaïre, ami, m'avoit fait cette offense,
Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance...
Le déplaisir secret de mon cœur agité,
Si ce cœur est perfide, auroit-il éclaté?
Ecoute: garde-toi de soupçonner Zaïre.
Mais, dis-tu, ce François gémit, pleure, sou-
pire....
Que m'importe après tout le sujet de ses pleurs?
Qui sait si l'amour même entre dans ses dou-
leurs?

Et qu'ai-je à redouter d'un esclave infidelle,
Qui demain pour jamais se va séparer d'elle?

CORASMIN.

N'avez-vous pas, Seigneur, permis, malgré nos lois,
Qu'il jouît de sa vue une seconde fois?
Qu'il revînt en ces lieux?

OROSMANE.

Qu'il revînt, lui, ce traître?
Et qu'aux yeux de Zaïre il osât reparoître?
Oui, je le lui rendrois, mais mourant, mais puni,
Mais versant à ses yeux le sang qui m'a trahi,
Déchiré devant elle; et ma main dégoûtante
Confondroit dans son sang le sang de son amante.
Excuse les transports de ce cœur offensé:
Il est né violent, il aime, il est blessé.
Je connois mes fureurs, et je crains ma foiblesse.
A des troubles honteux je sens que je m'abaisse.
Non, c'est trop sur Zaïre arrêter un soupçon.
Non, son cœur n'est point fait pour une trahison.
Mais ne crois pas non plus que le mien s'avilisse
A souffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi;
Les éclaircissemens sont indignes de moi.

Il vaut mieux sur mes sens reprendre un juste
empire,
Il vaut mieux oublier jusqu'au nom de Zaïre.
Corasmin, que ces murs soient fermés pour
jamais;
Fais veiller la terreur aux portes du palais.
Que tout subisse ici le frein de l'esclavage :
Des loix de l'Orient suivons l'austere usage.
On peut sans s'avilir, abaissant sa fierté,
Jetter sur son esclave un regard de bonté;
Mais il est trop honteux de craindre une maî-
tresse :
Aux mœurs de l'Occident laissons cette foiblesse.
Ce sexe dangereux qui veut tout asservir,
S'il regne dans l'Europe, ici doit obéir.

Zaïre, de Voltaire.

CHAPITRE IX.

Du Genre Tempéré.

LE genre tempéré tient le milieu entre le simple et le sublime. Il est susceptible de fleurs et d'ornemens. Ces ornemens sont certains tours qui contribuent à rendre le discours plus agréable. Or de même que le genre sublime peut être comparé è ces édifices magnifiques, dont l'architecture est d'un dessin grand et majestueux, et qui

sont consacrés au culte divin, ou destinés pour être la demeure des Rois, on peut dire aussi que le genre tempéré doit être comparé aux bâtimens qui sont habités par les particuliers, mais où l'art, l'élégance, la richesse même, brillent de toutes parts, et qui ont quelque chose de fin et d'un goût exquis. Dans le genre dont il s'agit, la beauté de l'imagination regne ordinairement; les pensées en sont nobles et délicates, les images en sont gracieuses et brillantes sans Phœbus ni clinquant, et les expressions élégantes et choisies. Mais lorsque ce genre est employé dans la poésie, on peut dire que l'harmonie en rehausse le prix, et qu'elle en augmente le charme par cet heureux mélange d'expressions sonores et mélodieuses, dont l'assortiment fait une impression très-agréable sur l'oreille.

On l'emploie ordinairement dans tous les sujets qui ne sont point du ressort du sublime ni du haut dramatique, et qui sont capables d'amuser agréablement les hommes. C'est dans ce genre que l'on traite les églogues, les satyres, les épîtres, les descriptions champêtres, les relations familieres, tels que sont les contes, les faits particuliers qui ne tiennent à rien d'héroïque ni de merveilleux. Enfin, c'est le genre avec lequel on dépeint tout ce qu'il y a

de riant et de gracieux dans la nature; on s'en sert même pour critiquer ingénieusement les mœurs et les ouvrages; en un mot, pour toutes les productions de l'esprit qui contribuent à l'amusement de la société.

Critique badine du monde.

Dans cette piece, un Poëte qui étoit sollicité par un ami de quitter sa solitude, et de venir dans le monde y faire connoître ses talens, vante le bonheur du loisir littéraire dont il jouit, et prend de-là occasion de faire une critique fine et ingénieuse des divers désagrémens que l'on a à essuyer dans le monde, et de tout ce qui peut choquer un homme de goût.

Heureux qui, dans la paix secrette
D'une libre et belle retraite,
Vit ignoré, content de peu,
Et qui ne se voit point sans cesse
Jouet de l'aveugle déesse,
Ou dupe de l'aveugle Dieu!...
Là dans la liberté suprême
Semant de fleurs tous les instans,
Dans l'empire de l'hyver même
On trouve les jours du printemps.
Calme heureux, loisir solitaire!
Quel lieu n'a point de quoi nous plaire

Lorsqu'on y trouve le bonheur,
Lorsqu'on y vit sans spectateur
Dans le silence littéraire,
Loin de tout importun jaseur,
Loin des froids discours du vulgaire
Et des hauts tons de la grandeur,
Loin de ces troupes doucereuses
Où d'insipides précieuses,
Où de petits fats, ignorans,
Viennent, conduits par la folie,
S'ennuyer en cérémonie
Et s'endormir en complimens;
Loin de ces ignobles Zoïles,
De ces enfileurs de dactyles,
Coeffés de phrases imbécilles,
Et de classiques préjugés,
Et qui, de l'enveloppe épaisse
Des pédans de Rome et de Grece
N'étant point encore dégagés,
Portent leur petite sentence
Sur la rime et sur les Auteurs,
Avec autant de connoissance
Qu'un aveugle en a des couleurs;
Loin de la gravité Chinoise
De ce vieux Druide empesé,
Qui sous un air symmétrisé
Parle à trois temps, rit à la toise,
Regarde d'un œil apprêté,

Et m'ennuie avec dignité;
Loin de ces faux Cénobites,
Qui voués encor tout entiers
Aux vanités qu'ils ont proscrites,
Errant de quartiers en quartiers,
Vont dans d'équivoques visites
Porter leurs faces parasites
Et le dégoût de leurs moutiers;
Loin de ces faussets du Parnasse,
Qui pour avoir glapi par fois
Quelque épithalame à la glace
Dans un petit monde bourgeois,
Ne causent plus qu'en folles rimes,
Ne vous parlent que d'Apollon,
De Pégase et de Cupidon,
Et telles fadeurs synonymes,
Ignorant que ce vieux jargon
Relégué dans l'ombre des classes,
N'est plus aujourd'hui de saison
Chez la brillante fiction;
Que les tendres lyres des Graces
Se montent sur un autre ton;
Et qu'enfin de la foule obscure
Qui rampe au marais d'Hélicon,
Pour sauver ses vers et son nom,
Il faut être sans imposture
L'interprête de la nature
Et le peintre de la raison....

Jugez si toute solitude
Qui nous sauve de tous ces bruits,
N'est point l'asyle et le pourpris
De l'entiere béatitude.
Que dis-je? est-on seul après tout,
Lorsque touché de plaisirs sages,
On s'entretient dans les ouvrages
Des dieux de la lyre et du goût?
Tantôt de l'azur d'un nuage
Plus brillant que les plus beaux jours,
Je vois sortir l'ombre volage
D'Anacréon ce tendre sage,
Le Nestor du galant rivage,
Le Patriarche des amours.
Epris de son doux badinage
Horace accourt à ses accens,
Horace, l'ami du bon sens,
Philosophe sans verbiage,
Et Poëte sans ſade encens.
C'est ainsi que par la présence
De ces morts vainqueurs des destins,
On se console de l'absence,
De l'oubli même des humains....
Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me rétablir?
Leur estime ni leur fortune
Ne me coûte point un desir.....
De la sublime poésie

Profanant la noble harmonie,
Irois-je par de vains accens
Chatouiller l'oreille engourdie
De cent ignares importans
Dont l'ame massive, assoupie
Dans des organes impuissans,
Ou livrée aux fougues des sens,
Ignore les dons du génie
Et les plaisirs des sentimens?
Pourrois-je au char de l'immortelle
M'enchaîner encore pour long-temps?
Quand j'aurai passé mon printemps,
Pourrois-je encore vivre avec elle?
Suivrois-je un jour à pas pesans
Ces vieilles muses douairieres,
Ces meres septuagénaires
Du Madrigal et des Sonnets,
Qui n'ayant été que Poëtes,
Rimaillent encore en lunettes,
Et meurent au bruit des sifflets.

Gresset.

Descriptions champêtres.

Le Poëte dans les vers suivans fait la description d'une maison de campagne où il alloit passer quelque temps tous les ans, et de-là il prend occasion de vanter le bonheur d'une vie retirée, où l'on est à l'abri du tumulte des villes.

Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
Et contr'eux la campagne est mon unique asyle.
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau?
C'est un petit village ou plutôt un hameau
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
Où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine au pied des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt Isles s'élever,
Qui, partageant son cours en diverses manieres,
D'une riviere seule y forment vingt rivieres.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
Et de noyers souvent du passant insultés.
Le village au-dessus forme un amphithéâtre:
L'habitant ne connoît ni la chaux ni le plâtre;
Et dans le roc qui cede et se coupe aisément,
Chacun sait de sa main creuser son logement.
La maison du Seigneur seule un peu plus ornée
Se présente au dehors de murs environnée.
Le soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du nord.
C'est-là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file:
Ici dans un vallon bornant tous mes desirs,
J'achete à peu de frais de solides plaisirs.

Tantôt un livre en main errant dans les prairies,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries :
Tantôt cherchant la fin d'un vers que je construis,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fui.
Quelquefois aux appâts d'un hameçon perfide
J'amorce en badinant le poisson trop avide ;
Ou d'un plomb qui fuit l'œil, et part avec l'éclair
Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
Une table, au retour, propre et non magnifique
Nous présente un repas agréable et rustique.
Là, sans s'assujettir aux dogmes de Broussain,
Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain ;
La maison le fournit, la fermiere l'ordonne,
Et mieux que Bergerat l'appétit l'assaisonne.
O fortuné séjour ! ô champs aimés des Cieux !
Que pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et connu de vous seul oublier tout le monde !

Boileau, Epit. 5.

Eloge d'une vie retirée.

Le célebre la Fontaine, dans le morceau suivant fait l'éloge de la solitude ou d'une vie retirée, après laquelle il soupire.

Je voudrois inspirer l'amour de la retraite.
Elle offre à ses amans des biens sans embarras,
Biens purs, présens du Ciel, qui naissent sous
les pas.
Solitude où je trouve une douceur secrette,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je
jamais
Loin du monde et du bruit goûter l'ombre et
le frais?
Oh (*a*) qui m'arrêtera sous vos sombres asyles?
Quand pourront les neuf sœurs, loin des cours
et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des Cieux
Les mouvemens divers inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartés errantes,
Par qui sont nos destins et nos mœurs diffé-
rentes?
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux
objets.
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie.
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie;
Je ne dormirai point sous de riches lambris:
Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
En est-il moins profond et moins plein de dé-
lices?

(*a*) Imitation d'un endroit de Virgile au Livre 2 des Géorgiques.

Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les
morts,
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

Fables de la Fontaine.

Eloge de la Touraine et des pays que la Loire arrose. C'est le même Poëte qui, en racontant un de ses voyages, s'exprime de la maniere suivante

Vous croyez bien qu'étant sur ses (*a*) rivages,
Nos gens et moi nous ne manquames pas
De promener à l'entour notre vue.
J'y rencontrai de si charmans appas,
Que j'en ai l'ame encore toute émue :
Côteaux rians y sont des deux côtés,
Côteaux non pas si voisins de la nue
Qu'en Limousin, mais côteaux enchantés.
Belles maisons, beaux parcs et bien plantés,
Prés verdoyans dont ce pays abonde,
Vignes et bois, tant de diversités
Qu'on croit d'abord être en un autre monde.
Mais le plus bel objet c'est la Loire sans doute.
On la voit rarement s'écarter de sa route.
Elle a peu de replis dans son cours mesuré;
Ce n'est pas un ruisseau qui serpente en un pré,
C'est la fille d'Amphitrite,

(*a*) De la Loire.

C'est elle dont le mérite,
Le nom, la gloire et les bords
Sont dignes de ces provinces
Qu'entre tous leurs plus grands trésors
Ont toujours placé nos Princes.
Elle répand son crystal
Avecque magnificence,
Et le jardin de la France
Méritoit un tel canal.

La Fontaine, Œuvres Posthumes.

Eloge de l'Italie, considérée comme le séjour où reposent les cendres des Auteurs illustres de la docte antiquité.

Le Poëte adresse la parole à un Seigneur qui avoit été nommé Ambassadeur pour Rome, et qui devoit bientôt partir.

Vous chérirez cette contrée
Et les précieux monumens
Où leur (*a*) mémoire consacrée
Survit à la suite des temps.



Vous aimerez ces doux asyles,
Ces bois où le chant renommé
Des Ovides et des Virgiles
Attiroit Auguste charmé.

(*a*) Des Auteurs latins les plus illustres.

Dans ces solitudes chéries
De la brillante antiquité,
Des poétiques rêveries
Vous chercherez la volupté.



De Tibur vous verrez les traces,
Et sur ce rivage charmant
Vous vous direz : ici les Graces
De Glycere inspiroient l'amant (*a*).



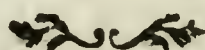
Là du Luth du galant Catulle
Lesbie animoit les doux sons ;
Ici Properce, ici Tibulle
Soupiroient de tendres chansons.



Aux tombeaux de ces morts célebres
Vénus répand encor des pleurs,
L'amour sur leurs urnes funebres
Attend encor leurs successeurs.



Il garde leurs lyres muettes
Qu'aucun mortel n'ose toucher,
Et leurs hautbois et leurs trompettes
Que l'on ne sait plus emboucher.



Muses, amour, cessez vos larmes,
Bientôt dans ces lieux enchantés

(*a*) Horace.

Vous

Vous verrez revivre les charmes
De vos disciples regrettés.



Tivoli, Blanduse, Albunée,
Noms immortels, sacré séjour,
Sur votre rive fortunée
Apollon ramene sa cour.

Gresset.

Peintures riantes.

Dans le morceau suivant, le Poëte, à l'occasion du retour du Printemps, soupire après le séjour champêtre où il a déjà été, et qu'il compte bientôt revoir. Il s'en forme par avance une idée charmante, et dans un enthousiasme poétique, il en fait une peinture de plus riantes.

Porté par les songes légers,
Je vois la nouvelle parure
Dont s'embellissent vos (*a*) vergers.
Eleve ici de la nature,
L'art lui prêtant ses soins brillans,
Y forme un temple de verdure
A la déesse des talens.
Sortez du sein des violettes,
Croissez, feuillages fortunés;

(*a*) Il parle à un ami qui étoit le maître de cette maison de campagne.

O

Couronnez ces belles retraites,
Ces détours, ces routes secrettes
Aux plus doux accords destinés.
Ma Muse par vous attendrie,
D'une charmante rêverie
Suit déjà l'aimable loi.
Les bois, les vallons, les montagnes,
Toute la scene des campagnes
Prend une ame et s'orne pour moi.
Aux yeux de l'ignare vulgaire
Tout est mort, tout est solitaire,
Un bois n'est qu'un sombre réduit,
Un ruisseau n'est qu'une onde claire.
Les Zéphirs ne font que du bruit.
Aux yeux que Calliope éclaire
Tout brille, tout pense, tout vit.
Ces ondes tendres et plaintives,
Ce sont des nymphes fugitives
Qui cherchent à se dégager
De Jupiter pour un berger.
Ces fougeres sont animées,
Ces fleurs qui les parent toujours,
Ce sont des belles transformées,
Ces papillons sont des amours....
Le plaisir avec chaque aurore,
Loin du tumulte qu'il abhorre,
Renaît sur ces vallons chéris.
Des guirlandes de la jeunesse

Les ris couronnent la sagesse,
La sagesse enchaîne les ris;
Et pour mieux varier sans cesse
L'uniformité du loisir,
Un goût guidé par la finesse
Vient unir les arts au plaisir.
Que l'insipide symmétrie
Regle la ville qu'elle ennuie;
Que les temps y soient concertés,
Et les plaisirs même comptés,
La mode, la cérémonie,
Et l'ordre et la monotonie
Ne sont point les dieux des hameaux:
Au poids de la triste satyre
On n'y pese point tous les mots;
Et si l'on doit blâmer ou rire,
Tout ce qui plaît vient à propos,
Tout y fait des plaisirs nouveaux.
Oui, chez les bergers, sous ces hêtres,
J'ai vu dans la frugalité
Les dépositaires, les maîtres
De la douce félicité.
J'ai vu dans les fêtes champêtres,
J'ai vu la pure volupté
Descendre ici sur les cabanes,
Y répandre un air de gaieté
Que n'ont point les plaisirs profanes
Du luxe et de la dignité.

Feuillage antique et vénérable,
Temple des bergers de ces lieux,
Orme heureux, monument durable
De la pauvreté respectable
Et des amours de leurs ayeux;
O toi qui, depuis la durée
De trente lustres révolus,
Couvres de ton ombre sacrée
Leurs danses, leurs jeux ingénus,
Sur ces bords depuis ta jeunesse,
Jusqu'à cette verte vieillesse,
Vis-tu jamais changer les cœurs,
Et la félicité premiere
Fuir devant la fausse lumiere
De mille brillantes erreurs?
Laisse les tristes avantages
D'orner des palais somptueux
Au chêne, au cedre fastueux.
Les lambris couvrent les faux sages,
Les rameaux couvrent les heureux.
Tandis qu'instruit par la nature,
Et par la simple vérité,
Mon esprit toujours enchanté
Pénetre au sein de la nature,
Hélas! par une loi trop dure
Le plaisir vole, le temps fuit
Poussé par l'éternelle nuit.
Trop tôt, hélas! les soins pénibles,

Les bienséances inflexibles,
Revendiquant leurs tristes droits,
Nous ferons quitter cet asyle,
Et nous arrachant de ces bois,
Nous replongerons pour six mois
Dans l'affreux cahos de la ville,
Et dans cet éternel fracas
De riens pompeux et d'embarras.
Dès qu'entraînés par l'habitude
Au séjour de la multitude,
Nous irons prendre les leçons
De la vertu toujours unie
Que la bonne philosophie
Permet à ses vrais nourrissons,
D'une ville tumultueuse
Nous adoucirons le dégoût :
La raison est par-sout heureuse,
Le bonheur du sage est par-tout.

Gresset.

Eloge poétique du Printemps.

C'est ici un homme, qui, revenu d'une maladie mortelle, goûte la douce satisfaction de se voir parfaitement rétabli, et soupire après le temps qu'il doit aller à la campagne.

Ame de l'univers, charme de nos années,
Heureuse et tranquille santé,
Toi, qui viens renouer le fil de mes journées,

Et rendre à mon esprit sa plus vive clarté ;
Quand prodigues des dons d'une courte jeunesse,
Ne portant que la honte et d'ameres douleurs
A la précoce vieillesse,
Les aveugles mortels abrégent tes faveurs,
Je vais sacrifier dans ton temple champêtre.
Loin des cités et de l'ennui,
Tout nous rappelle aux champs : le printemps va renaître,
Et j'y vais renaître avec lui.
Dans cette retraite chérie
De la sagesse et du plaisir,
Avec quel goût vais-je cueillir
La premiere épine fleurie,
Et de (*a*) Philomele attendrie
Recevoir le premier soupir !
Avec les fleurs dont la prairie
A chaque instant va s'embellir,
Mon ame long-temps assoupie
Va de nouveau s'épanouir,
Et sans pénible rêverie
Voltiger avec le zéphir.
Occupé tout entier du soin, du plaisir d'être,
Au sortir du néant affreux,
Je ne songerai qu'à voir naître
Ces bois, ces berceaux amoureux ....
O jours de ma convalescence,

(*a*) Du rossignol.

Jours d'une pure volupté !
C'est une nouvelle naissance,
Un rayon d'immortalité.
Quel feu! tous les plaisirs ont volé dans mon ame:
J'adore avec transport le céleste flambeau ;
Tout m'intéresse, tout m'enflamme :
Pour moi l'univers est nouveau.
Sans doute que le Dieu qui nous rend l'existence,
A l'heureuse convalescence,
Pour de nouveaux plaisirs, donne de nouveaux sens.
A ses regards impatiens,
Le cahos fuit, tout naît, la lumiere commence,
Tout brille des feux du printemps.
Les plus simples objets, le chant d'une fauvette,
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,
La fraîcheur d'une violette,
Mille spectacles qu'autrefois
On voyoit avec nonchalance,
Transportent aujourd'hui, présentent des appas
Inconnus à l'indifférence,
Et que la foule ne voit pas.
Tout s'émousse dans l'habitude ;
Par les plaisirs un cœur usé,
Las de leur multitude,
Ne peut se sentir flatté.

Gresset.

Les vers suivans sont à-peu-près sur le

même sujet que les précédens. On y invite une personne de venir à la campagne, et on fait une description de la vie gracieuse qu'une compagnie d'honnêtes gens y mene.

Si vous veniez ici, nous ferions notre étude
De bannir vos soucis; d'instruire leur procès;
Votre tranquille sœur, de votre inquiétude,
Pourroit, par son exemple, adoucir les accès.
Sa belle ame, en tout temps à soi-même semblable,
Fait fleurir dans sa cour repos et liberté;
Et la riche Amalthée y répand sur sa table
L'abondance et l'éclat, l'ordre et la propreté.
Dans ces longs promenoirs qu'un si bel art varie,
Errant à l'aventure, exempts de passion,
Nous faisons succéder l'aimable rêverie
Aux douceurs que fournit la conversation.
On ne connoît ici ni regle ni contrainte:
Ainsi que des momens nous y passons les jours;
Et si nous y formons quelque légere plainte,
C'est que pour nos plaisirs les soleils sont trop courts.
Lorsque le blond Phébus dans la mer d'Hespérie
Se plonge dans les flots où sa clarté périt,
En cercle autour du feu, la fine raillerie
Epanouit le cœur, et réveille l'esprit.
Tantôt sur le bas style, et volant terre à terre,
A parer aussi prompts comme on l'est à porter,

Nous faisons l'un à l'autre une innocente guerre
Où chacun s'étudie à se déconcerter.
Epuisés d'entretiens, une guerre nouvelle,
Les cartes à la main, nous rend tous ennemis;
Sur le moindre incident nous entrons en querelle,
Et le jeu terminé nous demeurons amis.
Fatigués de plaisirs plus qu'assouvis encore,
Nous livrons au sommeil nos yeux appesantis;
On dort dans de beaux lits au-delà de l'aurore,
Où les songes qu'on fait sont des songes d'Atys.
Venez donc profiter du doux air qu'on respire
Dans ce palais charmant des Graces ennobli,
Où par mille agrémens que je ne puis décrire,
Nous passons, sans mourir, le consolant oubli.

Pavillon, Œuvres diverses.

CHAPITRE X.

Des Narrations dans le genre familier.

Les fables en seront les exemples; mais avant de les rapporter, il paroît convenable pour l'instruction des jeunes gens de donner une idée de ce genre de poésie, et de mettre en même temps sous les yeux les observations des maîtres de l'art sur cette matiere.

La Fable où l'Apologue est une instruc-

tion (*a*) déguisée sous l'allégorie d'une action : c'est comme un Poëme Epique en raccourci, qui ne le cede au grand que par l'étendue. Elle est composée de deux parties (*b*), dont on peut appeler l'une le corps, et l'autre l'ame. Le corps est la fable, et l'ame la moralité.

Mais quoique la Fable soit une instruction, elle n'en plaît pas moins. Il est aisé d'en sentir la raison ; c'est premierement, parce que l'amour-propre est ménagé dans ces sortes de leçons. Les hommes n'aiment point les préceptes directs ; ils sont trop fiers pour s'accommoder de ces Philosophes qui semblent commander ce qu'ils enseignent ; ils veulent qu'on les instruise humblement, et ils ne se corrigeroient pas s'ils croyoient que se corriger fût obéir. Ces sortes d'instructions plaisent encore, parce que l'esprit est exercé par l'allégorie ; il aime à voir plusieurs choses à la fois, à en distinguer les rapports, et il se complaît dans cette pénétration qui l'amuse.

Les qualités essentielles d'une Fable peuvent se réduire aux suivantes.

1°. Une Fable doit être le symbole d'une vérité, c'est-là son essence ; car la Fable est une philosophie déguisée, qui ne badine que pour instruire, et qui instruit d'autant mieux qu'elle amuse.

(*a*) La Motte.

(*b*) La Fontaine.

2°. La vérité qu'on veut apprendre, doit être cachée sous une allégorie. En effet, l'allégorie est le langage qui plaît le plus aux hommes; c'est elle qui a l'avantage de nous faire entendre une chose dans le temps qu'elle nous en présente une autre; et par le moyen de cette espece de supercherie, elle donne à notre esprit un exercice qui le réjouit, et qui lui fait faire un usage de ses forces, tel qu'il le souhaite.

3°. L'image dont on se sert pour envelopper cette vérité, doit être juste et naturelle. Ces conditions sont prises de la nature même de notre esprit, qui ne sauroit souffrir qu'on l'embarrasse, qu'on l'égare, ni qu'on le trompe. Ainsi cette image doit être conforme aux idées que les hommes en général ont des choses.

4°. Le récit qui forme le corps de la Fable, doit être animé par tout ce qu'il y a de plus riant et de plus gracieux; et pour y réussir, il faut savoir attacher agréablement l'esprit aux plus petits objets, savoir appliquer de grandes comparaisons aux plus petites choses, ménager de petites descriptions qui jettent du gracieux dans la narration, semer de temps en temps quelques réflexions courtes et rapides, comme des traits vifs qui frappent l'esprit, peindre le sentiment avec la naïveté qui le caractérise; en un mot, imiter

la nature. De cet ensemble naît cette gaieté qui est si nécessaire à une Fable, et qui produit un effet admirable. Cet air lui est si nécessaire, qu'elle ne sauroit s'en passer; c'est son lustre, c'est la fleur de sa beauté. Mais ce n'est pas une gaieté folle et vive qui excite le rire. Celle qui convient à la Fable est plus douce et plus délicate, elle ne va qu'à l'esprit, elle l'anime, le rend attentif par le plaisir qu'elle lui donne. C'est un certain charme, un certain air aimable et facile dont on peut égayer les sujets les plus sérieux.

5°. La Fable doit être revêtue d'un style familier, parce qu'il n'y a que du style simple et familier que puisse sortir cette gaieté qui doit régner dans une Fable. Lui seul peut faire éclore ces graces naïves qui enchantent; lui seul peut animer un récit, donner du feu à un dialogue, et lui conserver ce beau naturel qui nous ravit si fort; on doit même remarquer que ce style est plus propre à l'insinuation que le style soutenu. Ce dernier est le langage de la méditation et de l'étude; l'autre est le langage du sentiment. On est en garde contre l'un, et l'on ne songe pas à se défendre de l'autre. Mais ce style familier ne laisse pas d'avoir son élégance; l'air aisé le caractérise; quoiqu'il soit souvent plus difficile à trouver que le style soutenu.

Voilà en général le ton que demande la

Fable; et c'est le talent que M. de la Fontaine (*a*) possédoit au suprême degré. Il savoit jetter de la gaieté et répandre des graces dans les sujets qui en paroissent le moins susceptibles. Il pouvoit parler de tout ce qu'il vouloit, il savoit relever les idées magnifiques, élever les basses, animer les froides, et faire aller avec grace les unes avec les autres. Il sut, en un mot, rassembler toutes les beautés dans son style. On y sent à chaque ligne ce que le riant a de plus gai, ce que le gracieux a de plus attirant. Il rend le familier élégant et nouveau par l'usage qu'il en sait faire, et il joint à toute la liberté du naturel le piquant de la naïveté. Jamais homme n'écrivit avec plus de grace, plus de douceur, plus de finesse, plus de facilité. C'est véritablement le Poëte de la nature. On ne sent nulle part le travail ni la gêne; on diroit que ses Fables sont tombées de sa plume. Il a surpassé l'ingénieux inventeur (*b*) de l'Apologue et son admirable copiste (*c*). Il a attrapé le point de perfection dans ce genre, et ceux qui ont essayé de courir la même carriere sont restés bien loin derriere lui.

Mais quoique la Fontaine soit regardé comme un Auteur inimitable, il y a eu des

(*a*) Eloge de M. de la Fontaine par divers écrivains de nos jours.

(*b*) Esope.

(*c*) Phedre.

hommes célebres qui ont travaillé dans le même genre que lui, et quoiqu'ils n'aient point atteint la perfection où il est arrivé, on peut dire qu'il y a des Fables qui sont sorties de leur plume, mais en petit nombre, que la Fontaine n'auroit pas désavouées. « Il » y a (*a*) encore des places honorables au-» dessous de la sienne, et l'on peut être » souffert auprès de lui, quoiqu'on ne soit » pas aussi bon que lui. » A vouloir même s'arrêter au seul genre de la narration dans le style familier et badin, on pent dire qu'il a paru plusieurs pieces (*b*) depuis quelques années, qui sont comparables à tout ce la Fontaine a fait de mieux, selon le propre jugement d'un des plus grands Poëtes (*c*) de nos jours.

FABLES CHOISIES,

Pour servir d'exemple dans le genre familier.

Les animaux malades de la peste.

Un mal qui répand de la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur,
Inventa pour punir les crimes de la terre,

(*a*) La Motte.

(*b*) Vert-vert, la Chartreuse, le Lutrin, Epîtres diverses, etc. On en a rapporté ci-dessus quelques morceaux choisis.

(*c*) Rousseau.

La peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom,
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
    Faisoit aux animaux la guerre.
Ils n'en mouroient pas tous, mais tous étoient
        frappés.
    On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie;
    Nuls mets n'excitoient leur envie.
    Ni loups, ni renards n'épioient
    La douce et l'innocente proie;
    Les tourterelles se fuyoient:
    Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit: Mes chers amis,
    Je crois que le Ciel a permis
    Pour nos péchés cette infortune.
    Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux,
Peut-être obtiendra-t-il la guérison commune.
L'Histoire nous apprend qu'en de tels accidens
    On fait de pareils dévoûmens.
Ne nous flattons donc point, voyons sans in-
        dulgence
    L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
    J'ai dévoré force moutons;
    Que m'avoient-ils fait? nulle offense:
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
        Le berger.

Je me dévoûrai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon Roi,
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! manger moutons, canaille, sotte espece,
Est-ce un péché ? Non, non ; vous leur fîtes, Seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le renard ; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun étoient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit : J'ai souvenance
Qu'en un pré de Moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net.

A ces mots on cria haro sur le baudet.
Un loup quelque peu clerc prouva par sa harangue
Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'étoit capable
D'expier son forfait, on le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugemens de cour vous rendront blanc ou noir.

L'Aigle et le Hibou.

L'aigle et le chat-huant, leurs querelles cesserent,
Et firent tant qu'ils s'embrasserent.
L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou,
Qu'ils ne se goberoient leurs petits peu ni prou.
Connoissez-vous les miens, dit l'oiseau de Minerve?
Non, dit l'aigle. Tant pis, reprit le triste oiseau,
Je crains en ce cas pour leur peau,
C'est hasard si je les conserve.
Comme vous êtes roi, vous ne considérez
Qui ni quoi. Rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die,
Tout en même catégorie.

Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.
Peignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien me les
montrez,
Je n'y toucherai de ma vie.
Le hibou répartit : mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits et jolis sur tous leurs compa-
gnons.
Vous les reconnoîtrez sans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier; retenez-là si bien
Que chez moi la maudite parque
N'entre point par votre moyen.
Il avint qu'au hibou Dieu donna géniture;
De façon qu'un beau soir qu'il étoit en pâture,
Notre aigle apperçut d'aventure
Dans les coins d'une roche dure
Ou dans les trous d'une masure,
Je ne sais pas lequel des deux,
De petits monstres fort hideux,
Rechignés, un air triste, une voix de Mégere.
Ces enfans ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami;
Croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi.
Ses repas ne sont point repas à la légere.
Le hibou de retour ne trouve que les pieds
De ses chers nourrissons. Hélas! pour toute chose
Il se plaint, et les dieux sont par lui suppliés
De punir le brigand qui de son deuil est cause.
Quelqu'un lui dit alors : N'en accuse que toi,
Ou plutôt la commune loi,

Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau, bien fait, et sur-tout aimable.
Tu fis de tes enfans à l'aigle ce portrait :
En avoient-ils le moindre trait?
La Fontaine.

L'Ours et l'Amateur des Jardins.

Certain ours montagnard, ours à demi léché,
Confiné par le sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellerophon, vivoit seul et caché.
Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire
N'habite pas long-temps chez les gens sequestrés.
Il est bon de parler, et meilleur de se taire :
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
Nul animal n'avoit affaire
Dans les lieux que l'ours habitoit ;
Si bien que tout ours qu'il étoit,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livroit à la mélancolie,
Non loin de-là certain vieillard
S'ennuyoit aussi de sa part.
Il aimoit les jardins, étoit prêtre de Flore,
Il l'étoit de Pomone encore :
Ces deux emplois sont beaux, mais je voudrois parmi
Quelque doux et discret ami.
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre ;
De façon que lassé de vivre

Avec des gens muets, notre homme un beau matin
Va chercher compagnie, et se met en campagne.
L'ours, porté du même dessein,
Venoit de quitter sa montagne.
Tous deux, par un cas surprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur : mais comment esquiver, et
que faire ?
Se tirer en gascon d'une semblable affaire
Est le mieux. Il sut donc dissimuler sa peur.
L'ours très-mauvais complimenteur,
Lui dit : Viens-t'en me voir. L'autre reprit :
Seigneur,
Vous voyez mon logis, si vous vouliez me faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre
repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait; ce n'est peut-être pas
De nos seigneurs les ours le manger ordinaire;
Mais j'offre ce que j'ai. L'ours l'accepte, et d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver.
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble.
Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
Comme l'ours en un jour ne disoit pas deux mots,
L'homme pouvoit sans bruit vaquer à son ou-
vrage.
L'ours alloit à la chasse, apportoit du gibier,
Faisoit son principal métier

D'être bon émoucheur, écartoit du visage
De son ami dormant ce parasite aîlé,
Que nous avons mouche appelé.
Un jour que le viellard dormoit d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer,
Mit l'ours au désespoir, il eut beau la chasser :
Je l'attrapperai bien, dit-il, et voici comme :
Aussi-tôt fait que dit, le fidele émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche;
Et non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.
Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;
Mieux vaudroit un sage ennemi.

La Fontaine.

La Tortue et les deux Canards.

Une tortue étoit à la tête légere,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangere,
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux canards à qui la commere
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avoient de quoi la satisfaire;
Voyez-vous ce large chemin?
Nous vous voiturerons par l'air en Amérique
Vous verrez mainte République,

Maint royaume, maint peuple, et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant. On ne s'attendoit guère
De voir Ulysse en cette affaire.
La tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pélerine.
Dans la gueule en travers on lui passe un bâton.
Serrez bien, dirent-ils, gardez de lâcher prise :
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
La tortue enlevée, on s'étonne par-tout
De voir aller en cette guise
L'animal lent et sa maison
Justement au milieu de l'un et l'autre oison.
Miracle, crioit-on ! venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues.
La reine? Vraiment oui, je la suis en effet;
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose;
Car lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardans.
Son indiscrétion de sa perte fut cause.
Imprudence, babil et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage;
Ce sont enfans tous d'un lignage.

La Fontaine.

L'Éléphant et le Singe de Jupiter.

Autrefois l'éléphant et le rhinocéros
En dispute du pas et du droit de l'empire
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le singe de Jupiter
Portant un caducée, avoit paru dans l'air.
Ce singe avoit nom Gille, à ce que dit l'Histoire.
Aussi-tôt l'éléphant de croire
Qu'en qualité d'Ambassadeur
Il venoit trouver sa grandeur.
Tout fier de ce sujet de gloire;
Il attend maître Gille, et le trouve un peu lent
A lui présenter sa créance.
Maître Gille enfin en passant
Va saluer son excellence.
L'autre étoit préparé sur la légation.
Mais pas un mot : l'attention
Qu'il croyoit que les dieux eussent à sa querelle
N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du firmament
Qu'on soit mouche ou bien éléphant?
Il se vit donc réduit à commencer lui-même.
Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un assez beau combat de son trône suprême;
Toute sa cour verra beau jeu.
Quel combat, dit le singe avec un front sévere?

L'éléphant répartit : Quoi ! vous ne savez pas
Que le rhinocéros me dispute le pas ?
Qu'éléphantide a guerre avecque rhinocere ?
Vous connoissez ces lieux ; ils ont quelque
renom.
Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit maître Gille, on ne s'entretient guère
De semblables sujets dans nos vastes lambris.
L'éléphant, honteux et surpris,
Lui dit : Et parmi nous que venez-vous donc faire?
Partager un brin d'herbe entre quelque fourmis.
Nous avons soin de tout ; et quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conseil des dieux.
Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux.

La Fontaine.

Le Perroquet.

Un homme ayant perdu sa femme,
Voulut avoir un perroquet.
Se console qui peut. Plein de la bonne dame,
Il crut moins chez lui remplacer son caquet.
Il court chez l'oiselier. Le marchand de ramages,
Bien assorti de chants et de plumages,
Lui fait voir rossignols, serins et sansonnets,
Sur-tout nombre de perroquets.
Le moindre d'entr'eux est habile,
Crie à la cave, et dit son mot ;
L'un fait tous les cris de la ville,
L'autre veut déjeuner, veut qu'on fouette Margot.

Tandis

Tandis que notre homme marchande,
Hésite sur le choix, et tout bas se demande
Lequel vaudra le mieux, il en apperçoit un
Qui rêvoit seul tapis sous une table.
Et toi, dit-il monsieur l'insociable,
Tu ne dis mot, crains-tu d'être importun?
Je n'en pense pas moins, répond en sage bête
Le perroquet. Peste, la bonne tête!
Dit l'acheteur. Çà, qu'en voulez-vous? Tant.
Le voilà; je suis trop content.
Il croit que son oiseau va lui dire merveille:
Mais tout un mois, malgré ses leçons et ses soins,
L'oiseau ne lui frappe l'oreille
Que de son ennuyeux, je n'en pense pas moins.
Que maudite soit la pécore,
Dit le maître! tu n'es qu'un sot,
Et moi cent fois plus encore
De t'avoir jugé sur un mot.

La-Motte.

La Pie.

Un traitant avec un commis,
Le commis un valet, le valet une pie;
Quoique de la rapine ils fussent tous amis,
Des quatre, l'animal étoit la moins harpie.
Le financier en chef vouloit le souverain,
Le commis en second voloit l'homme d'affaire
Le valet grapilloit, il eût voulu mieux faire,
Et des gains du valet Margot faisoit sa main

C'est ainsi que toute la vie
N'est qu'un cercle de volerie.
Le valet donc à son petit magot
Trouvoit toujours quelque mécompte.
Qu'est-ce, dit-il? quel est le coquin qui m'affronte?
Dans mon taudis il n'entre que Margot.
A tout hasard il vous l'épie,
Et la prend bientôt sur le fait,
Il voit notre galante pie,
Du coin de l'œil faisant le guet,
Prendre à son bec sa piece de monnoie,
Et puis dans le grenier courant cacher sa proie.
C'étoit-là que Margot avoit son coffre-fort,
Amassant sans jouir : bien d'autres ont ce tort.
Oh ça, dit le valet, en surprenant sa belle,
Je te tiens donc, et mon argent aussi.
Voyez la gentille femelle!
J'en suis d'avis, on volera pour elle!
Elle en auroit le gain, j'en aurois le souci.
Il prononce à ces mots la sentence mortelle.
Margot à sa façon se jette à ses genoux;
Grace, lui cria-t-elle, un peu plus d'indulgence;
Au fond je n'ai rien fait que vous ne fassiez tous :
Ou par justice, ou par clémence,
Donnez-moi le pardon qu'il vous faudroit pour vous.
Ce caquet étoit raisonnable :

Mais le valet inexorable
Lui coupe la parole et lui tort le gosier.
Le plus foible, c'est l'ordre, est puni le premier.

La Motte.

Le Fromage.

Deux chats avoient pris un fromage,
Et tous deux à l'aubaine avoient un droit égal.
Dispute entr'eux pour le partage;
Qui le fera? nul n'est assez loyal.
Beaucoup de gourmandise et peu de conscience,
Témoin leur propre fait, le fromage volé.
Ils veulent donc qu'à l'audience
Dame justice entr'eux vuide le démêlé.
Un singe, maître clerc du bailli du village,
Et que pour lui-même on prenoit,
Quand il mettoit par fois sa robe et son bonnet,
Parut à nos deux chats tout un aréopage.
Pardevant Dom Bertrand le fromage est porté.
Bertrand s'assied, prend la balance,
Tousse, crache, impose silence,
Fait deux parts avec gravité,
En charge les bassins: puis cherchant l'équilibre;
Pesons, dit-il, d'un esprit libre,
D'une main circonspecte; et vive l'équité.
Ça, celle-ci déjà me paroît trop pesante.
Il en mange un morceau: l'autre pese à son tour:
Nouveau morceau mangé par raison du plus lourd.

Un des bassins n'a plus qu'une légere pente.
Bon, nous voilà contens, donnez, disent les chats.
Si vous êtes contens, justice ne l'est pas,
Leur dit Bertrand : race ignorante,
Croyez-vous donc qu'on se contente
De passer comme vous les choses au gros sas?
Et ce disant, Monseigneur se tourmente
A manger toujours l'excédent,
Par équité toujours donne son coup de dent.
De scrupule en scrupule avançoit le fromage.
Nos plaideurs enfin las des frais,
Veulent le reste sans partage.
Toutbeau, leur dit Bertrand, soyez hors de procès.
Mais le reste, Messieurs, m'appartient comme épice;
A nous autres aussi nous nous devons justice.
Allez en paix, et rendez grace aux dieux.
Le bailli n'eût pas jugé mieux.

La Motte.

CHAPITRE XI.

Pensées ou Réflexions ingénieuses, et Maximes utiles sur divers sujets, rangées par ordre alphabétique.

SUR LES AMIS.

Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur,

Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

La Fontaine.

Chacun se dit ami, mais fou qui s'y repose;
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

Idem.

Amitié fraîche a ce défaut,
Qu'elle jase plus qu'il ne faut.

La Motte.

Un ennemi nuit plus que cent amis ne servent.
Qu'à jamais les dieux m'en préservent!
La haine veille, et l'amitié s'endort.

Idem.

Sur l'Amour-propre.

L'amour-propre est la source en nous de tous les autres,
C'en est le sentiment qui forme tous les nôtres.
Lui seul allume, éteint ou change nos desirs:
Les objets de nos vœux le sont de nos plaisirs.

Corn. Tit. Bérén.

Les égards nous sont dus à tous tant que nous sommes,
Et tout amour-propre a ses droits.
Il faut ménager tous les hommes:
En fait d'orgueil tous les hommes sont Rois.

La Motte.

Sur l'utilité de l'Apologue ou des Fables morales.

L'apologue est un don qui vient des immortels,
Ou si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels :
Nous devons tous tant que nous sommes,
Eriger en Divinité
Le Sage par qui fut ce bel art inventé.
C'est proprement un charme : il rend l'ame attentive,
Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des récits
Qui menent à son gré les cœurs et les esprits.

La Fontaine.

Sur l'Avarice.

De tous les vices des humains,
Le plus moqué c'est l'avarice ;
C'est aussi le plus fou : bernez-le, c'est justice,
Quant à moi j'y donne les mains.
Qu'en dirons-nous? ou bien que n'en direz-vous pas?
Peignez l'avare en sa folle disette,
De Belzébuth infâme Anachorete,
Qui fait vœu sur son or de renoncer à tout,
Qui se traite lui-même à sa table maudite
Comme un effronté parasite
Qu'il voudroit éloigner par un mauvais ragoût.

Quand le vice est opiniâtre,
La satyre doit l'ètre aussi.
Allez le bafouer de théâtre en théâtre,
Tant qu'à le corriger vous ayez réussi.

La Motte.

SUR LES BIENS.

Qu'une mesure convenable de biens est nécessaire à l'homme.

Je sais quel est le prix d'une honnête abondance
Que suit la joie et l'innocence,
Et qu'un Philosophe étayé
D'un peu de richesse et d'aisance,
Dans le chemin de sapience
Marche plus ferme de moitié.
Mais j'aime mieux un sage à pied,
Content de son indépendance,
Qu'un riche indignement noyé
Dans une servile opulence,
Qui sacrifiant tout, honneur, joie, amitié,
Au soin d'augmenter sa finance,
Est lui-même sacrifié
A des biens dont jamais il n'a la jouissance.

Rousseau.

Une ame libre et dégagée
Des préjugés contagieux,
Une fortune un peu rangée,
Un corps sain, un esprit joyeux,

Et quelque prose mêlangée
De vers badins ou sérieux,
Me font trouver l'apogée
De la félicité des dieux.

Idem.

SUR LE VRAI BONHEUR.

Qu'il consiste dans la médiocrité et dans une vie hors des embarras et du brillant du monde.

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux ;
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille :
Des soucis dévorans c'est l'éternel asyle ;
Véritables vautours que le fils de Japet
Représente enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toît est exempt d'un tribut si funeste.
Le Sage y vit en paix, et méprise le reste :
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des Rois.
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne ;
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour?
Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

La Fontaine.

Même vérité.

Qu'heureux est le mortel qui, du monde ignoré,
Vit content de soi-même en un coin retiré ;

Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée
N'a jamais enivré d'une vaine fumée;
Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir!
Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices,
Et du peuple inconstant il brave les caprices.

Boileau.

COLERE.

Qu'il y a de gloire d'être maître de sa colere.

Est-on héros pour avoir mis aux chaînes
Un peuple ou deux! Tibere eut cet honneur.
Est-on héros en signalant ses haines
Par la vengeance? Octave eut ce bonheur.
Est-on héros en régnant par la peur?
Séjan fit tout trembler et jusques à son maître.
Mais de son ire éteindre le salpêtre,
Savoir se vaincre, et réprimer les flots
De son orgueil, c'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même, et voilà mon héros.

Epigramme de Rousseau.

Sur la cour des Rois.

Je définis la cour, un pays où les gens
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférens,
Sont ce qu'il plaît au Prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paroître.

Peuple Caméléon, peuple singe du maître,
On diroit qu'un esprit anime mille corps.

La Fontaine.

Est-il des droits sacrés si l'on veut qu'il (*a*) périsse?
Aura-t-il des amis? Quel nom dans ce séjour?
La sincere amitié n'habite point la cour;
Son fantôme hypocrite y rampe aux pieds d'un maître;
Tout y devient flatteur : tout flatteur cache un traître.
Eût-il gagné les cœurs par des bienfaits nombreux?
Ose-t-on être encor l'ami des malheureux?
De la cour un instant change toute la face;
Tout vole à la faveur, tout quitte la disgrace.
Ceux même qu'il servit ne le défendront pas.
Le jour d'un nouveau regne est le jour des ingrats.

Gresset, Edouard III, Trag.

Retenez cet enseignement :
Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincere,
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.

La Fontaine.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire;
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire.

(*a*) On parle d'un Ministre disgracié et accusé injustement.

Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Vous êtes dans une carriere
Où l'on ne se pardonne rien.

Idem.

DIEU.

Qu'il voit toutes les actions des hommes.

Vouloir tromper le Ciel, c'est folie à la terre.
Le dédale des cœurs en ses détours n'enserre
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux :
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Idem.

SUR L'ENVIE.

Que l'envie contre les Gens de lettres excite leur émulation, et leur fait quelquefois produire leurs plus beaux ouvrages.

Le mérite en repos s'endort dans la paresse ;
Mais par les envieux un génie excité,
Au comble de son art est mille fois monté :
Plus on veut l'affoiblir, plus il croît et s'élance.
Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance ;
Et ta plume, Racine, aux censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

Boileau.

Sur l'Equité.

Dans le monde il n'est rien de beau que l'équité,
Sans elle la valeur, la force, la beauté,

Et toutes les vertus dont s'éblouit la terre,
Ne sont que faux brillans, et que morceaux de verre.
Un injuste guerrier, terreur de l'univers,
Qui sans sujet courant chez cent peuples divers,
S'en va tout ravager jusqu'aux rives du Gange,
N'est plus qu'un grand voleur, qu'un du Tertre et Saint-Ange.

Idem.

Même vérité.

C'est d'un Roi que l'on tient cette maxime auguste,
Que jamais on est grand qu'autant que l'on est juste.
Rassemblez à la fois Mithridate et Sylla,
Joignez-y Tamerlan, Genseric, Attila;
Tous ces fiers conquérans, Rois, Princes, Capitaines,
Sont moins grands à mes yeux que ce bourgeois d'Athenes (*a*),
Qui sut pour tous exploits, doux, modéré, frugal,
Toujours vers la justice aller d'un pas égal.

Idem.

ESPRIT.

Sa définition.

Qu'est-ce qu'esprit? Raison assaisonnée.
Par ce seul mot la dispute est bornée.

(*a*) Aristide.

Qui dit esprit, dit sel de la raison :
Donc sur deux points roule mon oraison.
Raison sans sel est fade nourriture,
Sel sans raison n'est solide pâture;
De tous les deux se forme esprit parfait,
De l'un sans l'autre un monstre contrefait.

Rousseau.

ESPRITS.

Qu'il est bon qu'il y ait de la diversité dans les esprits, c'est-à-dire, que les hommes ne pensent pas tous de la même maniere.

C'est un grand agrément que la diversité.
Nous sommes bien comme nous sommes.
Donnez le même esprit aux hommes,
Vous ôtez tout le sel de la société.
L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

La Motte, Fab.

Contre les pretendus beaux-esprits qui s'érigent en juges du Parnasse.

Ah! mes amis, un peu moins de superbe :
Vous avez lu quelque Ode de Malherbe,
Soit. Richelet jadis en raccourci
Vous a de l'art les regles dégrossi;
Je le veux bien. Vous avez sur la scene
En vers bouffis fait hurler Melpomene.
C'est un grand point, mais ce n'est pas assez :

Ce métier-ci n'est ce que vous pensez.
Minerve à tous ne départ ses largesses ;
Tous savent l'art, peu savent ses finesses.

Rousseau, Epit.

OUVRAGES D'ESPRIT.

Que les Auteurs dans leurs ouvrages ne doivent jamais blesser la pudeur et être dangereux à ceux qui les lisent.

Que votre ame et vos mœurs peints dans tous vos ouvrages
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux Auteurs
Qui, de l'honneur, en vers, infâmes déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.

Boileau.

Repos d'esprit.

C'est au repos d'esprit que nous aspirons tous.
Mais ce repos heureux se doit chercher en nous.
Un fou rempli d'erreurs que le trouble accompagne,
Est malade à la ville ainsi qu'à la campagne,
En vain monte à cheval pour tromper son ennui :
Le chagrin monte en croupe, et galoppe avec lui.

Idem.

SUR L'EXEMPLE.

Qu'il ne faut pas toujours se régler sur l'exemple.

Mal prend aux voleraux de faire les voleurs :
L'exemple est un dangereux leurre.
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands
Seigneurs.
Où la guèpe a passé, le moucheron demeure.

La Fontaine.

Sur les Fables morales.

Les fables ne sont point ce qu'elles semblent être.
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui,
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire,
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.

Idem.

Fictions.

Des fictions la vive liberté
Peint souvent mieux l'austere vérité
Que ne feroit la froideur monacale
D'une lugubre et pesante morale.

Rousseau.

FORTUNE.

Sur les vains desirs des hommes pour la fortune.

Qui ne court apsès la fortune?
Je voudrois être en lieu d'où je pusse aisément

Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du sort de royaume en royaume.
Fideles courtisans d'un volage fantôme,
Quand ils sont prêts du bon moment,
L'inconstante aussi-tôt à leurs desirs échappe.
Pauvres gens! je les plains, car on a pour les foux
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, disent-ils, étoit planteur de choux,
Et le voilà devenu Pape.
Ne le valons-nous pas? Vous valez cent fois mieux;
Mais que vous sert votre mérite!
La fortune a-t-elle des yeux?
Et puis la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos, le repos, trésor si précieux,
Qu'on en faisoit jadis le partage des dieux,
Rarement la fortune à ses hôtes se laisse.
Ne cherchez point cette déesse,
Elle vous cherchera : bien des gens font ainsi.

La Fontaine.

Sur le même Sujet.

Heureux qui vit chez soi!
De régler ses desirs faisant tout son emploi,
Il ne sait que par ouï-dire,
Ce que c'est que la cour, le monde et ton empire,
Fortune, qui nous fait passer devant les yeux

Des dignités, des biens que jusqu'au bout du
monde
On suit sans que l'effet aux promesses réponde.
Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux.

Idem.

Lorsque de quelque échec notre faute est suivie,
Nous disons injures au sort,
Chose n'est ici plus commune;
Le bien nous le faisons, le mal c'est la fortune.
On a toujours raison, le destin toujours tort.

Idem.

HAINE.

Effets de la haine entre les Grands.

La haine entre les grands se calme rarement,
La paix souvent n'y sert que d'un amusement...
J'oublie et pleinement toute mon aventure.
Mais une grande offense est de cette nature,
Que toujours son auteur impute à l'offensé
Un vif ressentiment dont il le croit blessé;
Et quoiqu'en apparence on les réconcilie,
Il le craint, il le hait, et jamais ne s'y fie.

Rodogune, de Corneille.

Même Sujet.

Ce n'est pas tout-d'un-coup que tant d'orgueil
trébuche.
De qui se rend trop tôt on doit craindre une
embûche.

Et c'est mal démêler le cœur d'avec le front,
Que prendre pour sincere un changement si
prompt.

Idem.

HISTOIRE.

Rousseau définit ingénieusement l'Histoire dans les vers suivans :

C'est un théâtre, un spectacle nouveau
Où tous les morts, sortant de leur tombeau,
Viennent encor sur une scene illustre
Se présenter à nous dans un vrai lustre,
Et du public dépouillé d'intérêt,
Humbles acteurs, attendre leur arrêt.
Là retraçant leurs foiblesses passées,
Leurs actions, leurs discours, leurs pensées,
A chaque état ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter (*a*);
Ce que chacun suivant ce qu'il peut être,
Doit pratiquer, voir, connoître;
Et leur exemple en diverses façons
Donnant à tous leurs plus nobles leçons,
Rois, Magistrats, Législateurs suprêmes,
Princes, guerriers, simples citoyens mêmes,

(*a*) *Hoc illud est præcipuè in cognitione rerum salubre ac frugiferum, omnis te exempli documenta in illustri posita monumento intueri; indè tibi tuæque Reipublicæ quod imitêre, capias; indè fœdum inceptu, fœdum exitu, quod vites.* Tit. Liv. tom. 1, p. 4.

Dans ce sincere et fidele miroir,
Peuvent apprendre et lire leur devoir.

SUR L'HOMME.

Diverses réflexions sur l'Homme en général.

Qu'est-ce que l'homme? Aristote répond :
C'est un animal raisonnable.
Je n'en crois rien. S'il faut le définir à fond,
C'est un animal sot, superbe et misérable.
Chacun de nous sourit à son néant,
S'exagere sa propre idée.
Tel s'imagine être un géant
Qui n'a pas plus d'une coudée.
Aristote n'a pas trouvé votre vrai nom,
Orgueil et petitesse ensemble,
Voilà tout l'homme, ce me semble.

La Motte.

Orgueil de l'Homme.

J'ai vu quelquefois un enfant
Pleurer d'être petit, en être inconsolable;
L'élevoit-on sur une table,
Le marmot pensoit être grand.
Tout homme est cet enfant : les dignités, les places,
La noblesse, les biens, le luxe et la splendeur,
C'est la table du nain, ce sont autant d'échasses
Qu'il prend pour sa propre grandeur.

Je demande à ce grand qui me regarde à peine,
Et dont l'accueil même est dédain,
Qui peut fonder en lui cette fierté hautaine.
Est-ce sa trace, ou son sang, ou son train?
Mais quoi! de tes ayeux la mémoire honorable,
L'autorité de ton emploi,
Ton palais, tes meubles, ta table,
Tout cela, pauvre homme, est-ce à toi?
Rien moins; et puisqu'il faut qu'ici je t'apprécie,
Un cœur bas, un esprit mal fait,
Une ame de vices noircie,
Te voilà nud, mais trait pour trait.

La Motte.

ABUS QUE L'HOMME FAIT DE SA RAISON.

Que les hommes mêmes dont l'esprit est cultivé, ne doivent pas tant se glorifier de leur raison, à cause du mauvais usage qu'ils en font.

Mais vous, mortels, qui dans le monde
Croyant tenir les premiers rangs,
Plaignez l'ignorance profonde
De tant de peuples différens,
Qui confondez avec la brute
Le huron caché sous sa hute,
Au seul instinct presque réduit,
Parlez : quel est le moins barbare

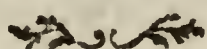
D'une raison qui vous égare,
Ou d'un instinct qui le conduit?



La nature en trésors fertile
Lui fait abondamment trouver
Tout ce qui lui peut être utile,
Soigneuse de le conserver.
Content du partage modeste
Qu'il tient de la bonté céleste,
Il vit sans trouble et sans ennui;
Et si son climat lui refuse
Des biens dont l'Europe abuse
Ce ne sont plus des biens pour lui.



Couché dan un antre rustique
Du nord il brave la rigueur,
Et notre luxe asiatique
N'a point énervé sa vigueur;
Il ne regrette point la perte
De ces arts dont la découverte
A l'homme a coûté tant de soins
Et qui, devenus nécessaires,
N'ont fait qu'augmenter nos miseres
En multipliant nos besoins.



Il méprise la vaine étude
D'un Philosophe pointilleux,
Qui, nageant dans l'incertitude,
Vante son savoir orgueilleux.

Il ne veut d'autre connoissance
Que ce que la Toute-Puissance
A bien voulu nous en donner ;
Et sait qu'elle créa les sages
Pour profiter de ses ouvrages,
Et non pour les examiner.



Maintenant, fertiles contrées,
Sages mortels, peuples heureux,
Des nations hyperborées
Plaignez l'aveuglement affreux;
Vous qui dans la vaine noblesse,
Dans les honneurs, dans la mollesse,
Fixez la gloire et les plaisirs,
Vous de qui l'infâme avarice
Promene au gré de son caprice
Les insatiables desirs.

Rousseau.

Sur les desirs de l'Homme.

Quelle espece est l'humaine engeance?
Pauvres mortels, où sont donc vos beaux jours?
Gens de desirs et d'espérance,
Vous soupirez long-temps après la jouissance :
Jouissez-vous, vous vous plaignez toujours :
Mille et mille projets roulent dans vos cervelles.
Quand ferai-je ceci? quand aurai-je cela ?
Jupiter vous dit : le voilà.
Demain dites-m'en des nouvelles.

Jouissez, je vous attends là.
Ne vous y trompez pas, toute chose a deux faces,
Moitié défauts et moitié graces.
Que cet objet est beau! Vous en êtes tenté.
Qu'il seroit laid, s'il devient vôtre!
Ce qu'on souhaite est vu du bon côté,
Ce qu'on possede est vu de l'autre.

La Motte.

Que la cupidité de l'homme est insatiable.

L'homme sourd à ma voix comme à celle du sage,
Ne dira-t-il jamais : c'est assez, jouissons?
Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre.
Jouis. Je le ferai. Mais quand donc? Dès demain.
Eh! mon ami, la mort te peut prendre en chemin.

La Fontaine.

Même Sujet.

L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité disparoît à son ame.
Combien fait-il de vœux! combien perd-il de pas,
Souffrant pour acquérir des biens ou de la gloire!
Si j'arrondissois mes états,
Si je pouvois remplir mes coffres de ducats,

Si j'apprenois l'Hébreu, les Sciences, l'Histoire !
Tout cela c'est la mer à boire.
Mais rien à l'homme ne suffit
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit.

Idem.

MÊME SUJET.

Que les inclinations et les humeurs des Hommes sont différens selon les âges.

Le temps qui change tout, change aussi nos humeurs :
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.
Un jeune homme toujours bouillant dans ses caprices
Est prompt à recevoir l'impression des vices,
Est vain dans ses discours, volage en ses desirs,
Rétif à la censure, et fou dans les plaisirs.
L'âge viril plus mûr inspire un air plus sage,
Se pousse auprès des grands, s'intrigue et se ménage,
Contre les coups du sort songe à se maintenir,
Et loin dans le présent regarde l'avenir.
La vieillesse incessamment amasse,
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse,
Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé,
Toujours plaint le présent, et vante le passé ;
Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.

Boileau.

ENFANCE

ENFANCE DE L'HOMME.

Sur l'âge de l'enfance et ses suites.

Réflexions sur le bonheur de cet âge.

Que cet âge doit faire envie!
Que c'est un temps à regretter,
Si l'on avoit su le goûter,
Que ce premier temps de la vie!
Ni peines, ni soucis cuisans
Dans les tendres enfans
N'altere leur humeur toujours gaie et légere;
Tout occupés du bien présent,
L'avenir ne les trouble guère.
Crainte, desir, joie et colere,
Tout se passe en un tour de main.
Le soir on se couche, on sommeille.
Sans souci pour le lendemain,
Et le lendemain on s'éveille
Sans retour fâcheux sur la veille.
Tous les jours leur paroissent neufs,
A chaque heure ils semblent renaître.
Hélas! ils sont les vrais heureux;
Et s'ils le sont sans le connoître,
Nous qui nous le croyons sans l'être,
Nous sommes plus à plaindre qu'eux.
Le sage instinct qui les éclaire
Est plus sûr sans comparaison
Que la raison qui le fait taire,

Et dont on se fait une affaire
D'avancer toujours la saison.
Dès que notre esprit se délie,
Tout chez nous se tourne en poison;
Le premier instant de raison
Est en nous, quoique l'on publie,
Le premier accès de folie.....
Jouissez de votre innocence,
Tandis qu'il en est temps encor,
Cher poupon (*a*) ; l'âge de l'enfance
Est le véritable âge d'or.
Mais courte en sera la durée;
Les soucis auront bientôt lieu :
Dès quatre ans, la croix de par Dieu,
Croix de tous les temps abhorrée,
Va vous apprendre, à votre dam,
Que vous êtes né fils d'Adam.
Depuis cette heure infortunée,
Déclinant du bonheur passé,
Vous verrez d'année en année
Ou quelque plaisir éclipsé,
Ou bien nouvelle peine née.
Cent ba, be, bi, bo, bu, fâcheux
Durant le cours de votre vie,
De vos projets et de vos vœux

(*a*) Le Poëte avoit fait cette piece pour un enfant qui venoit de naître, et il faisoit en même-temps son horoscope.

Renverseront l'économie.
L'alphabet qu'on vous met en main,
Comme on l'a mis à votre pere,
Est l'alphabet de la misere
Qui tourmente le genre humain,
Et le poursuit jusqu'à la biere.
Plus vous irez en avançant,
Plus les chagrins iront croissant;
Les Codrets et les Despauteres
Vont vous donner bien des affaires;
Ce sont d'incommodes sergens;
Mais sergens pourtant nécessaires.
Est-on enfin délivré d'eux,
Suit cet âge si dangereux
Quand le poil follet vient à croître,
Qu'on a la bride sur le cou,
Que l'on veut vivre en petit-maître,
Qu'on devient indiscret et fou,
Et qu'on se fait honneur de l'être.
En proie aux violens accès
Du libertinage et du vice,
On le pousse aux derniers excès,
Pour n'y point paroître novice.
Je sais qu'il en est que le Ciel
Forme d'une pâte meilleure,
Des cœurs sans passion, sans fiel,
Que jamais le vice n'effleure;
Vigilans à le prévenir,

Ils en évitent jusqu'à l'ombre,
Et vous avez de quoi tenir.
Mais la jeunesse m'intimide,
Sans frayeur je n'y puis penser;
Et c'est un zone torride
Qui coûte beaucoup à passer.

Du Cerceau.

DÉFAUTS DES HOMMES.

Qu'ils sont aveugles sur leurs propres défauts, et très-clairvoyans sur ceux des autres.

Tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils,
Et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout
Et rien aux autres hommes.
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même maniére,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui:
Il fit pour nos défauts la poche de derriere,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

La Fontaine.

Sur les vaines occupations des hommes.

L'Auteur (le Pere du Cerceau) parle ainsi à ses tisons dans une piece de poésie qui porte ce nom.

A quoi donc nous occupons-nous,
Quand vous et moi, tisons, nous sommes tête
à tête?
Le grand livre du monde où les sages, les fous
Egalement figurent tous,
A nos réflexions de lui-même se prête :
Ce que j'ai vu le jour, se retrace le soir
Dans mon esprit comme dans un miroir :
Le fracas d'une grande ville,
Où chez les petits et les grands,
Les passions sont le premier mobile.
Tous ces gens animés d'intérêts différens,
Qui pleins de leurs projets, occupés de leurs
vues,
Roulent de toutes parts ainsi que des torrens,
Et viennent inonder les rues....
A juger d'eux en ce moment
Par leur activite, par leur empressement,
Vous croiriez qu'ils n'ont qu'une affaire,
Et que tout leur bonheur dépend uniquement
De ce qu'en un jour ils vont faire.
La nuit enfin les chasse, ils rentrent au logis :
Rentrent-ils plus contens qu'ils n'en étoient
sortis?
Hélas! plus accablés cent fois d'inquiétude
Qu'ils ne l'étoient en sortant le matin,
Ils n'ont trouvé dans leur chemin
Que dureté, qu'ingratitude.

Occupés à ronger leur frein,
Ils se font de leurs maux une triste habitude;
Et malgré la rigueur d'un sort trop inhumain,
Victimes de leur servitude,
Il recommenceront encor le lendemain.
La coutume en effet les condamne à ces peines:
Sans murmurer contr'elle, il faut baisser les bras.
C'est agir, travailler, que de porter ses chaînes;
Et l'on est fainéant, si l'on ne le fait pas.
Ainsi le conçut dans Athènes
Ce cynique fameux qui par un trait nouveau,
Pour n'être seul oisif remuoit son tonneau.
Il faisoit bien, j'en fais de même;
Et fondé comme lui, sur de bonnes raisons,
J'entre autant que je puis dans le commun systême,
En remuant et tournant mes tisons:
Arbitre de leur sort, sans crainte de reproche,
Je les tourne, retourne, et regle entr'eux les rangs;
Je les écarte ou les rapproche;
Je les hausse, les baisse, ainsi que je l'entends.
Mais que me revient-il des peines que je prends?
Et que vous revient-il des vôtres,
Gens importans, gens affairés,
Qui, dupes de vos soins, et tous les jours leurrés,
Vous croyez cependant plus sages que les autres?

Avouez-le de bonne foi
Vous tisonnez comme moi.

Stances célebres de Rousseau, sur la condition de l'homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

Que l'homme est bien durant sa vie
Un parfait miroir de douleurs!
Dès qu'il respire, il pleure, il crie,
Et semble prévoir ses malheurs.

Dans l'enfance toujours des pleurs;
Un pédant, porteur de tristesse,
Des livres de toutes couleurs,
Des châtimens de toute espece.

L'ardente et fougueuse jeunesse
Le met encore en pire état;
Des créanciers, une maîtresse
Le tourmentent comme un forçat.

Dans l'âge mûr autre combat:
L'ambition le sollicite;
Richesses, dignités, éclat,
Soins de famille, tout l'agite.

Vieux, on le méprise, on l'évite:
Mauvaise humeur, infirmité,
Toux, gravelle, goutte, pituite,
Assiégent sa caducité.

MAUVAISE HONTE.

Que la crainte des jugemens d'autrui nous empêche souvent de faire le bien.

Des superbes mortels le plus affreux lien,
N'en doutons nullement, c'est la honte du bien.
Des plus nobles vertus, cette adroite ennemie
Peint l'honneur à nos yeux des traits de l'infamie,
Asservit nos esprits sous un joug rigoureux,
Et nous rend l'un de l'autre esclaves malheureux.
C'est là de tous nos maux le fatal fondement :
Des jugemens d'autrui nous tremblons follement,
Et chacun l'un de l'autre adorant les caprices,
Nous cherchons hors de nous nos vertus et nos vices.
Misérables jouets de notre vanité,
Faisons au moins l'aveu de notre infirmité.

Boileau.

HYMEN ou MARIAGE.

Réflexions du celebre la Fontaine sur ce sujet.

Que le bon soit toujours camarade du beau :
Dès demain je chercherai femme :
Mais comme le divorce entr'eux n'est pas nouveau,

Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle
ame,
Assemblent l'un et l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
J'ai vu beaucoup d'hymens, aucuns d'eux ne
me tentent.
Cependant des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des hasards:
Les quatre parts aussi des humains se repentent.

Et ailleurs il dit encore sur le même ton de plaisanterie :

Solemnités et loix n'empêchent pas
Qu'avec l'hymen l'amour n'ait des débats.
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille;
Le cœur fait tout, le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit : voyons d'autres états.
Chez les amis tout s'excuse et tout passe;
Chez les amans tout plaît, tout est parfait;
Chez les époux tout ennuie, et tout lasse :
Le devoir nuit. Chacun est ainsi fait.
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises
D'heureux ménage? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.

La leçon que fait une suivante à sa maîtresse, vient ici assez à propos.

Il faut de l'indulgence entre gens mariés,

Madame, où chaque jour vous vous étrangleriez :
C'est la premiere loi que le contrat impose,
De savoir tour à tour se passer quelque chose.

Jaloux désabusé, de Campistron.

MÉCHANS.

Réflexions sur les méchans et les mauvaises langues.

Il faut faire aux méchans guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi,
J'en conviens ; mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi?

La Fontaine.

Ce qu'on donne aux méchans, toujours on le règrette ;
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups,
Il faut plaider, il faut combattre :
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

Idem.

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse,
Par sa pernicieuse adresse?
Des malheurs qui sont sortis
De la boëte de Pandore,
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
C'est la fourbe à mon avis.

Idem..

MONDE.

Portrait du Monde.

Les vers suivans sont adressés à une dame qui avoit formé le dessein de se retirer dans une solitude fort triste. Le Poëte lui conseille de ne pas quitter le monde, ce qui lui donne occasion d'en faire le portrait.

La solitude est belle en vers,
On est charmé de sa peinture;
Mais elle a de fâcheux revers,
Et, malgré ce qu'on s'en figure,
Donne bien de la tablature.
J'en sais mille exemples divers :
Quelque bien qu'on soit, le temps dure,
Et je vois dans cet univers
Qu'on aime à changer de posture...
Le monde a de fort grands défauts,
Ne craignez pas que je l'excuse.
Il est méchant, léger et faux,
Il trompe, il séduit, il abuse,
Il est auteur de mille maux.
Mais tel qu'il est, il nous amuse,
Sans cesse il fournit à nos yeux
Mille spectacles curieux.
Sa scene mobile et changeante
Plaît même par son changement,

Toujours nouvel événement,
Que son esprit fécond enfante,
Nous réveille agréablement.
L'un rit, et l'autre se lamente,
Tous deux trompés également.
L'un arrive au port sûrement,
L'autre est encor dans la tourmente;
L'un perd son bien, l'autre l'augmente;
L'un poursuit inutilement
La fortune toujours fuyante;
L'autre l'attend tranquillement,
Ou parvient, sans savoir comment,
Et presque contre son attente.
L'un réussit heureusement;
L'autre, après bien du mouvement,
Trouve un rival qui le supplante,
L'un fait un bon contrat de rente,
Et l'autre fait un testament;
L'un à quinze ans, l'ame dolente,
Va prendre gîte au monument,
Et l'autre prend femme à soixante.
L'un se fait tuer tristement,
L'autre naît au même moment
Pour remplir la place vacante.
On rencontre indifféremment
Un baptême, un enterrement....
Enfin c'est une comédie
De voir ce qu'on voit tous les jours;

Vous diriez en voyant ces tours,
Que la fortune s'étudie
Sans cesse à varier son cours.
Toujours quelque métamorphose
Donne matiere à l'entretien;
Mais sur la Rhune on ne voit rien,
Ou c'est toujours la même chose :
En un mot dans ce pauvre nid
On ne sait qui meurt ni qui vit.

MORT.

Réflexions sur la Mort.

La mort ne surprend point le sage;
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas! embrasse tous les temps.
Qu'on le partage en jours, en heures, en momens,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut; tous sont de son domaine;
Et le premier instant où les enfans des Rois
Ouvrent les yeux à la lumiere,
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupiere.
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse :
La mort ravit tout sans pudeur.
Un jour entier le monde accroîtra sa richesse.

Il n'est rien de moins ignoré,
Et puisqu'il faut que je le die,
Rien où l'on soit moins préparé....
J'ai beau le répéter, mon zele est indiscret :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

La Fontaine.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles :
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est, se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.
Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
Est sujet à ses loix ;
Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en défend pas nos Rois.

Malherbe.

Le trépas vient tout guérir ;
Mais ne bougeons d'où nous sommes :
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

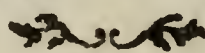
La Fontaine.

C'est folie
De compter sur dix ans de vie.
Soyons bien buvans, bien mangeans,
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

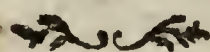
Idem.

Dans l'Ode suivante, c'est un homme qui remercie Dieu de l'avoir retiré des portes de la mort.

Seigneur, il faut que la terre
Connoisse en moi vos bienfaits :
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grace
Départ ce don efficace
Puisé dans ces saints trésors,
Et qui rallumant sa flamme,
Trouve la santé de l'ame
Dans les souffrances du corps.



Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monumens.
La mort aveugle et muette
Ne sera point l'interprete
De vos saints commandemens.



Mais ceux qui de sa menace,
Comme moi, sont rachetés,
Annonceront à leurs races
Vos célestes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos temples
Réchauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacés,
Et vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous me laissez.

Rousseau.

NOBLESSE.

Qu'il faut soutenir par de bonnes qualités l'honneur d'être d'un sang noble ; que c'est par-là seulement qu'on peut mériter de la considération.

On ne m'éblouit point d'une apparence vaine :
La vertu d'un cœur noble est la marque certaine.
Si vous êtes sorti de ces héros fameux,
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
Ce zele pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
Respectez-vous les loix? fuyez-vous l'injustice?
Savez-vous sur un mur repousser des assauts,
Et dormir en plein champ le harnois sur le dos?
Je vous connois pour noble à ces illustres marques.
Alors soyez issu des plus fameux Monarques.
Venez de mille ayeux; et, si ce n'est assez,
Feuilletez à loisir dans les siécles passés;
Voyez de quel guerrier il vous plaît de descendre;
Choisissez de César, d'Achille, ou d'Alexandre:
En vain un lâche esprit voudroit vous démentir;
Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.
Mais fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,

Ce long amas d'ayeux, que vous diffamez tous,
Sont autant de témoins qui parlent contre vous;
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie
Ne sert plus que de jour à votre ignominie.
En vain, tout fier d'un sang que vous déshonorez,
Vous dormez à l'abri de ces noms révérés;
En vain vous vous couvrez des vertus de vos peres,
Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimeres:
Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur,
Un traître, un scélérat, un perfide, un menteur,
Un fou dont les accès vont jusqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie.

Boileau.

OPINION ou PRÉVENTION.

Les effets de l'opinion on de la prévention.

C'est souvent du hasard que naît l'opinion,
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.
Je pourrois fonder ce prologue
Sur gens de tous état; tout est prévention,
Cabale, entêtement, point ou peu de justice:
C'est un torrent. Qu'y faire? il faut qu'il ait son cours.
Cela fut, et sera toujours....

L'enseigne fait la chalandise.
J'ai vu dans le palais une robe mal mise
Gagner gros; les gens l'avoient prise
Pour maître tel qui traînoit après soi
Force écoutans; demandez-moi pourquoi?

PARIS.

Description burlesque de la ville de Paris, par Scaron.

Un amas confus de maisons,
Des crottes dans toutes les rues,
Portes, temples, palais, prisons,
Boutiques bien ou mal pourvues:

Force gens noirs, blancs, roux, grisons,
Des prudes, des filles perdues,
Des meurtres et des trahisons,
Des gens de plume aux mains crochues:

Maint poudré qui n'a point d'argent,
Maint homme qui craint le Sergent,
Maint fanfaron qui toujours tremble:

Pages, laquais, voleurs de nuit,
Carosses, chevaux et grand bruit:
Voilà Paris; que vous en semble?

PEINTURE.

Éloge de la Peinture.

Le Poëte fait parler la Peinture elle-même.

A de simples couleurs mon art plein de magie
Sait donner du relief, de l'ame et de la vie.
Ce n'est rien qu'une toile, on pense voir des
corps.
J'évoque quand je veux les absens et les morts.
Je transporte les yeux aux confins de la terre.
Il n'est d'événement ni d'amour ni de guerre
Que mon art n'ait enfin appris à tous les yeux.
Les mysteres profonds des enfers et des Cieux
Sont par moi révélés ; par moi l'œil les découvre.
Que la porte du jour se ferme ou qu'elle s'ouvre,
Que le soleil nous quitte ou qu'il vienne nous
voir,
Qu'il forme un beau matin, qu'il nous montre
un beau soir ;
J'en sais représenter les images brillantes.
Mon art s'étend sur tout : c'est par mes mains
savantes
Que les champs, les déserts, les bois et les cités
Vont en d'autres climats étaler leurs beautés.
Je sais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages,
Et les malheurs de Troye ont plu dans mes
ouvrages.
Tout y rit, tout y charme : on y voit sans
horreur
Le pâle désespoir, la sanglante fureur,
L'inhumaine Cloton qui marche sur leurs traces.
Jugez avec quels traits je sais peindre les graces.

Dans les maux de l'absence on cherche mon secours ;
Je console un amant privé de ses amours.

La Fontaine, Œuvres Posthumes.

POÉSIE.

Poëme Epique.

Boileau parle ainsi de la Poésie, et particulierement du Poëme Epique.

Là, pour nous enchanter, tout est mis en usage ;
Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage ;
Chaque vertu devient une divinité ;
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
Le Poëte s'égaie en mille inventions,
Orne, éleve, embellit, aggrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses,

Boileau.

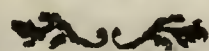
SUR L'ÉGLOGUE.

Quelle doit être une Églogue.

La nature sur chaque image
Doit guider les traits du pinceau,
Tout y doit peindre un paysage,
Des jeux, des fêtes sous l'ormeau :
L'œil est choqué, s'il voit reluire
Les palais, l'or, le porphyre
Où l'on ne doit voir qu'un hameau.



Il veut des grottes, des fontaines,
Des pampres, des sillons dorés,
Des prés fleuris, de vertes plaines,
Des bois, des lointains azurés.
Sur ce mêlange de spectacles
Ses regards volent sans obstacles,
Agréablement égarés.



Là dans leur course fugitive
Des ruisseaux lui semblent plus beaux
Que les ondes que l'art captive
Dans un dédale de canaux;
Et qu'avec faste et violence
Une sirene au Ciel élance
Et fait retomber en berceaux.

Gresset.

Éloge de la Poésie.

C'est elle-même que le Poëte fait parler ainsi :

Mes mains ont fait des ouvrages
Qui verront les derniers âges
Sans jamais se ruiner.
Le temps a beau les combattre,
L'eau ne les sauroit miner,
Le vent ne peut les abattre.



Sans moi tant d'œuvres fameux,
Ignorés de nos neveux,
Périroient sous la poussiere.
Au Parnasse seulement
On emploie une matiere
Qui dure éternellement.



Si l'on conserve les noms,
Ce doit être par mes sons,
Et non point par des machines.
Un jour, un jour l'univers
Cherchera sous vos ruines
Ceux qui vivront dans mes vers.

La Fontaine, Œuvres Posthumes.

POETES LATINS.

Éloges des Poëtes latins les plus célebres.

Le grand Virgile enseigne à ses bergers
L'art d'emboucher les chalumeaux légers;
Au laboureur par des dons fertiles
Fait de Cérès hâter les leçons utiles;
Puis tout-à-coup, la trompette à la main,
Dit les combats du fondateur Romain,
Ses longs travaux, couronnés de victoire,
Et des Césars prophétise la gloire.
Ovide, en vers doux et mélodieux,
Sut débrouiller l'histoire de ses dieux,
Trop indulgent au feu de son génie,
Mais varié, tendre, plein d'harmonie,
Savant, utile, ingénieux, profond,
Riche, en un mot, s'il étoit moins fécond.
Non moins brillant, quoique sans étincelle,
Le seul Horace en tous genres excelle;
De Cythérée exalte les faveurs,
Chante les dieux, les héros, les buveurs;
Des sots Auteurs berne les vers ineptes,
Nous instruisant par gracieux préceptes,
Et par sermons de joie antidotés.
Catulle, en graces et naïves beautés,
Avant Marot mérita la couronne;
Et suis marri que le poivre assaisonne
Un peu trop fort ses petits madrigaux.

Tibulle enfin, sur patins inégaux,
Faisant marcher la boîteuse Elégie;
De Cupidon traite à fond la magie.
Voilà les chefs qu'il vous faut consulter,
Lire, relire, apprendre et méditer.

Rousseau.

Sur Juvénal.

Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Etincellent pourtant de sublimes beautés,
Soit que, sur un écrit arrivé de Caprée,
Il brise de Séjan la statue adorée,
Soit qu'il fasse au Conseil courir les Sénateurs,
D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs.

Boileau, Art poétique, Chant II.

Et dans la septieme satyre il avoit parlé ainsi du même Poëte, comme aussi d'Horace :

Hé quoi! lorsqu'autrefois Horace, après Lucile,
Exhaloit en bons mots les vapeurs de sa bile,
Et vengeant la vertu par des traits éclatans,
Alloit ôter le masque aux vices de son temps:
Ou bien quand Juvénal, de sa mordante plume
Faisant couler des flots de fiel et d'amertume,
Gourmandant en courroux tout le peuple Latin...

PROCÈS.

PROCÈS.

Réflexions sur l'abus des Procès et la maniere de plaider.

Plut à Dieu que des Turcs on suivît la méthode !
Le simple sens commun nous tiendroit lieu de Code ;
Il ne faudroit point tant de frais.
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
On nous mine par des longueurs ;
On fait tant à la fin que l'huître est pour le juge,
Les écailles pour les plaideurs.

La Fontaine.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui :
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles;
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.

Idem.

ROIS.

M. de la Motte, dans la morale d'une de ses Fables, parle ainsi aux Rois en général.

Si Dieu sur votre front grava sa ressemblance,
C'est moins en égalant votre pouvoir au sien,
Qu'en vous faisant pour notre bien

Substituts de sa Providence.
Veillez donc à ce bien qu'il veut vous confier;
Mettez-là votre gloire, et n'en cherchez point
d'autre.
Craindre, aimer, obéir, voilà notre métier;
Et nous rendre heureux, c'est le vôtre.

Qu'un Roi et ses sujets se prêtent un secours mutuel; vérité que le célebre la Fontaine a désignée sous l'allégorie des membres et de l'estomac.

Les membres, l'estomac, c'est la grandeur
Royale :
Elle reçoit et donne, et la chose est égale.
Tout travaille pour elle, et réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
Enrichit le marchand, gage le Magistrat,
Maintient le laboureur, donne paie au soldat,
Distribue en cent lieux les graces souveraines,
Entretient seule tout l'Etat.

La Fontaine.

SAGE.

Définition du vrai Sage.

Le plus sage est celui qui ne pense point l'être,
Qui, toujours pour un autre enclin vers la
douceur,

Se regarde soi-même en sévere censeur,
Rend à tous ses défauts une exacte justice,
Et fait sans se flatter, le procès à son vice.

Boileau.

SATYRE.

Avantage de la Satyre, ou, pour parler plus juste, d'une Critique sage et raisonnable.

La satyre, en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile,
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détrompe les esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
Va jusques sous le dais faire pâlir le vice,
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot.

Boileau.

SERVICES.

Que les grands services font souvent des ingrats.

Un service au-dessus de toute récompense,
A force d'obliger, tient presque lieu d'offense.

Il reproche en secret tout ce qu'il a d'éclat,
Et livre tout un cœur au dépit d'être ingrat.

Corneille, dans Surena.

Plus on sert des ingrats, plus on s'en fait haïr :
Tout ce qu'on fait pour eux, ne fait que nous trahir.

Idem.

Les bienfaits ne sont pas toujours ce que l'on pense.
D'une main odieuse, ils tiennent lieu d'offense.
Plus nous en prodiguons à qui peut nous haïr.
Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.

Idem.

VÉRITÉ.

Quelle est la force de la vérité? Qu'il faut être vrai.

Du mensonge toujours le vrai demeure maître.
Pour paroître honnête homme, en un mot, il faut l'être :
Et jamais, quoi qu'il fasse, un mortel ici-bas
Ne peut aux yeux du monde être ce qu'il n'est pas.
En vain ce misantrope, aux yeux tristes et sombres,
Veut par son air riant éclaircir les ombres ;

Le ris sur son visage est en mauvaise humeur,
L'agrément fuit ses traits, ses caresses font peur.

Boileau.

Sur le même Sujet.

Rien n'est beau que le vrai : le vrai seul est aimable.
Il doit régner par-tout, et même dans la fable.
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.
C'est par elle qu'on plaît et qu'on peut long-temps plaire.
L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincere.
En vain par sa grimace un bouffon odieux
A table nous fait rire et divertit nos yeux;
Ses bons mots ont besoin de farine et de plâtre
Prenez-le tête-à-tête, ôtez-lui son théâtre,
Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux;
Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.

Idem.

VERTU.

Éloge de la Vertu.

La vertu qui n'admet que de sages plaisirs,

Semble d'un ton trop dur gourmander nos desirs,
Mais quoique pour la suivre, il coûte quelques larmes,
Tout austere qu'elle est, nous admirons ses charmes.
Jaloux de ses appas dont il est le témoin,
Le vice, son rival, la respecte de loin.
Sous ses nobles couleurs souvent il se déguise,
Pour consoler du moins l'ame qu'il a surprise.
Adorable vertu, que tes divins attraits
Dans un cœur qui te perd laissent de longs regrets!
De celui qui te hait ta vue est le supplice.
Parois : que le méchant te regarde et frémisse,
La richesse, il est vrai, la fortune te fuit :
Mais la paix t'accompagne, et la gloire te suit;
Et perdant tout pour toi, l'heureux mortel qui t'aime,
Sans biens, sans dignité, se suffit à lui-même.

Racine, Poëme de la Religion.

Vers à chanter, sur la Vertu.

O vertu charmante,
Que votre empire est doux!

Avec vous, tout nous contente :
On n'est point heureux sans vous.
O vertu, etc.



La grandeur brillante,
Qui fait tant de bruit,
N'a rien qui nous tente ;
Le repos la fuit :
Malheureux qui la suit.
Fortune volage,
Laissez-nous en paix.
Vous ne donnez jamais
Qu'un pompeux esclavage.
Tous vos biens n'ont que de faux attraits...
La vertu couronne
Ses amans constans.
Heureux qui lui donne
Ses soins et son temps !
Ses vœux seront contens.
Fortune volage, etc.

Prologue de Persée, tragédie en musique.

VŒUX.

Que l'homme ne tient guère les vœux qu'il a faits dans la crainte.

O combien le péril enrichiroit les dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire ?

Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guere
De ce qu'on a promis aux Cieux ;
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
Jupiter, dit l'Impie, est un bon créancier,
Il ne sert jamais d'Huissier.
Et qu'est-ce donc que le tonnerre?

La Fontaine.

F I N.

TABLE

Des traits brillans de nos Poëtes les plus célebres.

CHAPITRE I. *Sujets sacrés.*

Fin de la Table.

